

## **ILS AIMERAIENT ANNIHILER NOS PASSIONS,**

**NOS DÉSIRS, NOS RÊVES  
POUR UN MEILLEUR CONTRÔLE... NOUS VOLER  
CHAQUE SOUFFLE POUR MIEUX NOUS RENDRE  
ESCLAVE D'UN MONDE QUE L'ON HAIT, JOUR APRÈS  
JOUR, TOUJOURS UN PEU PLUS. COMBIEN DE  
CHEMINS S'OFFRENT RÉELLEMENT À NOUS ?  
SOMMES NOUS JUSTE LES NOUVEAUX ESCLAVES  
D'UN SYSTÈME QUI TROUVE PLAISIR À NOUS  
PERSUADER DE CETTE LIBERTÉ ? NOUS NE SOMMES  
RIEN D'AUTRE QUE DES MARIONNETTES. TOUT EST  
SOUS CONTRÔLE, JUSQU'À CETTE PSEUDO « CONTRE  
CULTURE » DANS LAQUELLE LE POUVOIR NE FAIT  
QUE SE REFLÉTER... ILS NOUS DONNENT JUSTE A  
RÊVER UN RÊVE DONT NOUS NE NOUS  
RÉVEILLERONS JAMAIS... ET SI MÊME NOUS NOUS  
EN RÉVEILLIONS, NOUS PRÉFÉRERIONS MOURIR À  
L'INSTANT PLUTÔT QUE DE VIVRE UNE EXISTENCE  
TOTALEMENT VIDE DE SENS, NOURRISSANT DES  
CAUSES TOUTES AUSSI VIDES...**

**ON DOIT MAINTENANT VOLER NOS VIES À L'ENFER,  
ET NON PAS JUSTE LES SOLDER AU PARADIS.**

Janvier 2011  
**EDITO**



Squatt de Casbah « saison 4 » ! Presque 3 ans que le projet existe et on kiffe toujours autant. Chacun sait relancer la machine au bon moment et poser la cerise sur ce zine qui joue de plus en plus avec nos attentes, et des bouts d'univers qu'on n'aurait jamais pensé toucher avant. Les thèmes et les moyens de les aborder se sont diversifiés (dessins, report, interviews, nouvelles, chroniques, témoignages, textes d'opinion, etc.) et de plus en plus de gens y mettent leur patte.

Pour le contenu et les opinions politiques de SDC, tu sais à quoi t'attendre. 2011, nouvelle décennie, mais ici rien n'a changé. Surtout pas l'odeur de la merde qui flirte avec l'allégeance aux pouvoirs publics, dans un monde où cupidité et réussite sociale = « Amour pour toujours », avec 4 heures en moyenne de béatitude thérapeutique consommée quotidiennement devant une lucarne.

C'est la même dinde fourrée tous les ans au réveillon qu'on sert en pâture aux lions.

Tu sais donc pourquoi on n'a pas changé notre fusil d'épaule, et qu'on vise toujours la même cible. Avec les années, et les illusions qui tombent comme des mouches chez ceux qui avaient choisi d'être plus raisonnables que nous, le doigt n'a jamais été aussi tendu sur la gâchette.

Fidèle aux idées et aux motivations d'origine, et sûrement encore plus à cran qu'avant, Squatt De Casbah n'attend pas le grand soir mais enfonce le marteau jour après jour dans ce qui nous crève à petit feu.

Aide nous, plante ton clou.

Bonne lecture



# NEWS EN BRIC A BRAC :

Caresse carnage c'est juste trop bien!!!

L'OIF (Organisation Internationale de la Francophonie) vantait la médiation de la paix et la démocratie à travers l'établissement de la culture francophone dans les pays qu'elle « parrainait ». Youpi !/

Au-delà de l'aspect branlant de cette compétition « petits bras » avec l'hégémonie de la culture anglo-saxonne, il semble que les mots aient largement dépassé les idées... A moins que nos amis roumains et bulgares, n'ayant pas eu la moyenne au BAC de Français, furent recalés, pour cette raison, hors de nos frontières ?!



**Des otages exécutés au Niger, des militaires tués en Afghanistan, et des journalistes qui paient le prix des deals politiques qu'ils médiatisent. Les réalisateurs de « Pekin Express » n'avaient pas tout prévu !**

**Et ce couple de touristes disparu en Bolivie ?! Un coup de pub loupé pour l'île de la tentation !**

**Par contre à KOH LANTA tout roule comme sur des roulettes avec leur formule « villages vacances » ... A moins qu'aux « villages vacances », tout dort paisiblement grâce à la formule « Koh Lanta » !**

**Facebook, c'est un peu comme ton copain / ta copine. Tu l'emmènes partout et il / elle te suit comme ton ombre. L'avantage c'est que tu peux monologuer avec lui / elle sans qu'il t'envoie chier ou te dise que t'es un michou (même si ses statuts te trahissent bien souvent petit canaille!). Et par-dessus tout, il se / te permet d'avoir un avis et de commenter les humeurs de ses / tes semblables !**

**Ci-dessous, tu trouveras certaines « humeurs » qui auraient peut-être mérité un clic « J'aime » ou un commentaire bien senti. A toi de jouer !**

MEDIATOR : C'est ça le rock !!!! Tu peux risquer ta vie à n'importe quel moment et avec n'importe quel comprimé !

°J'aime ° Commenter

« Le groupe pétrolier britannique (ndr : BP) reste l'un des principaux fournisseurs de carburant de l'armée américaine malgré sa responsabilité dans la marée noire qui souille le golfe du Mexique » a révélé le Washington Post.

« Le Pentagone et BP sont liés par des contrats d'au moins 980 millions de dollars pour l'année fiscale en cours, selon des chiffres du service logistique du département américain de la Défense » rapporte le journal (...) Au 4 juillet 2010, une opération de colmatage à base de boue et de béton aurait enfin réussi... ce sont quand même 780 millions de litres de pétroles qui se seraient donc déversés dans les océans jusque là...

°J'aime ° Commenter

Ce sont plus de 50 milliards d'êtres vivants et sensibles, faits de chair, d'os et de sang qui passent à l'abattoir tous les ans

°J'aime ° Commenter

Tu es discipliné pour exercer la même activité salariée pendant plus de quarante années de ta vie, 5 journées de 8h sur 7, 47 semaines sur 52.

°J'aime ° Commenter

Le salaire moyen à Athènes a chuté à 600<sup>e</sup> par mois suite aux coupes drastiques de l'Etat dans le budget public, à la demande de Bruxelles pour s'aligner sur les dogmes économiques de l'Europe et pour renflouer ses caisses vidées par trente ans de corruption politique

°J'aime ° Commenter

« Le bonheur est une idée neuve ». Louis Antoine de Saint-Just (3 mars 1794).

°J'aime ° Commenter

« Les Français sont les premiers consommateurs d'antidépresseurs au monde. Plus de 5 millions de personnes consomment des antidépresseurs et psychotropes en France, dont plus de 120 000 enfants et adolescents. La consommation de tranquillisants et d'antidépresseurs en France est trois fois plus élevée que celle des autres pays de l'Union Européenne. Et cette surconsommation augmente chaque année (...) Les Français consomment 80 millions de boîtes de tranquillisants consommées chaque année. On le sait depuis longtemps, on ne cesse de le dire, de le répéter, de l'écrire et de le lire partout : la France est la championne du monde toutes catégories pour la consommation des drogues psychotropes, ces fameuses petites pilules du bonheur – tranquillisants, hypnotiques, antidépresseurs et autres neuroleptiques » (Continental news, 2008)

°J'aime ° Commenter

# Conflit Palestine-Israël, ou l'art de la monomanie et du manichéisme.



« Face à la Pensée Unique, mieux vaut avoir tort tout seul que d'avoir raison avec des cons. »

À l'heure d'un nouveau scandale international concernant les heurts au Proche-Orient, relaté par le « merveilleux » et le « sensationnel » de nos médias, l'extrême gauche occidentale, notamment française, se charge encore une fois de se faire l'avocat des opprimés palestiniens face au « diabolique » adversaire Israélien. Dans cette affaire, la portée géopolitique n'est cependant pas contestable et l'arbitrage des puissances européennes et mondiales s'est fait et se fera ressentir très rapidement pour assurer la sécurité et la paix. Une paix qui sera une fois de plus, la paix de nos intérêts capitalistes et non pas la paix sociale et internationale attendue par tant d'esprits européens crédules. Cependant, une fois de plus la « bêtise », telle qu'elle peut être nommée, des différents groupuscules d'extrême gauche se manifeste dans toute son ampleur pour adopter une vision politique tronquée du conflit local. Une « bêtise » idéologique et militante qui teinte l'analyse de la situation d'un manichéisme propre à la morale européenne (et chrétienne) et qui conduit indubitablement à l'opposition des deux peuples et de leurs entités culturelles propres.

On a pu se rendre compte, à la suite du sabordage de la flotte humanitaire par Tshal, que l'extrême gauche, de par sa susceptibilité humaniste et son légendaire « réactionnisme », s'est emparé de l'événement comme d'une atteinte personnelle à son intégrité idéologique, voire physique. Cependant, cette rapidité de contestation, certes louable, a poussé à la conduite d'événements collectifs, tels que des manifestations publiques, des soirées de

soutien ou des réunions de réflexion publique contraires à toute intelligence et logique politique. Exemple : ces soirées de soutien à la jeunesse palestinienne où les militants se pavent fièrement en tee-shirt aux slogans presque plus ridicules que choquant comme « I love Palestine » pour ne citer que celui-ci. Des meetings sur des places publiques où des groupes de bourgeois occidentaux et de militants immatures exposent glorieusement des drapeaux palestiniens sans en mesurer l'ampleur et la signification profonde. Mais ce n'est pas tout. Cette extrême gauche d'obédience anticléricale, de par son fervent matérialisme théorique, est à peine choquée de s'exposer avec des individus arborant des slogans antisémites ou pro-islamistes, le tout au milieu d'une foule dans laquelle il est possible de voir des femmes portant la burqa et le voile islamiste. Cette remarque d'ordre objectif se défend bien entendu de tout racisme ou anti-islamisme, mais vient uniquement d'un esprit anticléricale forcené.



Comment est-il possible d'intégrer à un projet révolutionnaire conscient une analyse manichéenne et pro-palestinienne ?

Il semble inconcevable et incompréhensible qu'une extrême gauche qui s'imagine plus ou moins explicitement comme une « avant-garde » révolutionnaire puisse ainsi faire preuve d'un tel aveuglement quant à la finalité politique d'un militantisme sur ce conflit. Le seul projet révolutionnaire que nos petites faces putrides de bourgeois occidentaux puissent prôner quant à ce conflit, sans mettre à l'écart toute une population israélienne victime de ses élites politiques et religieuses, est bien naturellement de prôner un réveil révolutionnaire sous la forme d'une vague globale autogestionnaire et fédératrice. Un mode de militantisme mature et réfléchi ne prenant à parti, en aucun cas, l'un des deux protagonistes, qu'il soit israélien ou palestinien, mais bel et bien les véritables responsables de ce conflit : les élites religieuses et politiques extrémistes des deux camps, qui poussent des masses entières d'individus vers un fanatisme et une haine aveugle. De plus, face



à cette pénible constatation individuelle, la question sous-jacente au « problème du Proche-Orient » semble être indéniablement : mais pourquoi cette monomanie ? ». Je veux dire par là : pourquoi cette focalisation, si ce ne sont pas les impératifs stratégiques et géopolitiques, qui se devraient d'être inintéressants pour l'extrême gauche ? Il est vrai que depuis longtemps, l'action militante des diverses organisations politiques révolutionnaires, ou dites révolutionnaires, s'oriente sur la défense de ce peuple palestinien. Une focalisation qui semble n'avoir aucune dominante légitime dans ce conflit, un conflit plus noble pour le militantisme que l'oppression des Amérindiens aux États-Unis, des tribus du sud de la Birmanie, ou encore des insurgés de Bangkok récemment.



conflit plus noble pour le militantisme que l'oppression des Amérindiens aux États-Unis, des tribus du sud de la Birmanie, ou encore des insurgés de Bangkok récemment.

Globalement, l'erreur, non pas d'analyse du conflit par l'extrême gauche, mais dans la solution militante qui en découle, laisse à penser que les différentes organisations révolutionnaires ne font que, dans une certaine mesure, envenimer la vision du conflit en participant, par la prise de parti en faveur des Palestiniens, à créer une forme de ségrégation envers le peuple Israélien. Une logique du contre, alors que la logique idéologique voudrait que les organisations, qui se battent pour la liberté des peuples à travers l'émancipation des prolétaires, devraient tout simplement prôner la liberté de ces deux entités populaires face aux fanatismes imposés plus ou moins consciemment par les élites religieuses et politiques des deux parties.



*Recrutement*

*Formation*

*Avertissements*

*Examen final*

*Licenciement*

# COMMENT JE NE SUIS PAS DEVENU CONDUCTEUR DE TRAIN



## Le recrutement

Le recrutement débute par le dépôt des candidatures sur le web. Ensuite, les déposataires participent à une réunion d'information au siège social de la SNCF à Paris. Notons évidemment que le déplacement du « potentiel recruté » à Paris n'est pas pris en charge par l'entreprise de transport public. Une cinquantaine de candidats y participent. Suite à cette réunion et à un premier test, une partie d'entre eux est gentiment remerciée.

Pour les autres le chemin continue.. Une à deux semaines après, retour à Paris pour les tests psychotechniques, le rendez-vous avec le psychologue et l'entretien avec les recruteurs. Si les tests se révèlent positifs, le « potentiel recruté » passe alors les tests médicaux concernant la vue, l'ouïe, le cœur, les poumons, etc. Une fois les résultats obtenus, le « recruté » devra patienter un mois ou deux avant de débiter sa formation. La SNCF délivrera une prime de déménagement de 1 800 € pour les personnes vivant hors région parisienne.

## La formation

Elle débute pour moi le 1<sup>e</sup> octobre 2008. On commence par deux jours de présentation de la formation et du métier par nos formateurs, à savoir un cadre formateur et deux assistants, tous les trois anciens personnels roulants. Ça se passe à Noisy-le-Sec dans le 93. Nous formons au départ un groupe de 12 personnes, de toutes origines et tous âges confondus (18 ans pour moi, jusqu'à 38 ans pour d'autres). Chacun possède son propre parcours professionnel et/ou scolaire.

On enchaîne par la formation elle même la semaine suivante, du lundi 8 h au vendredi 15 h. Elle se divise en 5 étapes, conclue chacune par des validations d'aptitudes.

Étape 1 : étude des consignes de sécurité.

Étape 2 : apprentissage de la conduite sur simulateur sans anomalies.

Étape 3 : anomalies simples (problèmes récurrents simples à résoudre).

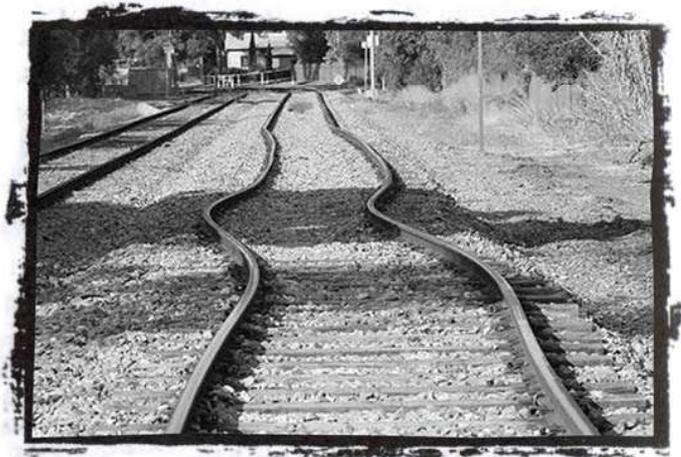
Étape 4 : anomalies complexes (accident de personne, obstacle en voie, etc.) et stages sur ligne réelle avec moniteur déjà en poste sur ligne T4 (ligne 4 du tramway - unique ligne tram-train en île de France).

Étape 5: préparation aux examens.

Au cours de la formation, l'univers de l'entreprise se dévoile peu à peu, la majorité du temps sous ses aspects les plus sombres. Le formateur est ici le chef de troupe et tout est bon pour faire en sorte que le « potentiel recruté » ne puisse l'oublier. L'aspect carriériste du poste pour lequel on nous forme est fortement mis en avant. D'ailleurs, on



nous cache à peine qu'il vaut mieux figurer dans les petits papiers de nos supérieurs afin d'espérer une issue positive à notre formation... Dans un premier temps. Et dans un second temps pour espérer gravir les échelons d'une entreprise gangrenée par le piston et les syndicats véreux. Et j'ai mon expérience dans ce domaine pour illustrer ce que je dis ici. Nous étions donc 12 au départ. Au bout de la deuxième ou troisième étape (je ne m'en rappelle plus très bien), une personne a été remerciée. À l'issue de la quatrième, rebelle. À chaque fois, les « remerciements » ont été ponctués de deux avertissements préalables.



## Avertissements

À la conclusion de chaque étape, deux CTT (cadre transport traction) ainsi que le cadre de formation se réunissent pour valider ou non les compétences des « candidats ». Si les résultats de ces derniers ne conviennent pas à l'équipe d'encadrement, ils reçoivent un avertissement. Cela signifie que s'ils ne valident pas l'une des prochaines étapes, ils sont licenciés sur le champ... du fait que le contrat comporte une année d'essai. Ainsi donc, deux candidats seront écartés de la formation, avant même la fin de celle-ci, l'un pour « manque de résultats satisfaisants » et l'autre certainement pour... caractère trop prononcé !!!

Lors de la formation, on s'est aussi rendu compte (c'était flagrant) que deux des formateurs se trouvaient là plus par intérêt, dans l'optique de leur plan de carrière, que par volonté réelle de former. Je vous laisse imaginer avec

quelle impartialité ils pouvaient juger de nos capacités.

Les cours sont divisés en 2 parties (théorie et pratique), auxquels on assiste par groupe de 6. Ils se déroulent en salle à Noisy-le-Sec. Le cadre théorique comprend deux types de cours :

- Le cour théorique en salle (tableaux, schémas, etc. liés au fonctionnement des machines).
- Le cour sur simulateur, toujours en 2 ou 3 groupes.

À coté de ça, tu as les cours pratiques, sur le terrain, qui sont donnés au dépôt ou en pleine voie.

Les formateurs nous ont fait passer de temps en temps des évaluations pour juger de notre niveau, mais celles-ci étaient sans importance, en comparaison de celles de fin d'étape.



## L'examen final

Il se déroule en trois parties :

- Un écrit de compréhension et résolution d'une anomalie, d'une panne ou d'un incident. Il dure 2h.

- Un essai sur le terrain et sur rame qui se divise en deux parties : une RFN (réseau ferré national constitué des lignes françaises de chemin de fer appartenant à Réseau Ferré de France (RFF). Il provient du réseau SNCF, lui-même constitué à partir du patrimoine des anciennes compagnies ferroviaires), et l'autre T4 sur tram-train.

- Un oral d'environ 1h avec le responsable RH, les CTT, ainsi qu'un membre des syndicats.

Et ceci sans zapper que l'impartialité dans la mise en difficulté du candidat lors de son passage à l'oral n'est pas de mise. En gros, pas de garantie d'équité entre les candidats au niveau de l'oral.

Pour obtenir l'examen, une moyenne minimum de 12 est nécessaire. Pour les « non reçus », une deuxième, puis une dernière tentative sont possibles. Entre chaque date de passage, le laps de temps est d'environ un mois et demi. Pendant ce mois d'entracte, nous sommes envoyés en stage de ligne en compagnie de moniteurs dont l'humeur change de jour en jour et qui se révèlent pour la plupart être cons comme des manches! Lors de cette attente, nos emplois du temps nous sont communiqués la veille pour le lendemain, ou au mieux le surlendemain. Je vous laisse deviner le bordel que cela créé dans la vie des gens qui n'habitent pas la région parisienne. Car évidemment, tout le monde n'a pu migrer en île de France... surtout avec un aide financière (1800 €) aussi légère.

Lors de la première session, seulement deux sont reçus. Lors de la seconde, trois autres candidats sont admis. Enfin, lors de la dernière session, seule une personne, sur les 5 restantes, est repêchée. Pour les quatre ajournés, dont je fais partis, il reste alors deux solutions : le remplacement, consistant à envoyer l'ajourné dans un autre secteur de l'entreprise, et le licenciement.



## Le licenciement

L'un d'entre nous a été replacé d'office, du fait de sa situation familiale. Pour les trois autres commence un long temps

d'incertitude. Après une semaine de vacances forcée (comme toute les vacances de la formation), nous sommes envoyés au service logistique de PE (Paris Est, rue d'Alsace, à Paris), qui n'est en fait rien d'autre que le débarras où se retrouvent les employés les moins fonctionnels et les moins maniables... avec les pathologies que cela entraîne : dépression, alcoolisme, etc. En gros, le service « logistique », c'est quoi ? C'est cinq personnes qui ramassent et emmènent trois lettres par jour à 150 km de Paris. Ils « gèrent » aussi la question des réserves de fournitures ainsi que l'approvisionnement en sirop « teisseire » des conducteurs à Magenta (gare RER E).

Bref, au cours de ces trois mois de service logistique, nous ne recevons aucune information sur l'évolution de notre dossier, que se soit en vue de notre remplacement ou de notre licenciement. Cette situation dure de mi-mai à mi-juillet. Elle prend fin mi-juillet, lorsque moi et un de mes collègues (qui se trouve dans la même situation que moi) recevons chacun un recommandé nous apprenant notre licenciement. Coïncidence ou pur hasard : les deux licenciés sont les deux provinciaux de cette promo !

Une fois la nouvelle reçue, nous sommes envoyés dans la foulée à PLV (Paris La Villette, ancien dépôt maintenant fermé) pour vider des archives et nous occuper du nettoyage. À la SNCF, tout prend du temps... même pour se débarrasser de quelqu'un ! C'est pour cela qu'entre l'annonce de ton licenciement et le jour où ça prend effet, il peut s'écouler un mois et demi. Pour des gens qui, à la base, ont tenté le recrutement comme conducteur de train, la chute en est vertigineuse. Sans parler du moral complètement sapé, car tu sais que t'es en attente de licenciement, mais que tu dois néanmoins en attendre le courrier de confirmation.

Ce « voyage » conduit dans les locaux de l'entreprise publique, SNCF, m'a permis de me rendre compte ô combien dominant notion de pouvoir (même à petite échelle), puissance du piston, hypocrisie syndicale et générale dans le monde entreprise.

# « Mangez de la viande ! » : l'épopée de la fibre musculaire

*La consommation de bidoche n'a pas toujours été aussi intense qu'aujourd'hui. En l'an 2000, en France, on mangeait en moyenne 100 kg de viande par an et par personne. Mais 150 ans auparavant, se bouffer un steak restait l'apanage des plus riches. Petit retour en arrière...*

Avant la révolution française, la chasse est permise aux seuls nobles et bon nombre de vilains sont punis pour avoir braconné. Quant à l'élevage d'animaux dans le but de s'en nourrir, il reste marginal tant la concurrence fait rage pour l'utilisation des céréales. Le XIXe siècle change tout : la chasse pour tous, les nouvelles pratiques agricoles, comme l'utilisation de la chimie (amenant l'augmentation des rendements) font de la viande un produit de luxe qui pose son homme. Les gros mangeurs de l'époque se targuent de consommer des quantités impressionnantes de produits animaux (viande, œufs, lait, fromage, crème, etc.), ce qui les place plus haut que le commun des mortels sur l'échelle sociale. Le ventre rebondi devient un gage de bonne santé et d'aisance financière. Les femmes mêmes sont préférées « bien portantes ».

La population s'urbanise et le régime alimentaire de l'élite devient majoritaire. En 1931, la moitié des Français habitent en ville. Le but ultime du pékin moyen étant de ressembler à celui qui le domine sur la dite échelle, les petits employés, et plus tard les ouvriers se mettent à placer de la barbaque et ses dérivés dans leurs assiettes. De plus, la diététique prend forme dans nos sociétés avancées et le fait de manger de la viande

est présenté, comme actuellement, comme une source essentielle de protéines, et serait nécessaire à tout travaux de force. Cependant, le muscle animal reste cher : en 1938, il faut une journée de salaire d'un ouvrier pour s'acheter un poulet.

Heureusement, la seconde guerre mondiale passe par là. Les GI américains amènent avec eux le coca-cola, le chewing-gum.. Et la viande industrielle. Avec le plan Marshall, une partie de la surproduction agricole des Etats-Unis arrive en Europe, mais aussi les nouvelles techniques de production de cette viande. Par exemple, dans notre beau pays, on apprend la valorisation des déchets : miam les raviolis ! Miam les pâtés pour chat avec quelques petits pois pour l'équilibre de notre félin préféré. La consommation de viande se « démocratise » et l'on se doit de becqueter sa part de bidoche à chaque repas ou presque. Avec un siècle de retard, le populo rejoint l'élite autour de la table : 60 kg de viande consommés par an et par personne en 1950, 76 kg en 1970, 95 kg en 1990... Et il ne faut plus que 40 minutes au smicard de 1992 pour se payer un poulet. La courbe du fromage, des œufs, de la crème, du lait est à l'avenant. En 1950, le Français boulotte 8 kg de fromage par an, puis 19 kg en 1980. On ne parle bientôt plus de « gagner son pain », mais bien de « gagner son bifteck ». Le prix du pain n'apparaît plus comme la référence. Cette denrée a d'ailleurs perdu de sa superbe : alors que chaque Français en ingurgitait 900 grammes par jour (oui par jour !) en 1900, la portion se réduit à 160 grammes en 1990.

Ce régime alimentaire basé sur l'utilisation de viande et de produits animaux s'est répandu dans toute la population occidentale, avant de coloniser toute la planète. Les Indiens et les Chinois accèdent enfin à la modernité en consommant de plus en plus de ce qui se mange en occident, mais à quel prix ?



# Nés pour être tués

*Plus d'un milliard de morts chaque année pour notre consommation personnelle. Rien qu'en France. Et encore on ne compte pas les poissons... C'est le bilan de l'industrie agroalimentaire pour alimenter les consommateurs en viande pas toujours très fraîche...*

Chaque année, plus d'un milliard de bêtes sont tuées rien qu'en France. Officiellement, sous contrôle, efficacement. C'est donc sans compter les bêtes tuées hors des abattoirs, à la maison, comme on tuait le cochon chaque année dans la cour de la ferme, avant. Ces animaux, des bovins, des caprins, des ovins, des porcins, des volailles, subissent une fin programmée. Dès leur naissance, ils ont vocation à garnir nos assiettes. Pour cela, ils ont été nourris, logés. Parfois dans des conditions épouvantables.

L'industrialisation de toutes les activités aidant, peu d'animaux voués à l'alimentation humaine ont eu des conditions de vie décentes. Les volailles grandissent vite et meurent jeunes : 39 jours pour les amener à maturité. Seulement voilà : une alimentation d'athlète de haut niveau et des manipulations génétiques créent des animaux de concours qui fabriquent de la chair en veux-tu en voilà en un temps record. Les zootechniciens ont pour objectif de fournir aux éleveurs un bon rapport qualité-prix. D'ailleurs, les pattes n'intéressent pas les concepteurs de « machines vivantes ». Ainsi de nombreux poulets s'affaissent, incapables de supporter leur poids, ou meurent de crises cardiaques, trop gros par rapport aux capacités de leurs organes internes. C'est une réalité méconnue du consommateur abreuvé de publicités où la volaille court gaiement dans un champ, avant de rentrer heureuse dans un poulailler où il fait bon attendre l'abattage.

« Con comme une poule devant un couteau », dit-on, preuve que les volailles sont peu considérées... Cependant, il ne faut pas croire que les mammifères, dont nous faisons partie, s'en sortent mieux. Le cochon mâle, élevé industriellement, subit la castration tout petit, à peine sevré, pour ne pas sentir... le cochon ! En effet, l'odeur incommode le consommateur urbain, lui-même rendu inodore par des fragrances rares et du déodorant... Alors on

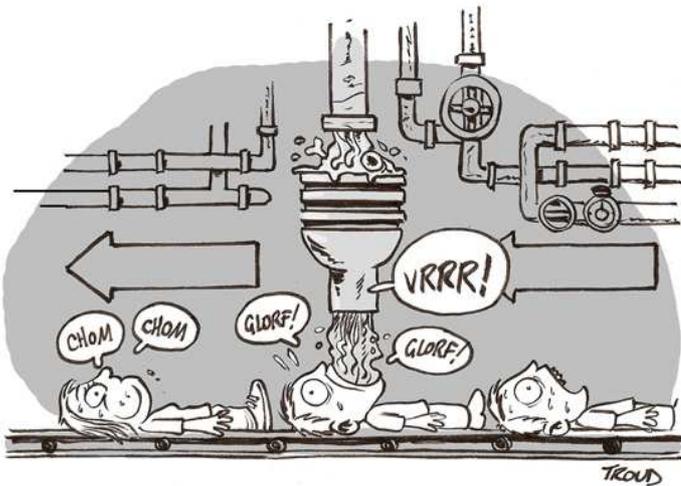
castre. C'est l'éleveur qui s'y colle : il attrape le goret par les pattes arrières et le déleste de ses attributs d'un petit coup de sécateur, sans anesthésie. Ensuite, retour du porcelet dans son espace avant de passer au suivant. Autre point glauque : les cochons ont besoin de mâchouiller des trucs, de creuser, de fouir. Alors, coincés à plein dans un hangar, ils ne trouvent souvent comme matière que la queue et les oreilles du voisin. Comme quoi servir de « rôti du dimanche » n'empêche pas le naturel de revenir au galop. La solution contre ces tentations d'apprenti toréador : couper les queues et limer les dents. Tout cela sans prendre la précaution de limiter la douleur.

## Les questions qui tuent



Les animaux « de rente » donnent aussi des produits. Ainsi, pour les truies, c'est pire. Si on peut faire pire. La femelle sert à chier du porcelet, seulement il ne faudrait pas qu'elle gâche la marchandise. Alors elle est entravée, parfois sanglée pour ne pas trop bouger dans son box et tuer par inadvertance un petit ou deux. Une vie attachée à faire des petits par paquets de 10 avant de finir en saucisson pur porc. Lequel est vanté sur le petit écran par un gars du cru qui oubliera de parler des additifs rendant le produit si goûteux et sa consommation si propice à l'élevage du crabe !

N'oublions pas les produits laitiers, si bons que les mannequins se pâment en portant une cuillerée à leur bouche. Toujours plus friand de beurre allégé, de yaourt qui soigne et autres desserts lactés, le consommateur du pays du fromage dépend de 3,5 millions de vaches laitières françaises. Celles-ci ont produit 23 milliards de litres en 2008, soit plus de 6 500 litres par tête. L'équivalent d'une petite vingtaine de litres par jour, ce qui n'est pas du tout naturel ! La sollicitation permanente, les croisements et une alimentation bien choisie favorisent donc la lactation. Mais aussi les mammites, ces infections des pis difficiles à soigner pendant la lactation. Sans oublier que les vaches sont le plus souvent laissées en stabulation dans des bâtiments au sol en béton, si simple à nettoyer ! Sauf que là n'est pas l'essentiel, car ces vaches « laitières » doivent, de tout temps, continuer à produire pour le plus grand bonheur des industriels, qui payent royalement à l'éleveur 30 centimes le litre, après après négociations et coups de force en supermarché.



Encore plus rentable en terme « d'espace » : la poule pondeuse en cage, celles dont les œufs sont marqués 3. Elle dispose royalement de 550 cm<sup>2</sup> d'espace vital. Pour elle, courir est un rêve, tout comme marcher ou s'ébrouer relève de l'utopie... 550 cm<sup>2</sup> représente un espace plus petit qu'une feuille A4, la classique 21 x 29,7 cm. Dans un mètre carré, on peut loger 18 poules pondeuses. Pour pondre, et uniquement pondre. La place gagnée est toujours synonyme de réduction des coûts. L'accumulation de capital est encore aux commandes. Les animaux produisent et doivent être rentables. Pour accroître la rente, les exploitants agricoles peuvent compter sur l'INRA, l'Institut national de re-

cherche agronomique qui, depuis 1946, accompagne et encourage le productivisme. En 1968, l'INRA « invente » la Vedette, une poule naine qui prend moins de place, consomme moins de grains, pond des œufs et donne naissance à des poulets de taille normale, car le gène dont elle est affublé est « récessif » : il ne se transmet pas à sa progéniture si le coq fécondateur est lui-même de taille normale. La magie de la manipulation génétique et la reconquête du marché français par des poules françaises, combinées dans une seule machine vivante ! C'est avec ce genre de « réussite » que l'INRA travaille à la rentabilité des campagnes.

L'institut favorise également la limitation des liens mâle-femelle. Les animaux ont une fâcheuse tendance à se monter dessus si on les laisse ensemble, seulement les ébats peuvent ne pas donner de petits et parfois abîmer la viande, limiter le rendement. Insupportable quand chaque kilo de barbaque compte ! Alors l'insémination artificielle réduit les risques. En 1960, la moitié du cheptel bovin est inséminée artificiellement : le taureau éjacule dans une fausse vache et la moitié des vaches n'ont jamais senti l'émoi de la bête dans leur cou. Dans les années 80, l'INRA est très fier d'avoir adapté la transplantation d'embryon aux animaux d'élevage. Produire toujours plus, toujours plus vite, voilà le credo. Et pour cela l'alimentation est primordiale. Définir des aliments scientifiquement pour que la machine à viande grossisse au bon endroit, et vite. Par exemple, les antibiotiques engendrent une hausse de la masse du bétail. Très bien, on prend ! Et voilà l'animal de rente, de la volaille à la vache en passant par le cochon, nourri aux antibiotiques. Les « aliments composés » livrés en sacs de 25 kg évitent d'avoir des pâtures et réduisent le coût de la terre ? On prend aussi ! Bien sûr, il y a des couacs quand au lieu des tourteaux de soja et des déchets de meuneries, des fabricants d'aliments composés augmentent encore leur marge en chargeant les sacs de déchets d'abattoirs conditionnés en farines animales... Les bovins développent alors une maladie « de la vache folle » qui se transmet à l'homme. Les farines animales sont donc interdites aux bovins en France depuis l'an 2000. Mais pour les autres animaux, on verra plus tard car il faut bien écouler les stocks. Rien ne se perd : valorisons les déchets pour gagner toujours plus.

Autre problème : dans la rentabilité de la filière de l'élevage animal, une grande partie des conséquences environnementales est externalisée. Les pollutions ne sont pas payées par les pollueurs, mais par toute la société. Les algues vertes qui parfument les côtes bretonnes résultent de la multiplication des nitrates dans l'eau. En remontant la piste du nitrate, on trouve les épandages de lisier de porc, dont la Bretagne assure à elle seule près de la moitié de la production. Un porc ça chie et ça pisse. Et une vache ça rumine. L'herbe ingurgitée est stockée dans la panse et régurgitée pour être remastiquée, et pendant ce temps là, la vache passe son temps à roter... Du méthane, qui aurait une incidence 21 fois supérieure au dioxyde de carbone comme gaz à effet de serre. Au niveau mondial, l'agriculture est la première cause d'émission de gaz à effet de serre. Et son développement toujours plus important participe activement au réchauffement de la planète. De plus, le poids total de viande produit ne cesse d'augmenter. Et pour tenir la cadence, il faut des terres : que les animaux pâturent ou soient nourris hors-sol, des végétaux doivent pousser pour nourrir notre viande. Les aliments composés déjà cités incorporent des produits venus du monde entier : du soja états-unien ou argentin, du manioc ou des arachides d'Asie du sud-est, des pulpes d'agrumes brésiliennes. Ces plantes ont pour la plupart grandi suivant les standards de l'agriculture productiviste qui fait « pousser des plantes malades sur un sol mort », selon l'agronome

Claude Bourguignon. Le festival de traitement qui touche les plantes aggrave donc la pollution des sols et des cours d'eau. Tout ça pour que nous puissions augmenter notre consommation de viande.



L'année 2010, c'était « l'année de la biodiversité »... Oui, ça fait toujours bien d'estampiller des années ou des actions d'un joli logo. Mais en attendant, l'élevage et l'agriculture dans son ensemble ne concourent guère à conserver ce foisonnement de gènes qui nous évite d'être affublés de tares congénitales transmises de trop proches en trop proches. L'élevage industriel aime le rendement, aussi quand une bête rend bien, tout le monde en fait. La Prim'Holstein, ancienne FFPN (Française

Frisonne Pie Noire) squatte la tête du classement des laitières avec presque 3 millions de têtes. Sur les 42 races bovines présentes en France en 2004, une douzaine compte moins de 1 000 individus élevés, pour éviter la disparition. Plusieurs races de cochons, de moutons et de volailles font également l'objet de mesures de conservation car elles ne plaisent pas aux calculateurs de rendement. Et risque donc de s'éteindre.



« Mais le pavé de rumsteak est donc à ce prix ?! », me direz-vous. Attendez : il reste encore une partie de l'addition. La viande n'est pas pour tout le monde. Et les animaux rentrent même en concurrence avec le milliard d'êtres humains qui ne mange pas à sa faim, car la consommation de céréales pour l'élevage réduit d'autant ce qui est utilisable pour la nourriture des êtres humains. Le modèle alimentaire occidental est intenable à l'échelle de la planète entière. Pourtant, les classes moyennes des pays pauvres et émergents augmentent sensiblement leur consommation de viande et de produits animaux (œufs, lait, etc.). Ainsi la faim de terre va croissante, et la déforestation est au rendez-vous.

Ceux qui réussissent à se payer leur ration de muscle ou d'abats d'animaux ne sont pas en reste. Car la consommation de viande n'est pas si bonne pour la santé. Une étude dirigée par Thomas Colin Campbell, nutritionniste, communément appelée l'étude chinoise et très bien décrite dans



le livre *Bidoche* de Fabrice Nicolino, révèle que la supériorité des viandes rouges dans l'échelle des protéines est surtout le résultat d'un lobbying acharné. En terme de nutrition, les viandes rouges favoriseraient plutôt l'obésité, le diabète ou des cancers comme celui du

colon et du sein. Pourtant, de tout temps et sans doute à cause de la ressemblance, la viande rouge aurait permis de faire du muscle, et les protéines animales seraient meilleures que les protéines végétales. Ces affirmations sont relayées par le bon sens populaire et par les groupes de pression qui ont un intérêt financier à nous faire prendre des fibres musculaires grasses pour de l'or en barre.

Le traitement industriel de l'élevage n'est pas bon non plus pour les personnes travaillant dans la filière. Les exploitants agricoles ne retrouvent pas toujours les fonds engagés dans des exploitations toujours plus grandes, toujours plus automatisées, impliquant un endettement toujours plus important. Et quand les remboursements deviennent difficiles, le

fameux stress n'est pas loin. De plus, à l'autre bout de la chaîne, la température, les odeurs, les gestes répétitifs, les accidents, rendent difficiles les conditions de travail des ouvriers des abattoirs.

## SUIVEZ LE PROGRAMME "MANGER-BOUGER"



Cependant, peu importe que les conditions d'élevage soient le plus souvent « inhumaines », que l'élevage détruise l'environnement, et que ce ne soit pas si bon pour la santé... Il faut continuer à manger de la viande, car le pays a besoin d'écouler sa production. Les « progrès » de l'élevage ont permis une capacité de production gigantesque intégrant de plus en plus d'acteurs étrangers à l'agriculture : les fabricants d'aliments, les industries pharmaceutiques fournissant les traitements, les commerciaux de toutes ces boîtes... Et la moindre baisse de consommation met toute cette industrie à mal.

« C'est le tango des bouchers de la Villette/C'est le tango des tueurs des abattoirs/Venez cueillir la fraise et l'amourette/Et boire du sang avant qu'il soit tout noir/Faut qu' ça saigne/Faut qu' les gens ayent à bouffer/Faut qu' les gros puissent se goinfrer/Faut qu' les petits puissent engraisser/Faut qu' ça saigne/Faut qu' les mandataires aux Halles/Puissent s'en fourrer plein la dalle/Du filet à huit cent balles/Faut qu' ça saigne/Faut qu' les peaux se fassent tanner/Faut qu' les pieds se fassent paner/Que les têtes aillent mariner/Faut qu' ça saigne/Faut avaler d' la barbaque/Pour êt'e bien gras quand on claque/Et nourrir des vers comaques/Faut qu' ça saigne... »

Les Joyeux Bouchers. Boris Vian



# La fée toupéter! #8



Regarde moi ces zombies, ils n'ont pas compris qu'arrivé un âge on arrête de grandir!!

Ça te dit pas d'exaucer un vœu façon fée Gabatagueule?



Aujourd'hui, j'suis de bonne humeur, je vais vraiment faire ce qu'ils désirent... \*



**TOUT DOIT DISPARAITRE!**





## Traitement des déchets : un voyage au bout de la nuit

Selon la Maison de la Consommation et de l'Environnement, à propos du traitement des déchets en Ile-et-Vilaine, ces derniers sont classés de la façon suivante :

**Les déchets ménagers et assimilés** : ordures ménagères et déchets occasionnels des foyers (encombrants, déchets verts et de bricolage, toxiques, etc.). Leur poids s'élève à environ 24,5 millions de tonnes par an. Tu peux y ajouter une part de déchets « industriels » (artisans, commerçants, activités de service) qui tourne autour de 5 millions de tonnes par an.

**Les déchets des collectivités locales** : les boues des stations d'épuration, les matières de vidange, les déchets des espaces verts et ceux issus du nettoyage des voiries. Soit 22,5 millions de tonnes par an.

**Les déchets industriels**, produits par les industries, le commerce, l'artisanat et les transports. Ils comprennent :

- ⇒ Les Déchets Industriels Spéciaux - 7 millions de tonnes.
- ⇒ Les Déchets Industriels Banals - 95 millions de tonnes (la moitié provient de l'agroalimentaire).
- ⇒ Les déchets de chantier du « bâtiment » - 24 millions de tonnes.
- ⇒ Les déchets de chantier des « travaux publics » - 330 millions de tonnes.

Le premier texte de loi relatif à l'élimination des déchets et à la récupération des matériaux date du 15 Juillet 1975. On te le résume en bref :

- Responsabilité du « propriétaire » des déchets.
- Producteurs, importateurs et distributeurs de produits sont soumis à la gestion de l'élimination de leurs déchets.
- Les communes doivent gérer les ordures ménagères.
- Les déchetteries et les installations servant à l'élimination des déchets sont soumises à la législation les concernant, en lien étroit avec la protection de l'environnement.
- Les procès d'élimination doivent favoriser le recyclage.

Une seconde loi du 13 Juillet 1992 complète celle de 1975 de la façon suivante :

- **Limiter la production de déchets à la source.**  
Néanmoins en pratique, aucune évolution n'est enregistrée. Les pratiques liées aux stratégies marketing et à la publicité sont la loi du plus fort ici.
- **Appliquer le principe de proximité pour éviter le « tourisme » des déchets.**  
Le problème majeur est relatif à l'établissement d'un monopole d'une grosse usine d'incinération sur une large zone géographique.
- **Valoriser les déchets sous forme de matière ou d'énergie.**  
Sauf que l'absence de hiérarchie dans la loi entre les deux voies de valorisation a favorisé le « tout incinération ».
- **Informers le public a tous les niveaux.**  
Hum hum...
- **Limiter aux seuls déchets ultimes la mise en décharge.**
- **Prévoir un dispositif financier d'aide en cas de défaillance de l'exploitant de la décharge.**  
Géré par l'Ademe (Agence De l'Environnement et la Maîtrise de l'Energie), à partir d'une taxe perçue sur chaque tonne de déchets mise en décharge.
- **Mise en place d'un plan départemental ou régional d'élimination des déchets, qui est opposable aux collectivités.**

À tout ceci, je t'ajoute les grands principes de la circulaire Voynet du 28 avril 1998, qui complète le texte de 1992.

- Le plan départemental gèrerait dorénavant les ordures ménagères, les déchets occasionnels, les boues des stations d'épuration communales, les déchets industriels banals.
- La priorité va maintenant à la prévention et au recyclage, au « détriments » de l'incinération.
- 50% des déchets collectés doivent être valorisés par recyclage (emballages ménagers, encombrants, déchets verts, les boues, etc.). MAIS, la loi n'indique pas de délai pour atteindre cet objectif.
- On définit maintenant le déchet ultime comme le déchet qui reste une fois extraits les matériaux recyclables, la fraction biodégradable et les déchets toxiques des ménages. Ce n'est donc plus uniquement le résidu d'incinération. Ce qui signifie que sa mise en décharge devient conforme et autorisée. Tu vas voir plus tard que c'est, là, l'art habile de la rhétorique politique pour ne pas employer le terme de « centre d'enfouissement ».

Voilà pour la théorie. Maintenant, grâce au témoignage d'un ancien employé du tri des déchets chez Veolia (et ouais encore eux, comme dans le dernier numéro !), tu vas visiter les limbes du monde du transport et de l'élimination des déchets. Ainsi, tu pourras te faire ton opinion concernant la différence notable entre les dits et les faits. Bon voyage !

## LES MATIERES VALORISABLES

Les déchets dits de « valeur » sont ceux qui rapportent financièrement le plus à une société détentrice de déchets. Nous sommes donc censés constater, dans ce cas, le moins de dérives, si tant est que ces déchets soient recyclés en bonne et due forme. Par exemple, dans une benne à trier, il est d'usage (dans les conventions) de séparer le carton du papier, du plastique, en bref, toutes les matières les unes des autres, aussi diverses et variées soient-elles... Sauf que ceci sera fait si ce n'est pas trop long à faire... Sinon, on met le tout en vrac dans une grosse presse qui en fera ce que l'on appelle des « balles de déchets ». Tu l'as compris : pas de tri et direction le dépôt d'en face pour rejoindre les déchets non valorisés (voir ci-dessous). Sinon, et si la procédure est appliquée, les matières « valorisables » de grosse balle (d'environ 1 tonne) seront placées dans un camion en partance pour l'Allemagne l'Espagne... Là-bas, elles seront transformées en carton, en papier recyclé ou autre. On parle d'écologie, de recyclage, mais même quand les « modalités d'usage » sont respectées, la question du transport et de ses aspects polluants ne met-elle pas au jour les contradictions nourries par le « bon » fonctionnement des rouages économiques du lobbying « écologique » ?



Peux-tu nous donner une liste plus ou moins exhaustive des matières « valorisables » ? Qu'est-ce qui les différencie des déchets industriels qui sont admis dans la catégorie des matières « non valorisables » ?

Le carton ou le papier sont parmi les plus connues, avec tout un tas de différences de prix, car cela reste évidemment la question primordiale pour les entreprises. Les différences sont dues surtout au coût de revient du recyclage et au bénéfice que l'on peut en tirer. Par exemple, une

feuille de papier blanche encore immaculée est facile à recycler et rapporte donc du blé aux entreprises. C'est à-peu-près le même principe pour la ferraille. Une fois triées sur le volet, les matières valables sont refondues pour recomposer d'autres ferrailles. Il y a aussi le bois. Il est utilisé pour faire de la sciure ou du bois aggloméré. Les déchets « végétaux », eux, sont broyés, pour faire du composte. Tout le reste n'est pas recyclé. Tout ce qui a touché de la nourriture (les emballages, les cartons, etc..) sont généralement hors concours. Pareil pour d'autres trucs, comme certains biens ménagers. Prend l'exemple des canapés : il faudrait tout démonter pour récupérer et trier le bois et la ferraille... Et cette perte de temps = perte d'argent = calcul inintéressant pour l'entreprise de recyclage. Donc beaucoup de matières échappent au recyclage. Et puis, t'as tout le reste comme les pneus, certains plastiques (la plupart), le polystyrène, les bidons usagés, les vêtements, les piles qui ne peuvent pas être recyclés.

En parlant du tri entre les matières valorisables et les matières non valorisables, tu dis « ça sera fait si ce n'est pas trop long à faire ». Je me souviens d'une discussion que l'on avait eue et durant laquelle tu me rapportais que cela dépendait aussi de la quantité des matières valorisables récupérées. En gros, s'il n'y en pas assez, elle rejoint le tas des matières non valorisées. Me le confirmes-tu ?

Tu as tout à fait raison. En fait, les deux critères rentrent en compte. Le tout est de savoir ce qui rapporte le plus à la société qui a racheté les déchets et qui les trie. En général, ça se passe quand on vide la benne : soit elle est triée, soit elle est remise dans le chaos des matières non valorisables. C'est suivant le prix de (re)vente des matières. Plus les matières rapportent du blé à la vente, plus elles seront triées.

En parlant du tri entre les matières valorisables et les matières non valorisables, tu dis « ça sera fait si ce n'est pas trop long à faire ». Je me souviens d'une discussion que l'on avait eue et durant laquelle tu me rapportais que cela dépendait aussi de la quantité des matières valorisables récupérées. En gros, s'il n'y en pas assez, elle rejoint le tas des matières non valorisées. Me le confirmes-tu ?

Tu as tout à fait raison. En fait, les

deux critères rentrent en compte. Le tout est de savoir ce qui rapporte le plus à la société qui a racheté les déchets et qui les trie. En général, ça se passe quand on vide la benne : soit elle est triée, soit elle est remise dans le chaos des matières non valorisables. C'est suivant le prix de (re)vente des matières. Plus les matières rapportent du blé à la vente, plus elles seront triées.

Ca a donc aussi à voir avec ce que j'ai omis de te dire plus haut. Les déchets se divisent en gros en trois catégories : « valorisables », « non valorisables » et « dangereux » (qui intègrent celle des non valorisables). Les matières non valorisables sont confiées contre paiement à un transporteur, qui se charge de les récupérer et de les acheminer à destination (centre d'enfouissement, incinération ou autre). Les matières valorisables, elles, sont rachetées à l'entreprise contre, bien souvent, une bouchée de pain. Mais si ce rachat (selon les fluctuations de la cotation boursière du produit) ne s'avère pas profitable au transporteur, les matières initialement valorisables se retrouveront dans la benne des produits dont la destination est le centre d'enfouissement.

C'est tout ce qui est alimentaire, ce qui y touche de plus ou moins près. Il y a également les gravats, les ordures ménagères ou encore les déchets industriels « habituels » d'entreprise ou de chantier. Le principe est le même au niveau de leur arrivage. En général, tout ce qui provient de déchetteries ou de complexes industriels est vidé dans un dépôt « prévu à cet effet », à même le sol, là où tout peut se mélanger : pots de peinture et liquides qui s'en échappent (il ne vaut mieux pas savoir ce qu'il y a dedans), plaques d'amiante, bidons d'huile usagés, polystyrènes, pneus, néons contenant du fréon (lorsqu'ils tombent et se brisent, le gaz contenu à l'intérieur s'en échappe)... Bref, les liquides infiltreront le sol ou filent au tout-à-l'égout sans protection ni contrôle. C'est dans ce type de situation que l'on retrouve aussi les déchets d'entreprise initialement « valorisables », mais qui ne rapporteraient pas assez au transporteur pour « mériter » d'être recyclés. Soit parce que la matière se trouve dans la benne en faible quantité, soit parce qu'elle n'a pas la cote en bourse. Une fois cette étape passée, le tri peut commencer. Enfin si l'on peut dire... Car on retire le plus gros des cartons et de la ferraille (les matières valorisables), ensuite tout est mis en vrac dans des semi-remorques en direction des centres d'enfouissement.

Est-ce que le système du regroupement des déchets en « balle » est aussi valable pour les matières non valorisables ?

Non. Pour les matières non valorisables, tout est mis dans un semi-remorque, qui roule à ciel ouvert. Tout y aura été bien tassé par une machine qui ressemble un peu à un bulldozer, équipé d'un bras dont l'extrémité est habillée d'une pince.

Peux-tu nous parler de la différence des prix entre le traitement des deux types de matière ?

Je ne peux pas vraiment te dire ça. Là où je bossais, c'était juste du tri. Je sais juste que tous les prix de revente varient selon la bourse, et qu'il n'y a donc pas de prix fixe pour les matières à traiter. Je ne sais pas sur quoi c'est indexé, mais je sais par exemple que certaines matières sont « conservées » plus longtemps que prévu, en attendant que la bourse et la cote de ces produits remontent.

## LES MATIERES NON VALORISABLES



Donc, si j'ai bien compris le circuit des déchets, des transporteurs spécialisés s'occupent de les acheminer vers des dépôts prévus à cet effet. Une fois le « tri » effectué, les matières valorisables (sous forme de balle) prennent la direction de pays comme l'Allemagne ou l'Espagne, où elles seront recyclées. Et le reste prendra la direction des centres d'enfouissements...

C'est ça. T'as tout compris.

**À qui appartiennent les centres de dépôt / tri où sont amenés les déchets ?**

Là où je travaillais, le transporteur était VEOLIA. Son personnel gère les activités de l'entreprise dans un dépôt où le tri est fait. Ensuite, il fait partir les matières non valorisables dans les centres d'enfouissement qui appartiennent à la SITA (groupe Suez GDF), qui a le monopole d'activité sur la région.

**Tu parles d'enfouissement. Est-ce le seul moyen pour « éliminer » des déchets ou d'autres moyens, comme l'incinération par exemple, peuvent être employés ?**

En fait, dans le département de l'Indre-et-Loire, où je bossais, il n'y a pas d'incinérateur. Donc à l'exception des déchets qui ont une obligation d'incinération (par exemple les déchets hospitaliers souillés de sang pouvant engendrer des risques de contamination ou encore les médicaments sortant des laboratoires), tout le reste passe dans l'enfouissement.

**Dans les déchets non valorisés, tu parles de pots de peintures, de bidons d'huile, etc. Comment de telles matières peuvent-elles échapper au tri ?!**

Là, c'est peut-être juste dû à un manque de clairvoyance... Ou plus sûrement, et c'est ce que je pense, c'est qu'on ferme les yeux pour éviter de payer le prix fort pour le traitement de ces matières polluantes. En effet, je peux t'assurer que leur traitement comme « déchets normaux » garantira bien plus de maille au transporteur. Dans cette optique, il doit donc gérer les prix de leur « destruction » au plus bas, car c'est bien ça le nerf de la guerre dans ce secteur d'activité... Quant au calcul à faire pour voir où se trouve leur intérêt, t'as juste à mater la différence entre ce qu'ils sont payés pour prendre en charge ces produits et le prix

de leur « disparition ». Et puis, en amont, ça permet aussi d'éviter les embrouilles avec les entreprises qui utilisent ces bennes. Bien souvent, cela arrive sur les chantiers, là où se croisent les activités d'entreprises multiples et différentes. Et là, personne ne veut faire le tri, même si tu leur mets plusieurs bennes à disposition (quand cela est possible, bien sûr... ce qui n'est pas toujours le cas !), avec le détail des matières qu'elle est disposée à recevoir. Après, quand tu leur signales leurs manquements, il s'avère que cela n'est jamais de leur faute, mais de celle du « voisin », ou encore des riverains... Bon, tu dois bien saisir que derrière tout ça, la question des thunes est une fois encore dominante, dans la mesure où le transporteur ne facturera pas au même prix, à l'entreprise, la gestion des matières dangereuses et celle des autres catégories évoquées plus haut. Vu comme ça se passe, tu sais comment tout se retrouve tassé (masqué) et écrasé... et qu'il ne restera plus grand chose de ton bidon à la fin.

## LES CENTRES D'ENFOUISSEMENT

**Mais qu'est-ce qu'un centre d'enfouissement ?!**

C'est un endroit pourvu d'un portique à l'entrée, dont la bascule va juste détecter (ou non) la présence de matières radioactives. Tu l'as donc bien compris, tout le reste peut passer ! On arrive ensuite sur un quai de vidage, d'où l'on jette le tout dans un trou. Un gros bulldozer habillé de grosses roues en feraille poussera alors tout ce bordel dedans et le tassera sans aucun tri. Celui donc je parle ici fait 45 hectares et 12 m de profondeur. Il y a évidemment beaucoup plus grand en France. Celui-ci il est exploité depuis le début des années 80. Quand une partie est pleine, on la recouvre de terre, on laisse pourrir tout ça quelques années et... on la rouvre à nouveau pour en remettre une couche. Le fond du trou est protégé (pas depuis le début, bien entendu) par une bâche pour éviter les infiltrations d'eau et les risques de pollution des nappes phréatiques par les métaux lourds qui y sont entreposés. Mais, on ne vous mentira pas, ceci n'est pas vérifié. À leur charge, ils ont néanmoins construit, dans les années 90, une station d'épuration qui permettrait de recycler les eaux usées. Elles sont rejetées dans une rivière et des relevés sont réalisés pour vérifier si l'eau est clean. L'ironie du sort veut qu'ils soient effectués par les gestionnaires de

la station d'épuration eux-mêmes et que les eaux souillées, sous forme de boues pleines de métaux lourds, soient mises sous couvert, dans des sacs et ainsi jetées dans le trou pour une dégradation lente à même la terre.

## VEOLIA S'OCCUPE DE VOS EAUX USEES



Mais une bonne nouvelle n'arrivant jamais seule, on est parvenu à exploiter cette « fermentation de déchets » pour en obtenir un gaz très inflammable, appelé méthane. En effet, dans une démarche nécessaire, car c'est un gaz dangereux, il est aspiré pour éviter la formation de poches. On le fait alors passer dans une cheminée par le biais de laquelle il flambera de façon permanente (depuis 2002) pour alimenter des moteurs, producteurs d'électricité, que l'on peut comparer à une sorte de gros groupe électrogène. À savoir si cela est « écologique » ou non, on vous laisse vous faire votre propre idée sur la question !

On peut donc à peu près tout y jeter. Je te laisse imaginer le truc : du plomb, du mercure, des piles, des pneus, de l'amiante... Et une tonne d'autres choses ! Tout peut passer sans aucun problème, et cela sera enfoui dans le sol et y restera pendant un bon paquet d'années. D'ailleurs, seule une caméra (et encore très mal positionnée pour permettre un bon angle de vue) sert à vérifier ce qui provient des déchetteries et tombe des camions. Et de toute façon, le personnel chargé de l'enfouissement n'est pas habilité à vérifier ce qu'ils ont à enterrer.

Et c'est pire encore, lorsque le deal financier devient primordial dans le traitement des déchets. Je ne pense pas vous surprendre en révélant qu'on laisse passer des camions contenant des matières « dangereuses », masquées par la masse totale du stock, même sans les soustraire au regard du personnel ! En gros, il ne faut pas faire chier le transporteur, au risque de le voir partir ailleurs ! C'est là encore une question de gros sous. Le transporteur paie à la tonne. S'il en a trop et surtout trop à entrer dans la catégorie « dangereux », ça va lui coûter un max. Et donc aussi, en amont, au producteur de déchets. L'essentiel pour ce dernier étant de s'en débarrasser au moindre coût, le transporteur ira voir au moins regardant concernant le tri sélectif qu'il est censé faire avant de les faire parvenir au centre d'enfouissement.

Les eaux épurées dont tu parles ci-dessus, sont-elles celles contenues dans les nappes phréatiques qui souffrent de la présence des immondes enfouies en pleine terre ?

Non. En fait, cela concerne l'eau qui stagne au fond de la bâche qui, elle, est censée être étanche. Car, et c'est ce que j'ai omis de te dire, les centres d'enfouissement ne sont pas des endroits couverts. Pour faire bref, ce sont des trous immenses creusés dans des terrains choisis pour en faire des zones d'enfouissement, et qui sont eux aussi à ciel ouvert. Ils ne sont donc aucunement préservés des intempéries. L'eau assainie est récupérée en même temps que le méthane. Mais il ne faut pas se leurrer, si tu mates le fond des bâches, tu verras qu'il en reste. Les nappes, quant à elles, sont sensées être saines (du fait de l'étanchéité de la bâche), donc on ne les « vérifie » pas.

Je vois dans la liste de ce que tu as vu se faire enfouir des trucs comme du mercure. Tu m'avais parlé assez brièvement de la façon dont étaient traités les déchets médicaux. Est-ce que tu peux nous en dire plus ? Intègrent-ils eux aussi de façon illégale l'enfouissement des matières non valorisées ?

Concernant les thermomètres de mercure que l'on a retrouvés dans ce bordel, je ne sais pas de quelle benne ils provenaient... Souvent, on en laissait sur le parking par souci d'ordre pratique. En effet, il nous arrivait de laisser un laps de temps entre leur réception et leur vidage, ce qui ne

me permet pas dans ce cas de te dire de quel labo - hôpital ou autre ils venaient. C'est con, mais ce n'est pas forcément celui qui apporte les déchets qui va ensuite les vider. Donc on se retrouve à balancer des centaines de thermomètres pleins de mercure sans savoir d'où ils viennent réellement.



## L'EXEMPLE DES GRANDES SURFACES

D'ailleurs, pour parler de ceux qui produisent des déchets en grande quantité, parlons des grandes surfaces, vis-à-vis desquelles il y a beaucoup à dire. Elles sont parmi les plus gros producteurs de déchets. Et cela ne concerne pas seulement les emballages, qui sont plus ou moins triés correctement et qui leur sont rachetés comme la ferraille, donc dans ce cas là le tri est « justifié ». Mais si tu commences à regarder le reste de ce qui est jeté, dans le rayon de l'alimentaire par exemple, on tombe totalement dans l'absurde et l'outrageant. En moyenne, on trouve une dizaine de tonnes de nourriture par semaine dans les bennes (et pour une ville de taille moyenne). De la viandes (sans que la date de péremption ne soit passée), du poisson (encore consommable), des fruits de mer, des yaourts... Et sachez que les quantités gaspillées augmentent pendant les périodes de fête. Ça marche également pour les denrées non périssables comme les pâtes, les boîtes de conserve, les céréales, lorsque les promotions sur ces produits sont finies ou lorsqu'ils ne sont plus « présentables ». Les baguettes de pain et autres viennoiseries partent par centaines... Ou bien sont remballées pour être remises en rayon ou vendues pour les oiseaux. Bien entendu des structures comme la banque alimentaire ou encore les restos du cœur restent à l'affût de ces « pertes », mais on ne les voit pas plus de deux fois par semaine pour récupérer ces denrées mises à la benne. En plus, ils

ne prennent que le pain et les viennoiseries, des paquets de pâtes ou des conserves. Tout ceci ne représente évidemment qu'une goutte d'eau dans cet océan de gâchis. Pour en revenir par exemple au cas des « promotions » dont la date est échuë, les produits partent automatiquement aux bennes. Et le personnel est payé à les détruire. On trouve de tout : des lecteurs dvd, des jeux pour enfant, des jeux vidéo, des vêtements, du linge de maison, des draps, des accessoires et produits électroménagers en tout genre, des plantes... Des palettes entières de produits partent à la « poubelle ». S'ils détruisent tout, c'est juste pour éviter que les personnes qui s'occupent d'emporter et de vider les bennes puissent les récupérer... Pour être sûr que cela ne servira à personne.

Concernant les produits électriques, ils sont maintenant recyclés (depuis environ 3 ans). C'est-à-dire qu'on les envoie dans des entreprises où ils y sont démontés, puis expédiés à l'étranger, où ils réintègrent le circuit de production. Les piles connaissent un sort différent mais néanmoins tout aussi pertinent : elles s'accumulent dans des bacs, ou par terre, lorsqu'ils sont pleins (ce qui est monnaie courante), en finissant à l'air libre et rouillées comme il faut.



Au sujet de la destruction des produits jetés à la benne, peux-tu nous en dire plus sur la façon de faire et les méthodes ?

Ben, c'est assez simple. Pour faire cela, on utilise ce que l'on appelle un compacteur, qui, comme le nom l'indique, compacte. C'est un appareil simple de 7/8 mètres de long, 2,50 m de haut et 1,50 m de profondeur, qui relie un moteur à une benne (mobile ou non) dont le mécanisme pousse par un système de pression les déchets qu'il va écraser contre le cul de la dite benne, pour les tasser et en mettre un maximum. Comme tu peux l'imaginer, elle est bien entendu close et offre une trappe d'un mètre sur un mètre, à hauteur du bassin, par le biais de laquelle on y introduira les déchets. Et, rien que par cette action, beaucoup d'entre eux vont se retrouver en miettes. Mais pour être bien sûr que personne ne puisse récupérer ces produits, on paie quelqu'un à découper ce qui est découppable, ou à casser avec un marteau le reste. Et autant te dire que la récupération des dits produits dans les bennes en amont n'est en rien évident, car il y a autant de caméras de surveillance dans les dépôts que dans leurs magasins.

## LES MATIERES « DANGEREUSES »

Pour finir, les seuls déchets qui soient un tant soi peu suivis sont ceux de matières dites dangereuses. Leur circulation est en effet soumise à des instances de contrôle qui produisent de la paperasse, censée attestée du « suivi ». Mais, cette belle initiative a un talon d'Achille (tiens donc ?!). En effet, on contrôle tout, à l'exception du temps que les produits « dangereux » passent dans les bennes avant d'arriver à destination. Je m'explique : il s'agit de matières qui ne peuvent pas être vidées dans n'importe quelle centre d'enfouissement et souvent, il faut aller loin du lieu de leur départ. Les transporteurs attendent généralement (et logiquement, dans des perspectives économiques qu'on aura saisies depuis le début) que les bennes prévues à cet effet soient pleines et qu'ils en aient même plusieurs de remplies pour les acheminer à destination. Cela peut bien évidemment durer plusieurs mois. Ça va aussi dépendre de la charge de travail et du personnel occupé dans la boîte. On ne va pas employer plus de personnel alors que l'on peut travailler en « flux tendu » (comme ils disent), et à moindre coût. Et qui se soucie de toute façon de savoir que les bennes sont exposées dans un parc aux intempéries, que leur contenu coule à même le sol, que tout se mélange, que certains s'évaporent ? Qui s'inquiète que les chauffeurs qui les manipulent et qui passent leur temps à proximité puissent souffrir des émanations s'échappant des bennes de boues d'hydrocarbures ou de

boues de petites stations d'épuration (bennes qui sont la propriété d'usines au sein desquelles sont manipulés des produits chimiques, bien chargés en toxines et autres fléaux pour la santé de l'homme et la nature) ?

**Peux-tu nous dresser une liste des matières dites « dangereuses » ?**

Tous les métaux lourds (mercure, plomb...), les hydrocarbures, des « boues blizzard » (je ne sais pas trop ce que c'est), les médicaments qui sont censés partir à l'incinérateur. De notre côté, nous ne nous occupons pas des matières inflammables.

**Encore une fois, la voie de l'enfouissement est-elle la seule empruntée pour la « destruction » de ce type de déchets ?**

Là aussi, je ne peux rien te dire. Avant de vider ta benne, un mec arrive avec un tube à essai dans lequel il fout un échantillon du bordel que tu lui apportes. Il revient une heure après, et (en fonction des résultats, j'imagine) te dis où tu dois vider tout ça. Mais concernant ce qui se passe après, je n'en sais rien. En gros, et pour le peu que j'en sais, tu emmènes ça sur Paris. Tu ne vois rien des activités de l'usine, des bâtiments non plus apparemment... Tout part sur un tapis, personne ne touche à la matière, et voilà ! C'est tout ce qu'on m'en a rapporté.

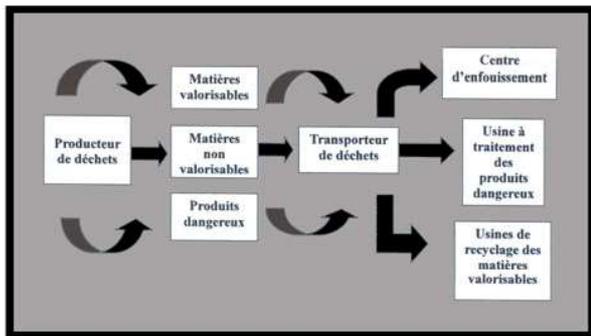
**Les bennes qui demeurent en attente de « vidage » sont-elles sous la responsabilité du transporteur qui assure leur trajet de l'endroit de production des déchets jusqu'à leur centre d'enfouissement ou sous celle du producteur lui-même ?**

La benne et son contenu appartiennent au transporteur à partir du moment où il a accepté de la prendre en charge. A l'exception d'une tromperie sur la marchandise venant du producteur de déchets, si ce qui se trouve dans la benne ne correspond pas à ce qu'il a déclaré sur les bons de déchets.

**Quitte à balancer des noms, peux-tu nous tracer l'itinéraire « habituel » pris par les déchets, de leur maison de prod' jusqu'à celle de leur enfouissement en signalant de façon précise les acteurs, les façons de faire et les enjeux d'un tel transport ?**

NB : le transporteur de déchets est payé, comme je te l'ai dit plus haut, par le

producteur de déchets pour la récupération et le traitement des matières non valorisables et des produits dangereux, via des « intermédiaires » comme la SITA et son centre d'enfouissement par exemple. Quant aux matières valorisables (recyclables), elles sont achetées par le transporteur au producteur de déchets. Et si leur vente lui est rentable, il les acheminera aux entreprises de recyclage de la matière. Sinon, c'est remis dans le bordel sans autre forme de procès, et direction l'enfouissement.



Que veux-tu de plus sinon ? Les noms des entreprises les plus dégueulasses ? Tu veux d'autres noms que Veolia ou Sita ? Là je viens de te tracer l'itinéraire de base des déchets. Après, ce schéma et les brèves explications qui vont avec, c'est pour te donner une idée globale de la chose. Car chaque cas a ses propres critères et ses propres variables. Ne serait-ce que celle de la provenance des déchets : le point de départ, ça peut être toi avec tes poubelles, comme toutes les entreprises et industriels, les grandes surfaces, etc.

Concernant les transporteurs, il y a Veolia, Sita, Passenault pour la branche industrielle des déchets. Menut, Passenault, Dericheboure, Spechat pour celle de la ferraille. La ville, avec toutes ses déchetteries, n'est pas non plus innocente.

Par contre, pour ce qui est des lieux de vidage, il n'y a que la Sita sur la région d'Indre-et-Loire. Faut aller voir plus loin (et chez Veolia) pour approcher de plus près la question de l'incinération.

En conclusion, ce que tu viens de lire est un bref résumé de ce que j'ai pu voir et constater en transportant les déchets pour Veolia entre 2003 et 2009. Quant aux informations référant à leur enfouissement, cela concerne la Sita. Ce sont juste deux des plus grands groupes actuels liés au transport des déchets. Je ne sais pas s'il existe mieux ou pire... Je raconte juste ici une partie de ce que j'en ai vu

pour vous donner une idée des façons de faire des industriels de « l'écologie ». Mais avant de vous laisser, vous trouverez ci-dessous la liste de ce que j'ai récupéré de ce gâchis, bien que cela soit totalement interdit et considéré comme du vol (j'ai pu grâce à cela meubler une partie de mon appartement) : vaisselle, couverts, poêles, casseroles, lecteur dvd, home cinéma, chaîne hifi, perceuse, scie circulaire, perceuse à béton, perceuses sur colonne, meuleuse, scie sauteuse... Plus divers petits outillages et des tonnes de produits ménagers (je n'ai pas acheté ni gel douche, ni shampoing, ni dentifrice, ni laque, ni lessive, ni adoucissant, ni anticalcaire, ni produits nettoyants pour sols et toilettes pendant 3 ans).

Je tiens à préciser que j'aurais aimé en récupérer plus, mais faute de place et à cause de la surveillance zélée de ma direction, j'ai dû me contraindre à ne pas en récupérer davantage. Tout était neuf et jeté sans qu'on n'en connaisse vraiment les raisons... A part celles que je t'ai données plus haut.

L'idée ou la réflexion sur laquelle je voudrais finir, et bien sûr sans me poser comme moralisateur bien pensant, c'est qu'il faut savoir que le recyclage et « l'écologie » est une énorme arnaque hypocrite. Dans cet univers, nous avons juste affaire à des industriels dont l'objectif principal est d'ordre économique. L'écologie, le recyclage et toute cette blague ne leur sert qu'à mettre du fric dans leurs poches. A chaque fois que l'on met quelque chose dans une benne, cela rapporte indubitablement de l'argent à des actionnaires dont la dispute de contrats, de parts de marché, est l'activité primordiale, l'industrie des « déchets » étant très lucrative et à la fois (comble de l'ironie vu les enjeux réellement écologiques) peu surveillée.



# Mais il se passe quoi en Grèce depuis deux ans ?



Bon, on te fait un rapide résumé de la situation grecque qui a alimenté les polémiques médiatiques ces deux dernières années. Tout d'abord, parce que « the song always remains the same »... Et ensuite, parce que les principaux concernés (ici la majorité du peuple grec) te parlent de ce qu'ils vivent et de leur ressenti avant tout avec le cœur ; ceci loin des tournures aseptisées et pseudo intellectuelles qui sont l'apanage des gens qui, de leur vie, n'auront jamais rien compris.

Décembre 2008, Alexis-Andreas Grigoropoulos, un gamin de 15 ans, se fait buter par un flic au cours d'un contrôle de routine. Ça met le feu aux poudres qui traînaient depuis les jeux Olympiques 2K4, au cours desquels s'est installée une politique policière et répressive de bon aloi, que le pouvoir nourrit au gré de l'extension de ses privilèges. On te passe les habituels problèmes liés à la crise de l'emploi, des retraites, du creusement des écarts entre les différentes classes sociales... Mais grâce à ça tu situes le contexte. Les choses se passent comme elles doivent se passer, et s'apaisent de la même façon.



Début 2010, zone euro oblige, les comptes publics de la Grèce sont dans le collimateur des instances financières européennes et du FMI. En gros, les gouvernants ont joué avec les fonds du pays, en dealant des placements et des emprunts avec des agents financiers comme les patrons de Goldman Sachs, et dont une partie est passée dans leurs poches. Tiens, tiens... Un pays qui a connu une dictature militaire dans les années 70 et dont les représentants actuels fricotent maintenant avec les banques occidentales, ça sent le réchauffé (voir l'histoire politique de l'Argentine, dont les événements sont évoqués dans les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> numéros du zine). Résultat : la dette publique lorgne vers les 12% du PIB. Les instances économiques veulent la voir fondre à 3%. Le gouvernement s'exécute en épargnant les classes favorisées. Il décide de coupes drastiques dans le budget public et les premiers à en faire les frais sont les retraités, les fonctionnaires et tous ceux qui taffent dans le secteur public.

## LA PETITE CARESSE CAPITALISTE !



Par le biais de personnes que certains d'entre nous connaissent là-bas, nous apprenons courant avril 2010, que les gens sont dans la rue, que ça se fritte avec les keufs, que le salaire moyen à Athènes est descendu à 600 € et que certains salaires sont gelés, tout comme les retraites...

Bref, voici une discussion avec Marc (des groupes AUSSITOT MORT, SUGAR TOWN CABARET, KARYSUN), qui a vécu à Athènes durant la première vague insurrectionnelle de 2008 et qui peut donc nous livrer son expérience de la situation, ainsi que de son ressenti à l'égard des événements plus récents. Et, on pense ici que ce genre de témoignage vaudra toujours plus que de vaines analyses politiques de comptoir.

## Grèce 2008 :

« un mouvement spontané, un joyeux bordel »

Salut Marc. Je sais que tu as vécu en Grèce quelque temps, et ce pendant les événements de 2008 qui semblaient déjà annoncer la crise qui enflamme aujourd'hui le pays. Vu qu'à l'époque l'accès à ce type d'informations fut réduit et que l'on est, pour une bonne partie d'entre nous, passé à côté de ça, peux-tu nous restituer les événements dans le temps et sur le terrain, en nous expliquant ce qui a mis le feu aux poudres ?

Le décès du jeune Alexis Andreas était l'étincelle, le symbole d'une convergence de points critiques à un moment précis, dans l'épicentre contestataire, lui-même empli d'histoire et d'émotion. Cet événement précis est le point de chute de plusieurs paramètres sociaux. Je vais donc commencer par un bref historique en trois points du quartier où ça s'est passé et dans lequel je vivais.

1) 17 Novembre 1973. La Grèce se trouve dirigée par la junte des colonels, dictature imposée par un coup d'état en 1967. Après une forte opposition des étudiants, les chars entrent dans l'école Polytechnique d'Athènes et font une centaine de morts. Cet événement signera la fin de la dictature et affirmera le caractère contestataire de la culture grecque déjà présent depuis le début du siècle. Les bâtiments universitaires deviennent intouchables, donc des zones autonomes. Le quartier autour de l'école Polytechnique (Exarheia) se transforme au fil des années, pour devenir un lieu d'expression contestataire et artistique. La population anarchiste y est très présente, la police ne circule pas dans ce quartier, mais elle

est située aux abords, au-delà de frontières imaginaires, malléables. Pour sortir du quartier, on passait la plupart du temps à côté des CRS grecs, les MAT.



2) Le point noir du quartier, à l'époque où je suis arrivé, et dont je ne connaissais pas l'origine, était la concentration massive de junkies. La débauche de prises directes, de corps jonchant les rues, d'êtres humains dans des états insoupçonnés atteignait des seuils intolérables. Puis, ils disparurent du jour au lendemain après un incident qui traumatisa le quartier, et dont je fus malgré moi le témoin au mois d'octobre. En fait, j'appris plus tard par une personne du quartier que la police y avait implanté le réseau de drogue depuis 3 ans afin de le décrédibiliser et de donner une mauvaise image des anarchistes. L'incident décida donc les anarchistes à expulser les junkies/dealers hors du quartier. Ça n'a fait que repousser un problème plus loin, mais l'urgence de la situation nous y obligeait.

3) Politiquement, la situation est telle que deux générations se sentent leurrées par le gouvernement grec. Les parents ont tous travaillé très jeunes et ont économisé afin de payer de plus longues études à leurs enfants, croyant que la réussite scolaire allait leur offrir la réussite sociale. Sauf qu'aujourd'hui, la plupart des jeunes grecs habitent encore chez leurs parents, parfois jusqu'à 30 ans. C'est assez particulier, car ce sont surtout les étudiants venant d'ailleurs qui ont des appartements. Bref, les jeunes se sentent trahis car malgré tous leurs efforts et les espoirs placés dans les études, la plupart se retrouvent dans des emplois sous qualifiés et pour seulement 600 euros par mois. Étant donné que le coût de la vie à Athènes est aussi élevé qu'en France, il devient difficile de sortir ou de voir des concerts.

Donc, le meurtre d'Alexis Andreas dans le quartier le plus revendicatif d'Athènes, où se retrouve toute la population contre-culturelle (vinyles shops, librairies, salles de concerts, squats, etc.), fut effectivement l'étincelle qui embrasa tout le pays.

Toujours au sujet des événements de 2008, peux-tu nous dire quelles CSP (catégories socio-professionnelles) étaient concernées et militantes ? Fut-ce un mouvement général populaire ou la population était-elle partagée sur le plan politique ?

Les CSP concernées furent extrêmement larges. Autant les junkies, les immigrés, les jeunes de banlieue, les étudiants que les ouvriers... Tout comme une grosse partie des salariés, ainsi que des étudiants en économie et des employés de banque. Les personnes à mes côtés lors d'affrontements étaient de tous âges, même des personnes âgées contrairement à ce que les médias français veulent bien faire croire.

Sur le plan politique, la population était évidemment partagée. Ce que me semble d'ailleurs être la cause de l'essoufflement des émeutes. Il y avait les syndicats vendeurs de sommeils, qui sont présents internationalement, ainsi que les franges communistes intégristes.. Mais le départ fut un acte spontané de la population. Il faut savoir aussi qu'en Grèce, les anarchistes ne sont pas aussi mal perçus qu'en Europe, et beaucoup plus nombreux. Une majorité de Grecs ne voient pas d'un mauvais œil les actes de vandalisme envers des grandes multinationales. Au contraire ! Ce que les médias peuvent récupérer et détourner leur importe peu.



Concernant les factions militantes, comment s'organisaient-elles ? Évoluaient-elles sous un drapeau – étiquette politique ou de façon autonome ? Et comment se sont structurés les réseaux militants au cœur de cette révolte ?

Étant donné que c'était un mouvement spontané, la seule chose que je puisse dire c'est que c'était un joyeux bordel. C'était un mécontentement de toutes les franges politiques (à gauche, j'entends), qui s'est exprimé dans les rues, de façon « anarchique », si je peux me permettre. Chaque groupe faisait ce que bon lui semblait, suivant ses principes. Il y avait aussi des policiers et des fascistes qui infiltraient les groupes. Je reste d'ailleurs persuadé que des attaques non sensées ont été commises sciemment, dans le but de retourner la situation. Pour la partie autonome, je dois dire que j'ai essayé d'aller au cœur du mouvement, mais n'ayant pas encore assez de connaissance, et vu qu'ils craignaient les infiltrations, je me suis juste permis d'avoir une discussion intéressante avec l'un d'entre eux. La barrière de la langue n'aidant pas non plus, je me suis seulement retrouvé à leurs côtés lors d'affrontements, en tant qu'acteur muet. Il faut aussi imaginer le contexte difficile—au cœur de l'action, ils parlent spontanément... grec ! Mon expérience fut donc essentiellement au niveau du ressenti et de l'émotif. J'ai plus d'anecdotes sur le terrain qu'une réelle compréhension organisationnelle.

Je vais donc vous raconter la soirée la plus importante à mes yeux.

Lundi 8 décembre 2008.

Appel à manifestation place Omonia (énorme place athénienne, beaucoup d'immigrés, très prolétaire, juste à côté d'Exarhia). Il est 19h00, la place est remplie. Impossible de dire combien de personnes exactement... Mais tous les syndicats traditionnels sont là. Aucune représentation anarchiste. Un poil déçu (faible mot), j'erre et j'essaie tant bien que mal de comprendre ce qui se passe. Et puis au bout d'un moment, comme d'un commun accord, tout le monde se tasse sur la place et forme un cordon autour en se prenant par les mains. La route autour de la place (sorte d'énorme rond-point avec des magasins autour) se retrouve libre, des dizaines de milliers de gens au milieu, protégés par un cordon humain, liés par les mains. Et là arrive un groupe de milliers de gens habillés en noir, qui fait le tour de la place en détruisant tous les magasins sur son passage. Tel une machine de destruction. Un magasin d'armes est vandalisé dans le lot. Une fois que le cortège démarre vers la place centrale d'Athènes, on se rend compte qu'il ne reste plus rien des magasins autour. Et cela en quelques minutes. Ce fut une expérience incroyable, j'en suis resté bouche bée, littéralement. Une masse noire, comme un énorme serpent se faufile autour, les bruits de destruction s'ajoutant à l'image.



Sur la route vers la place centrale, la manifestation traverse une avenue assez chic. Beaucoup de magasins de luxes se retrouvent détruits, ainsi que des Mcdo, des mutinationales, des banques, etc. Il faut préciser qu'à part les produits genre DVD, téléphones ou Cds, rien n'est volé dans les magasins chics de fringues. Les vitrines sont détruites, des manteaux aux prix exorbitants sont à portée de main, mais tout le monde s'en fout. Le geste est donc purement politique. Arrivés à Syntagma (la place principale), le sapin de 15 mètres de haut se met à brûler. Énorme symbole. Les CRS sont complètement

dépassés par les événements et ne contrôlent absolument plus rien. J'en ai même aperçu un se planquer, au détour d'un mur, alors qu'un groupe d'une centaine de gens passait dans la rue d'à côté. Ils ne sont pas attaqués à moi, alors même que j'étais seul. Je voyais surtout dans leurs yeux une crainte. Ils avaient peur que je les dénonce aux manifestants. Ce que j'ai fait. La vengeance est un plat qui se mange froid.



Après avoir retrouvé ma compagne dans une station de métro bloquée, nous sommes allés faire un tour dans la ville. Les émeutes étaient absolument partout. Des magasins et des immeubles brûlaient au pied de l'Acropole. Nous ne respirions quasiment que du gaz. Athènes se trouvait dans le chaos le plus total. Mais un chaos politique. Cette image du chaos auquel les médias veulent nous faire croire, où les gens s'entretuent est absolument absurde. Les gens savent à qui s'attaquer, qui sont les fautifs. Les gens ont peur d'une perte de contrôle totale. Mais les seules personnes blessées ces soirs-là, sont les victimes d'attaques fascistes et répressives.

MANIPULATION  
D'OPINION



Vu que tu te trouvais à l'épicentre du mouvement populaire (en plein centre d'Athènes, si je ne m'abuse), tu as vécu tout ça en direct. Cette situation politique, au sens propre du terme, a-t-elle eu des effets directs sur la nature du lien social entre les gens qui y prenaient part d'une façon ou d'une autre ? En bref, est-ce que cela a développé des types de solidarité et d'organisation sociale auxquels nous ne sommes pas habitués dans nos pays ?

Il y a eu des attaques de commissariats par des habitants des quartiers, des occupations de mairies (plusieurs jours), des soutiens aux émeutiers par les étudiants en économie... Il est vrai que j'ai rarement vu autant de gens issus de milieux différents s'entraider. Même l'histoire de la banque qui s'est faite attaquer et brûler alors qu'il y avait des employés dedans, et qui a fait 3 morts, ça n'a pas eu un dénouement auquel on aurait pu s'attendre en France. Les employés ont écrit un communiqué, disant que le gouvernement et ses lois antisociales étaient seuls responsables, car ce sont eux qui créent la colère populaire et ses débordements.

J'ai vu aussi, au sein du quartier, des voisins s'entraider pour défendre le territoire contre une tentative de récupération par les flics. De tous âges, sur la place, avec des caddies remplis de cailloux, et les bars ouverts à quelques mètres des conflits, pour s'abreuver. J'ai vu une grand-mère donner des leçons à un jeune pour casser plus facilement le bitume. Des rapports effectivement auxquels nous ne sommes absolument pas habitués.



Y a-t-il eu récupération politique du mouvement insurrectionnel (si on peut parler d'insurrection) à l'époque ?

Je ne pourrais pas vraiment répondre à ça. Je crois que non. A mon avis, le mouvement s'est éteint parce que les gens sont prêts

à changer leurs habitudes pour seulement quelques jours/semaines (bousculer le quotidien qui nous oppresse). Mais s'il n'y a aucune envie de changer de vie, grâce à une critique perspicace de ce système, alors toutes ces insurrections ne seront vouées qu'à une courte période. Évidemment, les syndicats, les médias en sont en grande partie responsables. Mais ce n'est pas une récupération, à mon avis.

N'hésite pas à mettre une couche sur des éléments importants sur lesquels j'aurais oublié de mettre le doigt ! Sinon, un an et demi plus tard : politique d'austérité annoncée pour combler le déficit public. Des gens sur Athènes m'ont dit qu'ils devaient vivre avec 650 euros par mois alors que les prix ne cessaient de s'aligner sur ceux ayant cours en Europe occidentale. On a baissé les salaires des fonctionnaires. Les retraites et les cotisations pour y avoir accès ne sont pas épargnées. La population se demande comment l'état a-t-il pu faire un tel trou dans le budget public. Quel est ton sentiment à l'égard de cette situation ? ! Les événements de 2008 laissaient-ils présager ce type d'attaque par le capitalisme ? Et par la même ce type de réaction populaire ?

Nous sommes en crise depuis plus de 30 ans, suivant les médias et le gouvernement. Il suffit de regarder des extraits de ces années passées pour se rendre compte qu'il en a toujours été ainsi. Mais nous avons la capacité d'effacer l'histoire, ce qui nous permet d'être toujours dans une situation nouvelle qui est la crise. Nous sommes dans un cadre « orwellien », où la crise remplace la guerre. Il n'y a jamais eu autant d'argent. Les profits des « grands » de ce monde ne cessent d'augmenter de façon inimaginable. Les trous dans les budgets ne sont là que parce que nous voulons bien voir ce qu'on nous montre. Au lieu de regarder ailleurs. La machine étatique est en crise, pas les dirigeants de ces états, ni ceux des multinationales. Il est maintenant temps de comprendre que l'état est devenu obsolète, et que l'éradication de ces parasites est une nécessité sociale. Tant que les réactions populaires ne seront pas dirigées physiquement vers les agents réels du système (multinationales, banques, mairies, syndicats, l'ordre répressif), il n'y a aucun espoir. Je me demande parfois si la guerre sociale n'est pas déjà terminée depuis longtemps, et que nous n'avons même pas remarqué que nous avons perdu. L'endormissement des masses est absolu. Et les médias en sont grandement responsables. Tant qu'une télé trône dans plus de 75% des foyers, nous resterons dans une impasse.

D'ailleurs à ce sujet, la Grèce est réputée pour son mouvement anar' actif et organisé ainsi que par ses aptitudes à réagir face aux assauts du pouvoir. Info ou intox ?



Vu le passif émeutier et conflictuel, évidemment oui. La vie dans Exarhia est quotidiennement ponctuée d'événements en rapport avec les autorités, que ce soit culturel, physique ou idéologique. Il y a beaucoup de librairies anarchistes, de lieux autogérés, des lieux d'accueils pour les immigrés. Et au niveau des confrontations, les méthodes employées sont très radicales. Conflits aux abords du quartier, défense des immigrés, création d'un potager, on peut vraiment parler de défense territoriale avec des moyens comme les jets de pierre, les cocktails molotov, les casses de magasins issues de multinationales, les casses de caméras et de distributeurs de billets... Ainsi que quelques fois l'utilisation d'armes.

Il ne faut pas surestimer non plus les capacités organisatrices, tout ceci n'est dû qu'au fait qu'il y a un plus grand nombre de militants anarchistes, avec toujours des divergences politiques, situées entre l'autonome, l'anarcho-syndicaliste, l'anarcho-communiste et les communistes. Comme partout ailleurs. La différence est placée dans la capacité individuelle de se mettre en danger, et le nombre conséquent d'activistes. La vision parfaite d'un mouvement anarchiste est erronée. Je dis cela afin de montrer que ce même mouvement est possible dans d'autres pays, et que la divergence politique en son sein n'est pas une fatalité ouest-européenne.

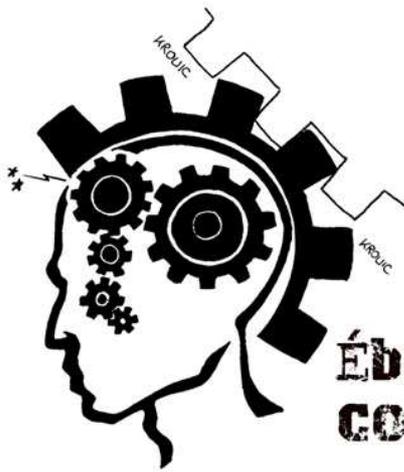
**Est-ce que tu as des news du front ?!**

Visiblement, l'été fut calme car les Grecs ont besoin des touristes. Les derniers événements ont fait baisser leur fréquentation. Mais ils n'ont pas pour autant décidé de lâcher l'affaire, ce n'est qu'une question de temps, le mois d'octobre sera rude.

**Merci pour le temps pris pour nous éclairer à ce sujet !**



Pour ce qui est des baisses de salaires, des retraites, tout ce qu'on nous retire à la survie nécessaire de jour en jour, je pense que si nous allons toujours vers la défense de ces acquis, nous partons dans un mur. Le problème réel est que pour consommer, manger, travailler, nous devons de plus en plus sortir des sommes exorbitantes pour des besoins de consommation absurdes. Ces besoins qu'on a pris la peine de nous inculquer sur plus d'un siècle. Nul besoin d'avoir plus d'argent, si c'est pour acheter les légumes malades d'une multinationale, payer toujours plus à la machine étatique, acheter le dernier produit en vogue. Rentrer dans cette logique, c'est rentrer dans la logique capitaliste qui veut que l'argent est vecteur de liberté et de bonheur. La solution se trouve, dans une époque où la Terre hurle, dans une remise en question de nos habitudes de vie, de retour aux besoins primaires, d'être critique sur nos réflexes sans pour autant revenir à l'âge de pierre. Nier l'évolution technologique serait absurde, mais apprendre à maîtriser cette science, dans un contexte non marchand, et en phase avec la nature serait plus logique. C'est pourquoi je ne revendique pas personnellement d'avoir plus d'argent. La baisse/destruction de nos acquis sociaux est une logique implacable dans un monde où le profit règne. Je suis personnellement dans une situation assez limite, car je ne gagne en moyenne que 400 euros par mois. Mais je me vois mal aller dans la rue pour demander plus d'argent. Premièrement, si nous en voulons, nous allons le chercher là où il y a en à profusion. Deuxièmement, la solution ne serait-elle pas de créer des zones autonomes ? Des potagers ? Subvenir à ses besoins avec ses mains et ses voisins, plutôt qu'en quémandant des sous pour acheter de la merde ? Plus j'ai des sous, plus on m'en prend. Qui plus est, ce qui est logique pour la frange la plus pauvre, ne l'est pas pour les plus riches.



# À destination des activistes de la scène punk

## Ébauche d'une introspection collective et personnelle

Quiconque écoute ou produit, quiconque participe, à sa manière, est un acteur au sein d'un fonctionnement spectaculaire.

La scène punk-hardcore est un microcosme. Elle se construit autour de réseaux, groupes ou individus mettant en commun divers moyens destinés à la faire vivre. Mais il y a également une commune envie de l'élargir, de mêler les différents styles, de s'ouvrir et de s'étendre. Depuis pas mal de temps, on est plusieurs à penser qu'on peut distinguer deux formes d'activisme DIY (Do It Yourself) : 1- les personnes qui utilisent ces moyens parce que c'est ce en quoi elles croient, dans une recherche d'autonomie ; 2 - les personnes qui utilisent ces moyens parce qu'elles ne peuvent pas faire autrement. Plus vulgairement, des activistes et des opportunistes. La récupération est partout, présente quotidiennement, localement et globalement. Les médias (MTV, Myspace, MCM, etc.) ont bien noté cette perte de conscience de la contre-culture, découvrant ainsi une possibilité de l'intégrer au Marché. Le punk a été et reste, au même titre que toute musique, que tout art dissonant de la norme culturelle, l'aliment de base d'une armée de plus en plus vorace de consommateurs culturels, qui savent reconnaître un bon investissement quand ils en voient un. Les labels aussi ne sont pas

en reste. Face à cela, des réseaux solides se sont créés, basés sur l'affinitaire, le commun et la confiance. Contrecoup de tout ça : on s'est renfermé sur nous même et on retombe souvent dans des concerts à 20 personnes dans une cave.

L'idée de cet article était d'écrire un texte différent, un texte qui ne parle pas de tel ou tel groupe, mais de cette question de fond, afin de retourner sur le terrain du politique. Je l'ai écrit à la base pour un autre journal, qui ne l'a pas publié. Il est finalement sorti dans une revue critique caennaise (*Les Échos du Safari*), avant d'être quelque peu modifié du fait d'expériences nouvelles, d'un point de vue en perpétuel mouvement, pour se retrouver aujourd'hui dans ces quelques pages. Le but de ce texte est donc de montrer à quel point le punk est politique, comment sa pratique quotidienne peut être un acte révolutionnaire. Mais également de mettre le doigt sur des écarts qui me semblent rectifiables. On ne parlera pas ou peu des opportunistes : ceux qui un jour jouent aux Tanneries en espérant qu'une seule chose, faire l'Élysée Montmartre l'année suivante. Un tel manque d'éthique et une démarche si malsaine ne méritent que ces quelques phrases. Le punk n'est pas une bulle dans laquelle on rentre et on sort comme dans une salle de concert, cela s'inscrit dans une démarche quotidienne. Ici je ne répondrai à aucune question définitivement. Ne seront lancées que des pistes, des questionnements, du ressenti, une introspection individuelle et collective en somme.

### Désertir pour réinvestir, en dehors.

Pourquoi désertir ? Parce qu'on ne combat pas l'aliénation par des moyens aliénés. Parce qu'en restant en marge, en posant le punk comme un élément contre-culturel, on se crée un rôle, sans rompre réellement avec ce qu'on cherche à éviter, sans séparation véritable : « le même sous l'enve-



# À destination des activistes de la scène punk

loppe du différent ». C'est là, d'après moi, la principale erreur dans nos réseaux. Et je l'ai commise pendant 4 ans. Pendant 4 ans, en cherchant à échapper à mon rôle d'étudiant lambda, je suis devenu organisateur de concerts. Un nouveau statut, une nouvelle fonction. Certes cette fonction ne s'intègre pas dans les attributions du Capital, mais elle est systémique. Un nouveau rôle au sein d'une microsociété intégrée à la société même.

Certes notre musique, notre démarche et nos pratiques quotidiennes nous rassemblent. Mais est-ce suffisant ? Nos réseaux sont construits sur un affinitaire essentiellement musical, esthétique et stylistique. C'est un début de commun, mais ce n'est pas l'essentiel. Il faut sortir de cela. Renouer des réseaux basés sur le vivant, sur le ressenti, sur un commun plus profond. Pas juste la musique. Ni être d'accord sur tout. Mais un retour aux discussions d'un autre ordre, retourner sur le terrain du politique, renouer des liens autour de la palabre et du partage des techniques, des expériences et expérimentations. Bref, écrire une *histoire commune*. Désertir cette contre-culture qu'on nous veut intégrer, réinvestir l'espace en tant que culture, que mouvement, avec ses pratiques et ses théories. Nous classer dans une sphère contre-culturelle nous enferme juste dans ce rôle de contrepoids : il y a la culture et nous, des individus en marge, s'habillant bizarrement, écoutant de la musique « bruitiste » dans des endroits sales. Nous devenons ainsi une culture adjacente plutôt que séparée, une aubaine pour le Marché, qui peut se servir comme il l'entend ! Il faudrait donc se séparer du Marché, de l'État, de la propriété privée, de la spécialisation outrancière, pour se retrouver dans autre chose, une communauté en mouvement permanent, un mouvement pratiquant la théorie critique. Un mouvement portant le conflit en son sein.

**Relier théorie et pratique. Sortir du rôle statutaire, redevenir un individu au sein d'une communauté.**

Comme cela a été dit ci-dessus, on se dirige souvent vers le punk pour intégrer un microcosme, une communauté qui diffère des normes sociales imposées. Quitter son rôle de chômeur, d'étudiant, de lycéen, de travailleur, pour devenir un autre au sein

"DES INDIVIDUS S'HABILLANT BIZARREMENT, ÉCOUTANT DE LA MUSIQUE BRUITISTE DANS DES ENDROITS SALES."



d'une communauté, retrouver « l'anonymat fonctionnel » et gagner un nom en tant qu'être social à part entière. Le problème est de ne pas retomber dans un schéma qui te colle un statut sur la tête, ne pas devenir « machin de telle ville », « machine de tel groupe », ne pas retomber dans une spécialisation, ce qui arrive la plupart du temps. La musique comme épice, les activités comme péricentre, tout cela dans un fonctionnement interdépendant. Tout le monde ne sait pas tout faire, et heureusement, mais dans une recherche d'autonomie, il est important de multiplier les savoir-faire, de partager ses connaissances. Cependant, il ne faut pas rester dans le théorique, dans la simple explication de brochure ou fanzine, mais relier théorie et pratique afin qu'à son tour on puisse partager ce savoir-faire. Mais tout cela n'est réalisable que si les espaces de réunion le permettent. C'est pourquoi il faut joindre les réseaux, musicaux et activistes, créer une réunion, une jonction qui permettra d'ajouter à la contestation du système une véritable culture. De renforcer les liens entre les villes. Faire de la musique un outil, notre outil de communication. Le but est donc de chercher d'autres moyens de communication, de désertir la musique et de réaliser le Do It Yourself comme « praxis révolutionnaire ».

# À destination des activistes de la scène punk

Pour autant, il ne faut pas tomber dans « la fuite de plus en plus éperdue vers l'extrémisme culturel, le désir de choquer et de provoquer à tout prix en allant au-delà de ce qui constitue, à un moment donné, la limite de la tolérance culturelle ». Car « ces limites ont fait preuve d'une élasticité bien plus grande que prévu, les obscénités traumatisantes de la veille devenant facilement les sédatifs indispensables du lendemain ». Il s'agit de créer à nouveau des opportunités de rupture avec le quotidien. À Caen par exemple, nous sommes quelques-uns à tenter de remettre en place des repas vegan (végétaliens) collectifs avant les concerts, pour créer un espace dans lequel le pulic, le groupe et l'organisation forment un ensemble d'individus partageant les mêmes mets et la parole. Cette expérience commence timidement à faire ses preuves et permet de remettre, dans la conception même du concert, un volet social.

La technique n'est que la voix de la spécialisation, élément essentiel de la modernité capitaliste. L'œuvre n'est pas palpable, mais elle pénètre en la personne et atteint profondément l'Être. La musique est ainsi authentiquement humaine, futile et inutile : elle ne fait qu'élever l'être vivant à la condition humaine. La musique fait partie des rares moyens d'émancipation mais elle peut également être aliénante. Ici naît la dialectique de la musique. Ici meurt la musique, puisque de ce fait, elle est elle aussi à détruire. À nous d'écrire son oraison funèbre de la plus belle des façons, en dynamitant les rôles, en bouleversant les règles qui structurent notre démarche, en renouant avec la *philia*, mais une *philia* politique qui nous permette de se retrouver sur des bases non plus musicales, mais des bases politiques.

Ainsi, dans un mouvement DIY, peut-on dire, il n'y aura plus de musiciens, mais des activistes qui, entre autres choses, feront de la musique.



Qui cherche l'émancipation par des fonctionnements spectaculaires se fourvoie. Pour en finir avec la marchandisation, retrouvons notre potentiel de créativité. Que crève ce monde, avec feu, rage, amour et joie.

Le Safari

<http://ablogm.com/lesechosdusafari>



D'où l'importance de l'hygiène dans un groupe.



# Nettoyer les quartiers, c'est d'actualité



La sécurité sert très régulièrement de thème aux campagnes électorales. Ce qui est valable au niveau national se retrouve localement. Autant qu'un candidat à la « fonction suprême », un maire aura à cœur de rassurer son électorat en faisant de sa ville une ville sûre. Le sentiment de sécurité passe par l'habillage de l'espace urbain et le cantonnement des « populations à risque ».

La vidéosurveillance, rebaptisée dans la novlangue du pouvoir « vidéo-protection », tient une grande place dans l'émergence d'un sentiment de sécurité. Les caméras fleurissent partout pour un coût important pris en partie en charge par l'État. Seulement cette « vidéo-

protection » inquiète les défenseurs des libertés publiques, surtout quand les caméras sont installées en pleine ville, près des habitations. La vidéosurveillance participe à la prévention situationnelle, une approche urbanistique privilégiant la sécurité dans les phases de réhabilitation des quartiers dits « sensibles ». Absence de recoins, destruction ou taille des haies pour la visibilité, mais aussi plots, barres, bittes pour réduire la taille des espaces ouverts et donc canaliser les déplacements, sont les outils de cette architecture.

De plus, la réhabilitation sert souvent à changer la population surtout lorsque le quartier popu-

laire se trouve au centre ville. En France comme dans le reste du monde, la gentrification des centres-villes est à l'œuvre. Les logements reconstruits ou rénovés devenant trop chers pour les anciens habitants, ces derniers sont relégués plus loin, laissant la place à des locataires ou des propriétaires plus à même d'apprécier la défense de leur patrimoine.

Cela se passe à Marseille comme à Tours dans le quartier du Sanitas, à propos duquel le Comité Populaire Des Nouveaux Malgré Nous nous alerte.

Lettre ouverte.

## Le Comité Populaire Des Nouveaux Malgré Nous

Lettre ouverte contre tous ceux qui nous détestent  
et qui déclarent la guerre à notre quartier le Sanitas

« De l'art dans la vie, des grilles dans la ville, du cul dans la vue ou comment ça pue en Z.U.S. »

Souvenez-vous l'année dernière, le Sanitas fêtait ses 50 ans de vie de quartier (18/04/09), la ville délègue au référent Contrat de Ville du quartier du Sanitas le soin d'organiser les festivités. On amuse tout le monde et, pendant que la mairie fait diversion, elle installe en décembre 2009 la vidéosurveillance du côté de la place neuve (centre de « non » Vie du Sanitas) et du quartier Saint Paul. La ville et son référent (un alibi, un faire valoir, un quota de plus) se sont bien gardés d'expliquer en avril le plan prévu pour la fin de l'année (les référents sont à la politique ce que les videurs sont à la discothèque). Censés pour les premiers (les référents) expliquer à leurs « sem-

blables » - souvent de même origine ethnique - l'importance de la civilité voire de la servilité exigée par la ville pour faire respecter la bienséance et une idée fantasmée de la politesse, et ce même par la force. Et pour les seconds (les videurs) faire admettre toujours à leurs « semblables » qu'ils ne peuvent pas entrer parce que pas habitués du club, ou alors uniquement accompagnés d'une jeune femme, les baskets étant bien sûr bannies et la casquette un signe d'appartenance à la « voyouserie », et les deux : Grand Maître Voyou. À force de vouloir taxer le vice et non la vertu, on a cru que celle-ci était sans sévices, et bien c'est faux. La racaille municipale, ça existe.

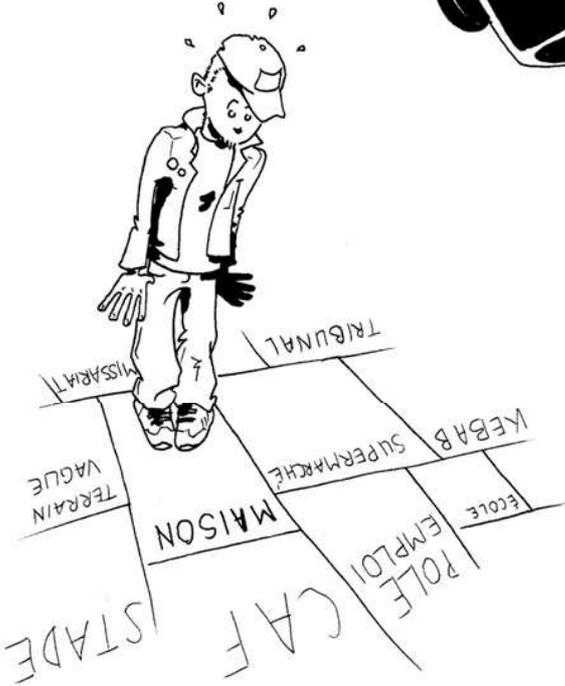
Claude Roiron (17e adjoint de la mairie de Tours et adjointe Spéciale de Saint-Symphorien), une langue de bois dans une gueule de fer, adjointe à la sécurité, expliquait dans un article du *Point* daté du 17/01/2007 (n°1748) : « je suis socialiste et Big Brother, ce n'est pas ma valeur. Je suis contre la vidéosurveillance, sauf dans quelques endroits sensibles ». Elle n'osait pas avouer que le Sanitas était pour la municipalité une zone sensible et une priorité, une Z.U.S. (Zone Urbaine Sensible). Le fait qu'elle assure être socialiste devait nous rassurer sur ses intentions en nous faisant imaginer que c'est de la bouche des socialistes que sort l'humanisme. Hé non ! La droite dure est au service de cette gauche folle. Ces socialistes-là sont à l'extrême droite de la gauche.



Le quartier du Sanitas est une Cité unique en France avec 4 000 logements sociaux en centre ville. Hé oui ! Le Sanitas est en centre ville et la ville n'en peut plus, ne veut plus de certains habitants et de sa « zone ». Elle aimerait bien les voir disparaître, se désintégrer ou qu'ils se détruisent eux-mêmes. Le tramway, c'est LE PLAN. Ce que la municipalité oublie de nous expliquer, c'est qu'elle va « normaliser-sécuriser » le quartier avant la venue du tramway, qui devrait emprunter, en venant de la gare, la rue Blaise Pascal en passant par le boulevard de Lattre de Tassigny, pour prendre ensuite l'avenue du Général De Gaulle et rejoindre la place de la liberté. Elle ne lésinera pas sur les moyens qu'elle va utiliser et même la force pour faire partir ailleurs une partie des habitants du quartier du Sanitas. La militarisation (caméras, barrières, barreaux, tous les porches du Sanitas rendus inaccessibles...), la déclaration de guerre et ensuite la pacification sont des scénarii tout à fait envisageables. Après tout, nous sommes un pays en guerre avec des troupes engagées à l'étranger, mais la France a un ennemi intérieur : LE PAUVRE.

Le rapprochement police/armée instauré par le gouvernement Sarkozy y contribuera au besoin. Un peu comme si notre quartier était une zone de guerre en Afghanistan ou un quartier de Bagdad qu'il faut « nettoyer ».

Le vocabulaire utilisé par les médias est le même pour éviter d'expliquer qu'il y a une grande pauvreté, de la peur, du chômage, de la délinquance, des habitants en détresse qui se cachent parce qu'ils ont honte de leur situation qu'ils vivent comme une véritable humiliation, et la ville de stigmatiser la violence plutôt que de regarder ce qui a échoué depuis plus de 20 ans. Elle ferait mieux de remettre en question sa politique des quartiers, plutôt que de nous accuser de ses propres échecs, et agir enfin avec nous et pour nous, plutôt que pour elle-même et dans la seule optique de conserver ses privilèges. À un quartier difficile déclaré Z.U.S., elle a préféré le triomphe, la force et l'arrogance bourgeoise face à la fragilité des gens qui n'ont rien. Où il y a absence de volonté sociale, parfois c'en est une : L'EXCLUSION. Les habitants du Sanitas sont des habitants à part entière et sont pour beaucoup français, et la municipalité nous le dit et le répète à qui veut l'entendre, et surtout à l'occasion des élections quand elle s'adresse à la nouvelle génération issue de l'immigration (certains y ont même cru ou failli y croire). Elle explique à ces jeunes, assez mal d'ailleurs, que nous avons, qu'ils ont, que Tous avons des droits - continuellement méprisés - et des devoirs, que nous méprisons à notre tour, car si nous ne le comprenons pas nous le devinons sûrement, les droits n'existent en réalité que pour qui peut les exercer. À notre niveau nous passons notre vie à en subir les conséquences. Mais entre deux élections nous redevenons des français de seconde zone. En réalité nous sommes TOUS considérés comme des sous-citoyens, la France d'en dessous c'est NOUS : Français, estampillés Français d'Origine et Etrangers. Se sortir de la sous-citoyenneté c'est lutter contre le néo-colonialisme à l'usage du quartier, contre la discrimination municipale. Il y a un consensus sécuritaire devenu complètement fou contre nous les habitants du Sanitas. Nous sommes bafoués et humiliés toute l'année, mais nous déclarons TOUS sur notre honneur piétiné nos revenus, déclarations et notifications administratives de Français de seconde zone et d'Etrangers occis. L'argent n'a vraiment aucune odeur, cela nous le savions déjà.



La politique de « résidentialisation », c'est le terme utilisé pour la réhabilitation du quartier Sanitas, parce que tout a à ce point échoué que les mots nouveaux donnent une impression d'idée nouvelle. Transformer le « Sanite » en résidence de haut standing, voilà donc l'objectif. D'abord le « désenclaver », c'est-à-dire le rendre accessible (destruction des barres, aérer les espaces et élargir les rues, destruction des espaces intimes pour de la convivialité bien surveillée, expliquée, répétée, matraquée, rassérénée sur le papier des innombrables journaux et organes de propagande de la bonne pensée municipale, un bon exemple de fabrication de l'opinion publique) dans un premier temps pour les forces de l'ordre, ensuite améliorer le cadre de vie et casser son image de cité afin de résoudre des problèmes plus profonds, d'ordre social, et attirer ainsi des entreprises et développer le secteur tertiaire. Mais pour cela la ville devra faire partir des habitants. Impossible de « boboisier » un quartier classé Z.U.S. Le Sanitas ne sera jamais une extension de la place Plumereau (vieille ville chic) ou du quartier de la gare (centre d'affaire qui jouxte le Sanitas) en l'état actuel des choses.

Plus qu'un rêve, un souhait avant de lâcher sa place et marquer à son tour une histoire à Tours d'ego. Jean Germain (le maire), malgré deux mandats à son actif, n'a pas encore Un Grand Projet pour Tours comme son prédécesseur Jean Royer en eut à son époque. Son PLAN c'est son TRAM, un genre de jouet à déshumaniser un peu plus. Le TRAM, c'est LE PLAN, le super jouet, un Cheval de Troie pour faire diversion. La ville et la région, aidées par des médias sédatifs, canaliseront l'attention de tous sur les bienfaits du JOUET DU PLAN DU TRAM. D'une part, les uns vanteront les bienfaits et tout le monde y ira de sa petite histoire et de son idée sur le sujet. Et de l'autre, ses détracteurs, qui feront du bruit (et ce à juste titre) seront taxés d'être des « terroristes anti-progrès, pollueurs », qualificatifs faisant d'eux des personnes peu fréquentables qu'il faudra éviter à tout prix. L'écologie, argument coup de balai sur les discussions, l'emportera sur tout, et ainsi le non-débat continuera, la vérité sera noyée et pendant que tout le monde jouera à « Ah ! Comment ça marche vachement bien la liberté d'expression dans la république totalitaire » (ça marche comme le traité de l'union européenne, souvenez-vous tout le monde avait dit NON), en coulisse se décidera (hélas ça ne sera plus un jeu) l'avenir de quelques pauvres à qui la municipalité proposera peut être un pécule - ce n'est pas certain, la bataille s'annonce difficile, personne n'est propriétaire - en tout cas les obligera à quitter les lieux tant convoités. La tentation financière et la présence militaire venant motiver le départ, elles précipiteront les « bougres » vers un lieu dont on ne parlera jamais, loin de tous et de tout et surtout loin des yeux.

L'évidence sert à cacher la vérité. On a vu une partie de la panoplie de la gestion sécuritaire de la ville de Tours, et tout cela en fait participe d'une normalisation de l'usage de l'espace urbain qui s'inscrit dans une perspective beaucoup plus large, qui porte le nom d'Architecture de Prévention Situationnelle\*\*, ou « Defensible Space » : aménager les lieux pour prévenir le crime. Voilà ce que cache la politique de « résidentialisation ». (\*\*Le « Defensible Space » est un principe mis au point dans les années 1960 en Angleterre et aux Etats-Unis, c'est par définition un espace qui doit être par lui-même défendable, par sa structure, par ses formes, il doit être en lui-même dissuasif.)

Comment la ville compte-t-elle régler en 3 ans (2013, date des essais du tram) ce qu'elle a oublié, ostracisé, exclu depuis 20 ans et plus ? Si c'est le dialogue qu'elle compte choisir, elle ne s'y prend pas de la meilleure façon, et peut être devrions-nous l'aider pour cela ? Ou va-t-elle tenter le coup de force ?

Oui, parfois nous laissons un peu aller notre quartier, parce que nous avons nos soucis et manquons d'énergie, de vigilance, et sommes inquiets de l'avenir ici plus qu'ailleurs dans la ville. Mais depuis très longtemps nous sommes à ce point insultés, déglingués, haïs, détestés, continuellement et mesquinement surveillés que nous avons pour beaucoup d'entre nous abdiqué sur beaucoup de choses, et avons fini par ne nous occuper que de nos intérieurs, parce qu'enfin nous nous y sentons bien. Ils nous ressemblent et nous n'y sommes pas jugés, contrairement à ce qu'il se passe avec les instances municipales qui, désirant nouer le dialogue, utilisent des « référents contrat de ville » pour nous divertir. Ces référents sont un tel affront qu'une borne électronique aurait encore été préférable à pareille mascarade. Cette dépense inutile, ce salaire de Contrat de ville d'environ 1 000 euros par mois pourrait être plus diligemment utilisé par une association à but non sédatif du quartier. Dans ces emplois de ville, il vaut mieux avoir des prétentions que de posséder des aptitudes si on souhaite tenir sa place.

responsables politiques de la ville, ceux qui ont le pouvoir de transformer le quartier en prison à ciel ouvert, en camp de la vie entouré des barreaux de la liberté, ne vivent pas avec nous et ne veulent plus de nous. Ne leur donnons pas d'alibis supplémentaires : l'usage de la force.



Beaucoup semble soutenir l'installation des caméras de surveillance, mais il y a des Français, des estampillés Français d'Origine et des Etrangers, appelez-les comme bon vous semble, juste des hommes, des femmes, des jeunes et des moins jeunes qui ne sont pas d'accord et ne veulent pas se laisser faire. Qui ne dit mot consent, mais à quoi avons-nous consenti ? On nous fait peur, et nous acceptons d'être privés de nos libertés fondamentales, pour nous vendre la sécurité garante de notre bien-être. À force de vivre dans une prison nous devenons des prisonniers et réagissons comme des fugitifs. Sous prétexte que nous n'avons rien à nous reprocher, et c'est une vérité, notre bonne foi est une preuve suffisante, devons-nous laisser les caméras filmer, surveiller, et quoi d'autre ? Sans jamais rien dire ?! NON. Il y a des turbulents, des violents et des trafiquants dans le quartier qu'il faut responsabiliser au plus vite, avant qu'il ne soit trop tard. Tout le monde est lucide.



Oui, nous avons quelque peu négligé ce qu'il y a derrière nos portes, les escaliers et ascenseurs, nos relations de voisinage, notre immeuble, la rue devant et le quartier dans son ensemble, laisser partir le gardien. Alors oui, il y a des efforts à faire, ensemble nous devons reprendre en main notre cité parce que les

L'avenir du Quartier n'est ni une affaire de gauche ni une affaire de droite, mais l'affaire de TOUS, avec tous ceux qui le souhaitent et d'abord des habitants du quartier du Sanitas dépossédés du droit de s'exprimer et de la possibilité de décider de l'avenir de leur quartier. La rénovation du Sanitas oui, la réhabilitation, peut-être avec une réelle concertation des habitants, mais la militarisation avant la pacification sous couvert de « résidentialisation » nous disons : NON.

En tant qu'individu, nous avons beaucoup d'orgueil, mais point celui d'être des morts qui croient voter. On ne peut pas mettre un policier derrière chaque habitant, alors nous devenons peu à peu des citoyens-policiers. Comment pouvons-nous et comment devons-nous envisager l'avenir, notre avenir ? Est-ce possible ? On se souviendra de cette phrase de Bertrand Delanoë : « La fête doit continuer », lors qu'il avait tout juste été poignardé lors de l'opération « Nuit Blanche » à Paris en 2002, une énième fête de la fête destinée à amuser et divertir d'autres citoyens, mais combien de temps allons-nous devoir nous amuser avant de nous apercevoir à quel point nous avons été nous aussi poignardés joyeusement et cruellement par la municipalité depuis toutes ces années ! Nous sommes loin du bon sens nécessaire pour continuer à vivre ensemble. Voulons-nous vivre encore ensemble ?

Le Sanitas c'est plus de 9 000 habitants. Mettons nos idées en commun, nous pouvons être une véritable force d'opposition, organisons-nous et disons NON aux caméras, NON à la militarisation, NON au camp de la vie entouré des barreaux et grilles de la liberté !! Nous méritons plus que ça !!



Ceci est notre contribution de sous-citoyens bafoués à la cité à laquelle nous sommes très attachés parce que nous y sommes nés, y habitons et l'apprecions suffisamment pour la défendre. Le CPDNMN n'a jamais cru aux mensonges de la municipalité.

Le mail : [Cpdnmn37@live.fr](mailto:Cpdnmn37@live.fr)

Le site : <http://www.wix.com/CPDNMN/CPDNMN>

Le journal : <http://cpdnmn37.blogspot.com/>

## **Loppsi 2 : une loi sécuritaire de plus.**

**« Qui te rappelle que la démocratie est juste le masque du totalitarisme. »**

Alors LOPPSI ça veut dire : Loi d'Orientation et de Programmation pour la Performance de la Sécurité Intérieure (ça donne à réfléchir...) et le 2 informe que c'est une nouvelle version de la première loi Lopsi (Il n'y avait pas encore de performance en jeu), votée en 2002.

Cette « poubelle sécuritaire » n'est pas sans rappeler la loi Perben, la loi sur la sécurité intérieure, la loi Perben 2, la

loi sur la « prévention » de la délinquance, la loi sur la récidive, la loi sur les peines planchers, la loi sur la rétention de sûreté, la loi sur la récidive criminelle, la loi sur les « bandes », la loi, la loi, la loi...

Toutes, mises en place d'après ce même schéma (psychologique) primaire et dangereux : **LA PEUR.**

Ahhh ce « sentiment d'insécurité » ce cauchemar éveillé, qui paralyse ton bien-être et fragilise ta protection, citoyen !! Bah voyons...

**LOPPSI II:  
PAS FACILE DE  
MARCHER AVEC  
UN MOUCHARD  
DANS LE CUL!**



C'est comme la « lutte anti-terroriste ». On stigmatise « l'ennemi » de la société démocratique comme un fanatique religieux qui habite des contrées lointaines tout en sous-entendant qu'il y a un criminel, jugé « terroriste » par le gouvernement, en chacun de nous. Ton voisin, ton collègue de bureau, ton épicier, ta boulangère, mais surtout...tous ces gens...différents, marginaux.

Du coup, plus personne ne s'offusque de la présence massive des « forces de l'ordre » et de leurs contrôles agressifs, des caméras de surveillances filmant H.24 nos moindres faits et gestes, ou de la présence de militaires surarmés dans des lieux publics.

En même temps, c'est vrai je peux comprendre... on peut avoir l'impression d'être dans un film, spectateur et acteur à la fois, attendant l'arrivée de Bruce Willis qui - fatalement - sauvera tout le monde. Surtout s'il est blanc et riche, et/ou, blonde et cruche...

SDC ne te fais pas de dessin, cette criminalité potentielle, tu rentres dedans et par la grande porte, tout comme nous. Ce qui nous reste de droits et de libertés se réduisent sous ce contrôle social, et les lois sur la « sécurité » s'accumulent.

Mais tout cela reste bien inaudible dans le vacarme médiatique des crises économiques mondiales, des catastrophes naturelles, du réchauffement climatique, de la retraite à 60 piges, du « pouvoir d'achat » en baisse, des tromperies de Ri-

bery, de la grève de l'équipe de France, de la maladie de Johnny et sans oublier LA question existentielle : qui va sortir de la ferme des célébrités...

Donc - sans surprise - ce texte révèle une ligne politique claire : fichage, surveillance, contrôle et enfermement. Il propose la mise en place d'un « couvre-feu », la création d'une milice policière, la possibilité pour les agents des transports en commun d'expulser des voyageurs par la force. Et il confie à l'autorité administrative de nouveaux pouvoirs d'atteinte aux libertés individuelles en dehors de tout contrôle judiciaire : dépistages contraints et forcés, filtrage des sites Internet, expulsion des habitants de logements de « fortune » (SDF), des occupants d'habitats alternatifs (yourtes, tipis, cabanons...), des occupants de locaux ou de maisons squattées et/ou construites sans permis, destruction des véhicules d'habitations (gens du voyage, habitant de mobil-home, punk/hippie en C25)...

Nos « représentants » détenteurs du pouvoir législatif se repassent le texte en ajoutant leur patte. A l'heure du bouclage, les députés l'ont déjà lu deux fois, et les sénateurs devraient rendre leur verdict après une seconde lecture le 18 janvier.

Des infos mises à jour : <http://www.loppi.fr/>

Alors : délation, suspicion, répression, exclusion = démocratie ????



Check toi-même ce petit texte, tiré d'un flyer distribué dans les rues de Rennes, qui synthétise les nouveaux points (forts) de la loi Loppsi 2.

# LOI LOPPSI 2 : EN OPPOSITION AVEC LA CONSTITUTION DES DROITS DE L'HOMME

## A: LE RECOURS AUX NOUVELLES TECHNOLOGIES

### LES FICHIERS

#### STIC et JUDEX (article 10)

##### Ce que le projet de loi modifie :

Le texte du gouvernement recodifie et adapte les dispositions qui portent sur l'alimentation des fichiers STIC (Système de Traitement des Infractions Constatées) et JUDEX (Le système Judiciaire de Documentation et d'Exploitation), appelés aussi fichiers « d'antécédents » de la police nationale et de la gendarmerie.

##### Ce que contiennent les fichiers :

Ils contiennent des « données à caractère personnel » relatives aux personnes, « sans limite d'âge », soupçonnées d'avoir participé à la commission d'une infraction (crime, délit ou contravention de 5ème classe). Ainsi, la majorité des suspects, même mineurs, ont vocation à figurer dans ces fichiers.

##### Qui contrôle :

- le procureur de la république
- un magistrat référent nommé

Ils sont dépositaires également de l'autorité juridique sur la question.

Ils disposent officiellement d'un mois pour répondre à une demande de rectification ou d'effacement du fichier établie par le citoyen concerné par cette procédure. Bien entendu, au-delà de l'ignorance dont la majorité des gens sont victimes concernant cette pratique, qui s'exerce dans un secret quasi-total, le non respect de ce délai, dans le cas d'une procédure demandant la destruction de ce dossier, ne sera pas sanctionné.

Le STIC en chiffre.

En décembre 2008, le STIC recensait :

- 36 500 000 procédures
- 37 911 000 infractions
- 5 552 313 personnes mises en cause
- 10 millions d'objets

Le bilan 2009 des vérifications du STIC par la CNIL montrait que seules 20% de ses fiches sont rigoureusement exactes.

### LA VIDEO SURVEILLANCE

#### (article 17 et S.)

Le projet de loi emploie le mot « VIDEOPROTECTION ». L'objectif est une importante extension de la surveillance par caméras.

##### Qui peut la mettre en place :

- Les autorités publiques peuvent placer des caméras de vidéo-surveillance sur la voie publique, de façons étendues. En effet, les critères sont très larges et déclinés en huit catégories.
- Le préfet peut faire installer un dispositif de vidéo-surveillance adapté pour « toute manifestation ou rassemblement de grande ampleur ».

Dans ce type de situation, le préfet pourra demander au conseil municipal d'une commune et ce, pour prévenir d'éventuels actes terroristes, de délibérer sur le sujet dans un délai de moins de trois mois.

- Les entreprises privées pourront placer des caméras, après en avoir informé le maire ou après avoir reçu une autorisation du préfet, à proximité de leurs établissements « afin d'assurer la protection des abords de leurs bâtiments et installations, dans des lieux susceptibles d'être exposés à des actes de terrorisme ou à des risques de d'agression ou de vol ». Les images pourront être rendues publiques. Et les acteurs de cette stratégie sécuritaire seront même en droit de léguer l'exploitation de « leurs » images à des opérateurs privés.

Dans le cadre de la vie en collectivité et locative, dont les parties communes sont placées sous vidéo-surveillance, les gestionnaires (copropriétés ou bailleurs) sont autorisés à transmettre leurs images aux forces de police « lors de circonstances faisant redouter la commission imminente d'une atteinte grave aux biens et aux personnes »

#### Qui contrôle :

La CNIL (Commission Nationale de l'Informatique et des Libertés), qualifiée par la loi de 2004 d'autorité administrative indépendante et ainsi composée :

### Un collège pluraliste de 17 commissaires :

#### 4 parlementaires

- 2 députés,
- 2 sénateurs,

#### 2 membres du Conseil économique, social et environnemental

#### 6 représentants des hautes juridictions

- 2 conseillers d'État,
- 2 conseillers à la Cour de cassation,
- 2 conseillers à la Cour des comptes,

#### 5 personnalités qualifiées désignées par :

- le Président de l'Assemblée nationale (1 personnalité),
- le Président du Sénat (1 personnalité),
- décret (3 personnalités).

Le mandat des commissaires est de 5 ans ou, pour les parlementaires, d'une durée égale à leur mandat électif.

Une partie de son travail consiste à « **proposer au gouvernement** les mesures législatives ou réglementaires de nature à adapter la protection des libertés et de la vie privée à l'évolution des techniques. **Le gouvernement consulte la CNIL** avant de transmettre au Parlement un projet de loi relatif à la protection des données. »

On comprend donc que la notion de liberté et de vie privée et à remettre dans le contexte des stratégies policières de l'Etat et de la surveillance – du contrôle de la vie citoyenne, dans la mesure où la CNIL en est l'un de ses organes.

Et Pour contrôler les applications informatiques, la CNIL peut :

- accéder à tous les locaux professionnels,

- demander communication de tout document nécessaire et d'en prendre copie,
- recueillir tout renseignement utile,
- accéder aux programmes informatiques et aux données.

### ACCES A DISTANCE A DES DONNÉES INFORMATIQUES

#### (article 23)

Dans le cadre de certains délits qui entrent dans le champ de la criminalité organisée, le projet de loi loppsi 2 prévoit la possibilité, sur commission rogatoire d'un juge d'instruction, de mettre en place un dispositif technique ayant pour objet, sans le consentement des intéressés, d'accéder, en tous lieux, à des données informatiques, de les enregistrer, de les conserver et de les transmettre, telles qu'elles s'affichent sur un écran pour l'utilisateur d'un traitement automatisé de données. Pour installer « le mouchard », les enquêteurs pourront s'introduire dans le domicile ou le véhicule de la personne mise en cause à son insu et, si nécessaire, de nuit.

### ECHANGES ELECTRONIQUES

#### (article 22A)

Le texte prévoit la possibilité d'une infiltration électronique afin d'identifier les personnes soupçonnées de crimes ou de délits prémédités.

Ainsi, les officiers ou agents de police judiciaire, habilités à enquêter dans ce domaine, sont autorisés à participer à des échanges électroniques avec les suspects et autres acteurs du contexte criminel, en usant d'un pseudonyme. Les éléments et autres « preuves » ainsi obtenus seront jugés leurs.

## B. L'ADMINISTRATION DE LA JUSTICE :

### SURVEILLANCE JUDICAIRE

#### Ce que la loi dit :

Au titre de mesure de sûreté (pour « prévenir » la récidive), le juge d'applica-

tion des peines peut placer une personne sous surveillance judiciaire dès sa libération.

La mesure est applicable aux personnes condamnées à une peine d'emprisonnement d'une durée égale ou supérieure à 10 ans.

#### Ce que prévoit le projet de loi :

Le régime devient applicable aux personnes condamnées à une peine privative de liberté d'une durée supérieure à 5 ans pour un crime ou un délit commis « une nouvelle fois en état de récidive ».

### VISIOCONFERENCE

#### (article 36A)

Le projet de loi renforce le recours à la visioconférence en matière judiciaire. Ainsi, le projet de loi prévoit que la visioconférence sera désormais possible pour juger un prévenu en audience correctionnelle lorsque celui-ci est détenu.

### PEINES MINIMALES

#### (article 23 bis)

Pour les délits de violences volontaires aggravées, ayant entraîné une incapacité de travail supérieure à 15 jours, et pour lesquelles la peine encourue est égale à 10 ans d'emprisonnement, la peine de prison ne pourra pas être inférieure à 2 ans, sauf décision du juge. Cette peine minimale s'appliquera également pour les délits commis dans des circonstances similaires, dès lors que la peine encourue est égale à 10 ans et que l'incapacité de travail est supérieure à 15 jours.

Le projet de loi prévoit l'application de ces dispositions aux mineurs.

### PERIODE DE SURETE

Le projet de loi prévoit que la période de sûreté de 30 ans soit appliquée « sine qua non » aux personnes condamnées pour meurtre ou assassinat commis en bande organisée, envers un membre de l'administration pénitentiaire ou de toute autre personne dépositaire de l'autorité publique, dans le cadre de l'exercice de ses fonctions.

### L'EXPROPRIATION DES BIENS DU SUSPECT ET

### PRESUME INNOCENT

#### (article 23 quater paragraphe 2)

#### Ce que dit la loi :

La loi prévoit que le juge peut, dans le cadre d'une enquête, procéder à la saisie d'une somme d'argent sur un compte bancaire.

#### Ce que prévoit le projet de loi :

Le projet de loi prévoit que l'officier de police judiciaire - sur autorisation judiciaire - peut procéder à une telle saisie.

Par ailleurs, le directeur départemental de la sécurité publique ou le commandant de gendarmerie peut demander au procureur de la République d'entamer une procédure en vue de l'expropriation des biens du suspect avant même qu'il ne soit jugé et reconnu (ou non) coupable. Les biens sont alors listés et leur répertoire est actualisé tous les trois mois par et pour ces autorités.

### RAISON D'ETAT

#### (article 20 paragraphe 5)

Le projet de loi instaure un régime d'impunité judiciaire pour les agents de renseignement, leurs sources et leurs collaborateurs lorsqu'ils utilisent une identité ou une qualité d'emprunt.

En outre, le texte réprime la révélation, même involontaire, de « toute information qui pourrait conduire directement ou indirectement à la découverte de l'usage d'une identité d'emprunt ou d'une fausse qualité, de l'identité réelle » de ces agents ou de leur appartenance à un service spécialisé de renseignement.

Une telle disposition pourrait bien entendu avoir de graves conséquences sur la liberté de la presse...

### VICTIMES VULNERABLES

#### (article 24)

#### Ce que dit la loi :

Le vol commis à l'encontre de personnes âgées, enceintes ou malades est réprimé d'une peine de 5 ans d'emprisonnement. La peine peut être portée à 7 ans lorsque ces

faits sont commis avec deux circonstances aggravantes.

Ce que prévoit le projet de loi :

Dans le cas de vol simple, le texte propose que la peine encourue soit de 7 ans. Dans le cas où les faits sont commis avec circonstances aggravantes, le projet de loi porte la peine encourue à 10 ans.

Pour ces mêmes victimes vulnérables, le délai de prescription de l'action publique ne court qu'à compter du jour « où l'infraction apparaît à la victime dans des conditions permettant l'exercice de l'action publique ». Il s'agit des délits suivants: abus de faiblesse, vol, abus de confiance, escroquerie, détournement d'un bien saisi, recel.

## C. LES MINEURS

### COUVRE-FEU

(article 24 bis)

Le préfet peut décider d'un « couvre-feu », entre 23h00 et 06h00 du matin, à l'égard de mineurs de moins de 13 ans, exposés, par leur présence sur la voie publique, à un risque manifeste pour leur santé, leur sécurité, leur éducation ou leur moralité. En cas d'urgence et d'impossibilité d'accueil du mineur à son domicile, le préfet le place provisoirement à l'aide sociale de l'enfance, sans limitation de temps et sans recours possible, pour les familles, au juge pour enfants.

### CONTRAT DE RESPONSABILITE PARENTALE

(article 24 ter)

Le projet de loi instaure un contrat de responsabilité parentale. Il est proposé en particulier aux parents d'un mineur de moins de 13 ans, déjà condamné pour une infraction pénale, lorsque cette infraction « révèle une carence de l'autorité parentale ». Si les parents refusent de signer le contrat, le président du conseil général leur adresse un rappel à leurs obligations. Il prend également « toute mesure d'aide et d'actions sociales de na-

ture à remédier à la situation ».

## PROCEDURE DE JUGEMENT ACCELERE

(article 24 bis )

Le projet de loi prévoit une telle procédure devant le tribunal pour enfants. Le procureur peut poursuivre un mineur en le faisant convoquer rapidement devant le tribunal par un officier de police judiciaire, si ce mineur a déjà été jugé dans les six mois précédents pour des infractions similaires. A cette occasion, toutes les informations le concernant auront été naturellement déjà recueillies.

## D. DIVERS

(article 20 quinquies )

Entérinant la privation croissante de la liberté, la loi instaure un « conseil national des activités privées de la sécurité ».

### SES MISSIONS

Elles sont triples :

- \_ de conseil et d'assistance aux professionnels
- \_ De police administrative en matière d'agréments et d'autorisations
- \_ De sanctions disciplinaires.

### QUI LE COMPOSE

Des représentants de l'Etat et des magistrats des ordres administratif et judiciaire y sont majoritaires.

Des personnes issues des activités privées de sécurité et des « personnalités qualifiées » complètent ce collège.

### AU NIVEAU REGIONAL

Une « commission régionale d'agrément et de contrôle » sera créée dans chaque région avec pour mission de délivrer les autorisations et cartes professionnelles, de les suspendre en cas de problèmes et de prononcer d'éventuelles sanctions disciplinaires. Elle dispose d'un droit de visite des locaux à usage professionnel des employeurs et donneurs d'ordres.

## SECURITE ROUTIERE

Le projet de loi prévoit des cas de confiscation automatique de véhicule par le tribunal correctionnel, qui ne peuvent être discutés que par des « décisions spécialement motivées » par le juge.

Par ailleurs, la « vente » de points de permis de conduire est désormais punie d'une peine de six mois d'emprisonnement.

Le projet de loi instaure aussi une possibilité de rétention administrative des permis de conduire par les agents de police judiciaire adjoints (gendarmes adjoints volontaires, adjoints de sécurité, agents de police municipale, etc...).

Ces mêmes agents de police adjoints peuvent décider arbitrairement d'un dépistage de consommation de stupéfiants chez un tiers.

## POLICE MUNICIPALE

Les agents de la police municipale assurant la direction fonctionnelle et opérationnelle de ses services se voient attribuer la qualité d'agent de police judiciaire. Il leur est donc désormais permis de constater les crimes, délits et contraventions, ainsi que d'en dresser le procès verbal.

## RESERVE CIVILE DE LA POLICE ET SERVICE VOLONTAIRE CITOYEN

(article 37 quater)

La réserve civile est constituée de retraités de la police nationale et de volontaires. Les retraités peuvent accomplir des missions de soutien aux forces de sécurité et des missions de solidarités. Les volontaires peuvent effectuer des « missions élémentaires d'exécution » ou des « missions de spécialiste correspondant à leur qualification professionnelle ». Le service volontaire citoyen concerne des missions « de solidarité, de médiation sociales et d'éducation à la loi ».

## VENTE A LA SAUVETTE

(articles 24 sexies)

La vente à la sauvette, qui constituait

une contravention, devient un délit passible de six mois d'emprisonnement et de 3750? d'amende. L'exploitation de la vente à la sauvette est, elle aussi, sévèrement réprimée d'un an d'emprisonnement et de 15 000? d'amende.

## OCCUPATION DE TERRAIN

(article 32 terA)

Le préfet peut ordonner aux occupants d'un terrain, installés de manière illicite en réunion (c'est à dire a partir de deux personnes, exemple: un couple), de quitter les lieux, lorsque le fait d'y établir des habitations comporte de « graves risques pour la tranquillité publique ». Si cette mise en demeure n'est pas suivie d'effets, le préfet peut faire procéder à l'évacuation forcée des lieux et demander au président du TGI l'autorisation de les détruire.

## ETRANGERS

(article 37 quinquies B)

Le projet de loi prévoit que l'autorité administrative peut ordonner, par delà les prérogatives de l'autorité judiciaire, le placement sous *surveillance électronique mobile* de l'étranger astreint à résidence, « s'il a été condamné à une peine d'interdiction du territoire pour des actes de terrorisme ou si une mesure d'expulsion a été prononcée à son encontre pour un comportement lié à des caractères terroristes ». Le placement sous surveillance électronique est prononcé pour une durée de trois mois, renouvelable pour une même durée.

La période maximale de placement sous ce dispositif ne peut excéder deux ans. Le ressortissant étranger doit alors porter un dispositif qui permet sa localisation permanente sur l'ensemble du territoire national.

## DEPISTAGE OBLIGATOIRE

(article 37 octies)

L'officier de police judiciaire peut procéder, et sans le consentement de l'intéressé, à un examen médical (ou une prise de sang) sur toute personne dépositaire de

l'autorité publique ou chargée d'une mission de service publique, et suspectée de contamination virale.

Tout refus de se soumettre à ce dépistage constitue un délit passible d'un an de prison et de 15 000? d'amende.

### SUPPORTERS SPORTIFS

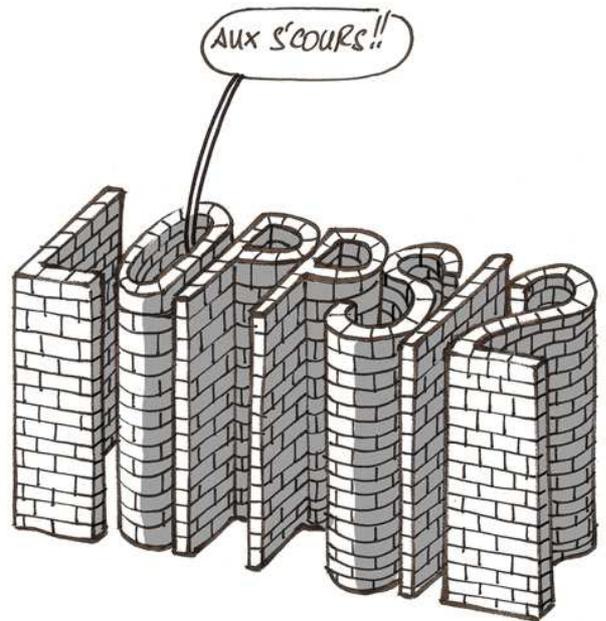
(article quidecies A)

Des dispositions particulières sont édictées par la loi afin de permettre au ministre de l'intérieur ou au préfet de restreindre la liberté d'aller et venir des « supporters d'équipes sportives en cas de risques ou de troubles de l'ordre public ». Le fait de contrevenir aux arrêtés administratifs pris en ce sens constitue une infraction pénale.

### TRANSPORTS EN COMMUN

(article 24 terdecies)

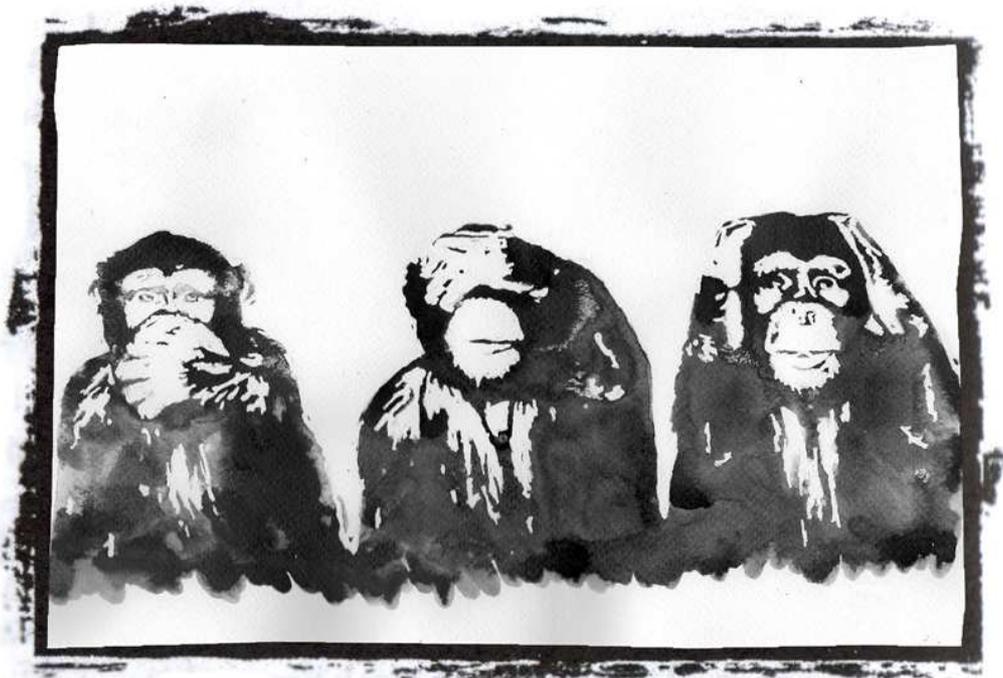
Les personnes qui ne paient pas leur trajet dans les transports collectifs, dont le comportement trouble l'ordre public, qui compromettent la sécurité des voyageurs, ou encore nuisent à la bonne circulation des dits transports, peuvent être contraintes - y compris par la force - à descendre du bus / du train ou à quitter la gare.



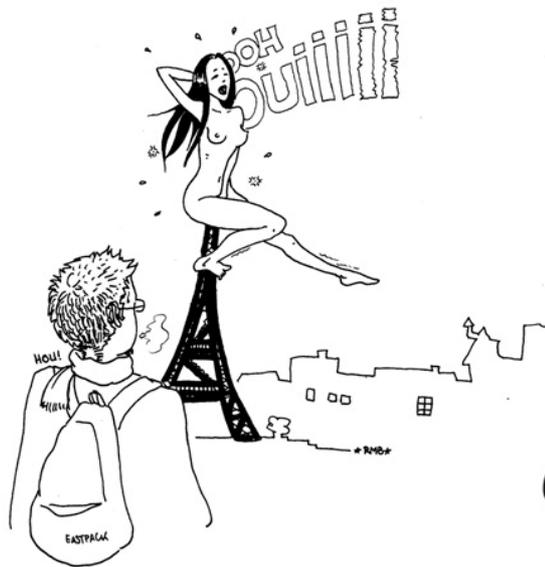
### DOUANES ET IMPOTS

(article 37 terA et 37 terB)

Le projet de loi renforce les prérogatives des agents des douanes et de l'administration fiscale, en particulier dans le domaine des « visites domiciliaires ». Les agents des douanes pourront aussi, et ce pour constater les infractions à la législation sur les stupéfiants, acquérir des produits stupéfiants et fournir des moyens juridiques ou matériels à des trafiquants en vue de démanteler des réseaux.



« Il n'est de pire singe que celui qui ne veut pas voir, pas entendre et préfère se taire. »



## Un Pèlerin

Cela peut paraître nombriliste de tenter le récit autobiographique, qu'il est de bon ton d'appeler aujourd'hui « autofiction ». Pourtant, depuis Rousseau et ses *Confessions*, on sait bien que l'expression de soi a quelque chose de révolutionnaire, que la libération d'une société dépend également de la libération de chacun de ses individus. En cela, Freud ne me semble pas moins important que Marx, dans l'avancée politique et sociale de l'Occident. On pourra m'objecter que la psychanalyse est une pratique *bourgeoise*... C'est bien pour cette raison que l'écriture peut, en partie, la remplacer. En effet, si écrire permet de remettre de l'ordre dans ses idées, parler, et qui plus est, à quelqu'un qui ne vous juge pas, a des effets presque immédiats sur le comportement. Néanmoins, prendre du recul sur son histoire, savoir utiliser la troisième personne, non pas pour se croire le roi, mais pour se fondre dans l'anonymat et considérer son existence devant la multitude des récits qui se déroule quotidiennement, mais aussi, tout simplement manier le texte, voilà quelques raisons pour oser l'autofiction.

Il a garé calmement son vélo, fermé soigneusement l'antivol, est entré dans la gare et s'est dirigé directement vers un distributeur automatique de billets. Il était 5 h 38 quand l'aller simple est sorti, fraîchement imprimé. Le train partait à 6 h 23. Il avait donc 45 minutes à tuer en feuilletant des magazines dans le relais H de la gare. Sa conscience ne se battait plus. Il n'y retournerait pas, c'est tout. Il n'y aurait pas de suite. Quelque chose de suicidaire dans cette décision de ne plus réfléchir, de libérer une pulsion.

A quinze ans, il avait déjà fugué ; il était sorti par la fenêtre et s'était carapaté sur la route. Il avait marché longtemps, de minuit à six heures du matin, jusqu'à ce qu'un boulanger le prenne en stop dans son vieux Citroën en tôle ondulée, et lui offre un croissant. Inquiet, le boulanger posait des questions. L'adolescent avait la bouche gelée, inventait des raisons valables à ce voyage en stop en plein mois de novembre. Le boulanger avait finalement accepté de le déposer à la gare de Montauban où il avait somnolé un peu, assis par terre. Entre Montauban et Cahors, un commercial coincé l'avait conduit sans lui poser de question. A la radio, on parlait de la mort d'Yves Montand. Arrivé à Cahors, fatigué de faire du stop, il était allé à la gare dans l'espoir de prendre un train pour Le Mans, où il aimait une fille grande et brune. Elle lui écrivait souvent, il lui répondait par des poèmes. Il a marché dans la campagne pendant des heures et des heures, sur des petites routes boisées, jusqu'à ce qu'un couple de retraités l'emmène à la gare de Gourdon, une petite bourgade où, à la tombée du jour, il a

pensé dormir dans l'église. Finalement, il s'est assis sur un siège dans la gare, pour ne plus bouger, même quand il a senti qu'on le transportait aux urgences, qu'on lui enfonçait des tuyaux dans les bras et le nez. Quand il s'est réveillé pour de bon, ses parents étaient là, et ils avaient l'air joyeux. Son père ne savait pas comment réagir, alors il rigolait un peu comme pour dire « c'est pas grave ». Sa mère semblait perdue : son père à elle venait de mourir d'un cancer et, coïncidence troublante, l'hôpital portait son nom... On a mis le fugueur dans une chambre et où il a pu parcourir un manuel de littérature qu'il avait pris soin de choisir comme livre de secours au moment de prendre la route. Quelques jours auparavant, à la bibliothèque du lycée, il était tombé en extase devant *Les Illuminations*, alors il n'arrêtait pas de relire *J'ai embrassé l'aube d'été...* Une dame était venue lui offrir une boîte de Quality Street, le genre de chrétienne dont il aurait pu facilement profiter. Un psychologue à petites lunettes est venu l'écouter dénoncer ses odieux parents : il aimait une fille, rencontrait enfin une personne qui l'écoutait, et même le comprenait, et voilà que son père, *ce vieux con de droite*, mettait fin à son bonheur en ajoutant un énième déménagement à son existence. Le lendemain, ils avaient parcouru les cent cinquante kilomètres du retour sans prononcer un seul mot. Sa mère lui avait simplement fait remarquer que ses cheveux étaient tout aplatis derrière sa tête, à cause de l'alitement prolongé. Il n'y avait rien à dire. On le croyait capricieux, il avait fait des siennes. Il était resté à la maison une semaine avec sa sœur qui était enceinte. Elle n'avait pas le moral non plus, car son mari était à l'armée, en Allemagne. La mère et la sœur ont emmené le fugueur chez un psychologue, plus précisément *la guidance infantile*, parce que c'était obligatoire, parce qu'il était peut-être suicidaire et qu'il fallait l'écouter. La mère ne comprenait pas qu'un médecin écoute son fils seul, sans elle à ses côtés. Sa mère ne comprenait sans doute pas qu'il n'était pas une partie d'elle, mais un individu à part entière.

Quarante-cinq minutes à tuer le temps dans la gare du Mans. Quel magazine acheter ? Les Inrockuptibles ? Julien Doré et Louise Bourgoïn tenant un bébé sous les auspices prometteurs de l'année deux mille neuf qui commence ? Il a rôdé quarante-cinq minutes à se demander s'il allait effectivement acheter de quoi lire dans le train pour Paris et quoi acheter de pas trop stupide. Il avait conscience qu'il *posait un acte* à nouveau, que l'heure était grave, mais il suffisait de vouloir qu'elle ne le soit pas. D'un point de vue zen, se disait-il, il n'y a réellement pas de problème. Le petit grain de sable que je suis ne fera pas casser la pièce du rouage gigantesque que constitue la société des honnêtes gens. Je veux simplement qu'on me foute la paix. Il est sorti dans le froid, sur le quai, avec ces gens sérieux qui prenaient le train pour une vraie raison. Il avait l'habitude de prendre le TGV. Comme un idiot à qui on aurait donné le droit de se déplacer au même titre qu'un notable. Le train est arrivé et, tout naturellement, il est monté dedans et s'est installé. Il avait payé trente-quatre euros, ce qui lui donnait le droit de fuir à Paris en cinquante-cinq minutes. Il s'est souvenu de ses trajets du temps où il était inscrit à Nanterre, en Licence de Lettres Modernes, et qu'il vivait avec cette grande brune dans un petit appartement de vingt-cinq mètres carrés. Il s'est souvenu du latin et de la phonétique articulatoire. Du cours sur Corneille et du cours sur Ronsard. Du cours sur *Crime et Châtiment* et du cours sur *Moll Flanders*, du cours sur la Bible, du cours sur *Perceval le Gallois*, du cours sur *les intellectuels...* Il se demandait encore s'il était un artiste, un intellectuel, un fou ou simplement, et depuis le départ, un idiot ? Peut-être n'était-il pas. Il voulait comprendre. Au-delà du simple fait de comprendre. Comprendre au-delà. Savoir le fond des choses. Il a dormi un peu, de sorte qu'il se sentait mieux en arrivant à Montparnasse. Toujours ce même béton, ces mêmes pigeons, ces mêmes escalators, ces mêmes courants d'air. Mais cette fois, pas de métro. Il marcherait vers la Place Corvisart, il le savait bien. Il marcherait vers l'endroit où il l'avait vu pour la dernière fois, la grande brune. Là où ils avaient vécu. Là où il avait terminé son premier roman aussi.

Il commençait à neiger. Le long des grilles du Luxembourg, il a pensé à ce grand ahuri de Modiano sur qui il voulait écrire un mémoire de maîtrise, à l'époque de Nanterre. Quelque chose l'attire de manière intuitive dans ses traces, sans qu'il sache vraiment pourquoi. Il marchait derrière une jeune fille qui promenait un chien dont il ignorait le pedigree. Il s'est souvenu qu'il avait dans son sac une carte postale destinée à sa sœur aînée, une carte de vœux. Devant le Sénat, il l'a postée. « Regardera-t-elle le cachet témoignant de ma présence à Paris un lundi ? », se demande-t-il. « Elle habite trop loin, et puis elle ne sait pas si je suis en vacances ». Il ne lui donne pas souvent de nouvelles. Il a toujours eu une sorte de rancune à son égard, à cause de sa rudesse, de sa complicité avec sa mère quand elles se moquaient de lui et de sa sœur cadette, qui étaient moins vaillants qu'elles deux, plus enclins à lire des livres, à ne rien faire. Et puis il se souvient encore qu'elle l'a humilié à jamais en le traitant de pédé et de mongol devant des garçons plus vieux qu'elle, pour se donner de l'importance. Ce genre de choses, il ne peut pas l'oublier. Il sait aussi qu'elle est capable de dire « ta gueule » à un enfant de trois mois...

En contournant le théâtre de l'Odéon, il a encore pensé à la grande brune, satanée grande brune qui hante sa mémoire. Elle faisait du théâtre, c'était une théâtréuse, une hystérique, une romantique, une tragique... Et puis, pris de remords, il a pensé aussi à la petite blonde qui était resté à la maison et qui se demandait sans doute ce que son mec foutait à huit heures du matin autre part qu'au travail.

Sans doute, dès cinq heures quarante six, un chef d'équipe avait pris soin de téléphoner chez eux pour savoir s'il était malade et si, dans ce cas, il fallait lui trouver un remplaçant. Elle leur a sans doute répondu qu'il était parti, comme tous les matins, vers cinq heures vingt-cinq et que, par conséquent, il lui était peut-être arrivé un accident. Alors ils ont appelé les urgences et la gendarmerie.

Il appelle la petite blonde d'une cabine devant la station Odéon, fermement décidé à ne pas rentrer. Simplement pour la rassurer. Mais impossible de lui dire qu'il l'aime. Il ne sait plus. C'est cruel de la laisser et de vouloir en finir. Il raccroche et il continue son chemin vers la rue Saint-André-des-Arts. Le jour commence à se lever. Il frotte à plusieurs reprises la neige accumulée sur son manteau noir. Il porte sous son pantalon un caleçon en polaire. Il ne peut pas avoir froid. Devant la fontaine St-Michel, il marche lentement pour ne pas glisser, car la neige et la glace ont formé une couche épaisse. Il s'est abrité sous la toile de chez Gibert, rue de la Huchette. Il reste immobile à regarder les gens sortir du métro. Deux garçons et une fille en tenues de soirée titubent dans la neige. « Je n'en peux plus de ma vie », se dit-il. « J'étais l'enfant placé devant la télévision et qui regarde bouger le monde sans savoir y prendre place ». Bien sûr, il pense à Salinger. Bien sûr, il pense à Kerouac et à cette impression d'être battu d'avance, dès le début. Et il y a ce film, *Into the Wild*. Que faut-il faire pour ne pas se sentir prisonnier ? Se rendre à la raison ? Un bon père guide ses deux enfants vers l'école, le regard circonspect. Le fugueur se demande combien de temps il restera immobile devant cette devanture où on vend des manuels scolaires et des livres d'art. Paris attire les fous, Paris fait peur aux honnêtes travailleurs de province, Paris capitale de tous les vices, Paris sera toujours Paris. La vie parisienne, les Parisiennes, les petites femmes de Paris. Il réfléchit quelques minutes à ce qui lui plaît ici : « Je suis un déraciné, comme tous ces arabes, ces africains, ces roumains, ces croates, ces slovènes, ces étrangers. Je suis un français sans racine, sans croyance, presque sans famille. Etranger à moi-même. »

Il y a huit ans, il allait voir au cinéma qui se trouve juste à sa gauche un film intitulé *Julien Donkey Boy*. Un jeune schizophrène comme il les aime, comme il se fantasme parfois, avec toute la misère que cela implique. Mais non, malgré la légère crainte au fond de l'estomac, il sait très bien qu'il n'y a pas autant de vide, grâce au savoir, grâce à l'intelligence, grâce à l'analyse, la bienveillante analyse. Il y a des mots, des mises à plat, une histoire, une structure...

Il prend la rue de la Huchette, traverse la Seine, et les trottoirs sont de plus en plus blancs. Une file d'attente devant le bureau des cartes de séjour retient son attention. « Moi, j'ai de la chance d'être français et pourtant, je ne sais pas où aller. J'ai honte d'être français, parce que la France, *on l'aime ou on la quitte*. C'est quoi ce pays ? Le centre du Monde ? La conscience du Monde ? Ou bien est-ce moi la conscience du Monde ? Dans ce cas, il vaudrait mieux tout arrêter, tout arrêter pour de bon. Le Monde aujourd'hui est asiatique, il n'est plus individualiste, il est bouddhiste. L'individu n'est plus rien. Nous sommes une armée qui avance pour sa survie. Et moi j'avance sans but, sous la neige de janvier 2009. »

Il est venu ici à cause d'un sentiment qu'il est inutile de nommer. Il a suivi une personne brune de sexe féminin pour vivre avec elle et il s'est retrouvé dans une impasse existentielle, 91 rue Pascal, treizième arrondissement. Après quelques mois d'études à la faculté de Lettres de Nanterre, il a décidé de tout arrêter précisément le jour de ses vingt-et-un ans, le jour de la majorité selon son père, le 21 février 1997. Ce jour-là, au lieu de se rendre à un parti d'espagnol, il allait écouter Pierre Bergounioux et Jacques Réda lire des textes dans le hall de l'UFR. Il croyait que ces gens étaient beaucoup plus importants que sa réussite universitaire. Le spectateur qu'il avait toujours été se sacrifiait pour les marionnettes qui parlaient et se mouvaient à sa place. Il était enchaîné et regardait les ombres sur les parois de la caverne. Il voulait devenir bouddhiste. En réalité, il déprimait. Il commença une cure de bandes dessinées empruntées à la petite bibliothèque près de la station aérienne Glacière. Il se rendit plusieurs fois à la Grande Bibliothèque François Mitterrand, fraîchement ouverte au public, avec ses épaisses moquettes rouges qui vous font croire que vous êtes un roi au royaume des livres. Là-bas, il lut *L'Androgyne* de Péladan et le *Satiricon* de Pétrone. Il était un lettré, c'était sa seule identité. Loin de cette enfance en caravane sur des terrains sans adresse. Il se renseignait sur le bouddhisme depuis qu'il avait vu *Little Buddha* sur TF1, un dimanche soir, chez la mère de la grande brune, en haut d'une tour HLM des Sablons. Et le film de Bertolucci était dédié à Francis Bouygues.... Il n'avait pas compris que le bouddhisme, c'était la nouvelle religion des capitalistes, car il vaut mieux ne rien ressentir, quand on veut licencier proprement les gens.

La culture et le cul l'ont bercé, grand naïf, et il se retrouve onze ans après la rupture de janvier 1998, comme un fantôme dans Paris enneigé. Il a appris grâce au bouddhisme que nous devons échappé au désir pour atteindre un état d'éveil, mais, hélas, la beauté le rattrape à chaque coin de rue ; il suffirait de ne plus se sentir coupable d'en être amoureux. Vous êtes loin de l'éveil, vous dormez debout, en plein rêve, constamment perché, et en marchant, les yeux rivés au sol, vous adorez la vie. C'est de cette liberté qu'il parlera à la femme qui remplace son médecin, ce sentiment de liberté qu'il avait ressenti en fuguant à quinze ans. Partir et ne plus réfléchir. Elle lui a dit alors : « Etre n'importe où plutôt qu'ici ? »

- Oui, c'est bien cela. Partir du lieu qui vous définit et qui vous condamne. S'échapper comme un lâche. Désertre dans la neige. Désertre dans Paris. »

Cette ville attire les fous et c'est précisément pour cette raison que les petits Français, les provinciaux, en ont peur. Ils ont peur de cette grande capitale des poètes et des paumés. L'amour, la littérature, Paris et c'en est fini d'un jeune homme trop naïf. A l'époque de Nanterre, il écrivait dans un fanzine qu'il avait baptisé *Dépotoir*, pour faire une référence trash et pédante à *l'Ouvroir de Littérature Potentielle* de Queneau et Perec. Pour illustrer son nouvel effroi face au mouvement incessant de la vie parisienne, il y avait rédigé la chronique d'un jeune débarqué prénommé Sylvain, l'homme de la forêt. Et il comparait la capitale à une énorme machine qui englobait tout, les voitures, les gens, les sentiments. Il pressentait peut-être qu'il n'en ressortirait pas indemne.



ICI, NOUS  
N'ATTENDONS  
RIEN.

# NINE ELEVEN en Asie :

Tea o Ice, lotus, putsch politique et métropoles tiers-mondistes



Ce qui suit n'a rien à voir avec un banal report de groupe en tournée. D'ailleurs, la question musicale ne sera que très peu abordée. On ne refait pas non plus le monde en cinq pages, et on ne vient pas t'apporter la vérité ou le jugement dernier de ce que l'on a pu observer lors de ce périple effectué en avril 2010, qui nous a mené en Malaisie, Indonésie, Thaïlande, ainsi qu'en Chine. On te le répète : ça n'engage que nous et nos ressentis, et on n'a pas la prétention de t'assurer de leur exactitude. D'autres pourraient te

dire qu'on est à côté de la plaque et qu'ils ont vécu leur périple autrement. Mais le but n'est pas de t'écrire ici un manuel de géographie ou de sociologie. Juste de te parler de vécu, de rencontres et de découvertes dans le cadre de passages plus ou moins longs, là où l'on a eu la chance de se faire accueillir. Enjoy !!!

## Tea o Ice

Les gens avec qui j'en ai déjà parlé auront comme une impression de « réchauffé » lorsqu'ils liront les prochaines lignes. Car je l'ai dit et je l'ai rabâché, après plus de trente pays visités, la Malaisie est le premier pour lequel j'ai eu un tel coup de cœur, au point d'imaginer m'y installer peut-être un jour. Je ne te dis pas pour autant que le décor est onirique. Loin de là. Kuala Lumpur, la capitale, est l'archétype de la métropole tiers-mondiste. À la seule différence, et j'y reviendrai plus loin, que les bidonvilles ont laissé place à des quartiers populaires aux ambiances et voisinages super cool... Sauf quand certains d'entre nous vont faire trempette dans la piscine du quartier à 2 h du mat', et qu'ils courent

se planquer chez notre hôte, dégoulinant de flotte et se faisant ainsi pister (à la trace) par le gardien de la place, ha ha ! Mais pour le moment, on reste dans le centre-ville, auquel t'accèdes depuis la périphérie par le bus et le métro. En débarquant au cœur de la ville, tu plonges



direct dans l'univers des *malls* (de grands centres commerciaux urbains, à coté duquel celui de Chatelet - Les Halles à Paris passe pour la superette du coin), ce qui annonce direct la couleur des intentions des architectes locaux. Bon, tu n'as pas besoin d'avoir fait l'ENA pour capter que l'esprit colonialiste n'a jamais été aussi présent que depuis sa prétendue disparition. T'as juste l'impression que tout a été pensé et construit de cette façon comme pour rattraper « le temps perdu » et jeter aux oubliettes les vestiges de la culture locale. Les Twin Towers Petronas, qui figurent parmi les plus hautes du monde, te disent d'ailleurs où tu es. Tu te rappelles de Baudrillard ? Lorsqu'il analysait la configuration urbaine comme l'autoportrait du pouvoir ? Il te disait juste que ce type de « double » représentait le pouvoir, sa structure duale et le monologue qu'il entretient avec lui-même. T'en fais ce que tu veux, mais il y'a des choses qu'il est de plus en plus difficile d'occulter.



Bon, jusque là, c'est un peu l'envers du décor de la carte postale. Après, de l'intérieur, le rendu est tout autre. Le rapport qu'une bonne partie des gens entretient avec la modernité nouvellement ins-

tallée est quasi nul. En gros, lorsqu'ils entrent dans le *mall* 3758, c'est pour prendre le frais et un café dans le meilleur des cas. Tu saisis donc que les histoires de mode, de genre et de chic, ce n'est pas pour eux. Là-bas, ça se limite au short/jean retroussé, tongs ou baskets et un tee-shirt dans le meilleur des cas.



Ce qu'ils aiment squatter, ce n'est pas H&M, mais des « bouibouis » (y'a pas de connotation péjorative derrière tout ça) pour boire des litres de *tea o ice* entre potes, bouffer des trucs locaux et *chiller* (de l'anglais *to chill* = décompresser, se poser) en mode « farniente ». Parce qu'il faut le préciser, et c'est lié à la culture du pays, la consommation d'alcool n'est absolument pas ancrée dans les mœurs. Elle est même plutôt mal perçue. À l'exception du quartier « occidental », qui offre ce qui nous « plaît » si bien ici (des boîtes à puttes maquillées en discothèques de rue, des bars / pubs super chers, etc.), tu ne trouveras rien pour te mettre une mine. Je n'imagine pas ce que tu ressens en lisant ces mots, mais en ce qui me concerne, il est évident que c'est l'une des principales raisons au climat super zen de cette ville et du pays en général. En gros, tous les comportements

merdiques habituellement liés à la consommation d'alcool (la violence, les attitudes vulgaires et grossières, les importunités) sont quasi proscrits là-bas. On en vient donc naturellement au pourquoi du comment de cette relation à l'alcool : la Malaisie est un pays musulman, avec tous les clichés qui vont avec et terrorisent le commun des mortels de l'Occident. Pour t'introduire à la réalité de l'importance et du rôle joué par la religion là-bas, on laisse Kenneth d'United Front Booking te dire ce qu'il en pense : « Je ne sais pas trop ce que tu as pu entendre à ce sujet dans les médias. Certains disent que ces pays, qui sont pour la plupart des pays islamiques, comme l'Indonésie et la Malaisie, ne sont pas des endroits sûrs. En ce qui me concerne, ceux qui disent un truc pareil ne racontent que de la merde. Je continue à recevoir des mails, pour la plupart en provenance des États-Unis et de l'Australie, dans lesquels on me demande si c'est prudent de se rendre à tel ou tel endroit. Putain ! Tu ne peux pas t'imaginer à quel point ce genre de question me fait chier. Que les choses soient claires une bonne fois pour toutes : en Asie du sud-est, il ne se passe rien de tout ce que les médias internationaux peuvent rapporter de manière sensationnelle. On n'est pas en Irak ou en Palestine, où des bombes explosent tout le temps ! ». Au-delà du caractère spectaculaire de la psychose du terrorisme, on a juste eu l'impression, à notre échelle, que l'islam est vécu bien plus comme culture que comme religion. Beaucoup de préceptes religieux ont intégré la culture locale, et on peut te dire que la frontière entre les deux est

très difficile à établir. Quand tu sais que la religion, d'un point de vue général, est la première institution sociale originelle, et le divin le moyen de légitimer le bien fondé de la morale, garante de l'harmonie sociale, tout semble alors définitivement très cohérent. D'ailleurs, le côté prosélyte de la religion est absent de la vie sociale sur place. Certes, elle fait partie des meubles (l'Islam est religion d'État, prière publique à l'aurore, etc.), mais aucune pression sociale (collective ou individuelle) ne pèse sur les Malaisiens à ce sujet. Traines à Kuala Lumpur et tu ne sentiras aucune animosité entre les personnes qui vivent leur foi (ou non) différemment. Aucun regard, aucune parole déplacée... La plus belle image qu'il me fut donné d'observer concerne un couple croisé dans les rues de la capitale, main dans la main, super complices, dont la femme était voilée de haut en bas. Comme quoi le fléau de la domination d'un genre sur l'autre n'est pas forcément l'apanage de ces symboles auxquels on fait bien souvent dire ce qui « nous » arrange.



« Travail égal pour fiche de paie inégale, ce n'est pourtant pas une philosophie musulmane ce drame... Parce que pour respecter nos sœurs, on n'attendra pas le 8 mars » (Medine)

Plus ou moins dans le même esprit, les 3 principales « ethnies » présentes en Malaisie sont les Malais, les Indiens et les Chinois. Et pareillement à la question de la religion, celle de la tolérance entre elles est à marquer d'une pierre blanche. Le racisme là-bas est une pathologie sociale concernant une stricte minorité... Dont les membres font les frais d'une exclusion sans rémission.

Je me rappelle d'un concert accueillant une centaine de personnes au sud du pays, où le chanteur du groupe qui clôturait était soupçonné de ne pas montrer patte blanche à ce sujet. Résultat : le groupe a joué devant 5 personnes, alors que ce n'était là qu'un soupçon ! Il semble que cela soit ainsi à l'échelle de la totalité de la société malaisienne.

Toujours au sujet de cette tolérance, tu peux ajouter un lien social et solidaire dont l'intensité se fait rare de nos jours. La plupart des gens là-bas ont fui le centre-ville et ont créé un microcosme paisible quelques kilomètres plus loin.



Les quartiers populaires sont le centre vital des Malaisiens, là où les gens vivent, se montrent indifférents à la modernité stressante et étouffante qui se reflète dans l'architecture du centre économique. Tu y trouves, comme dans le

quotidien des Malaisiens en général, une conception du temps et des relations humaines dépourvue de tout calcul et de chronométrage. La vie n'y est pas comme un 100 mètres mais comme une course de fond. Le travail, c'est quand on a besoin de thunes. La temporalité et la planification des faits et gestes du quotidien à la mode occidentale leur glisse dessus. L'amitié ne se mesure pas en nombre de *friends* sur une page *facebook*, mais se vit au quotidien, les uns chez les autres, en temps réel. C'est pour ça que l'on s'est retrouvé un jour à bouffer à 2 h 30 du mat' dans un resto' à 30 lascars, pour finir par se baigner dans des sources d'eau chaude jusqu'à 5 h. Et en partant, on croisait des familles, des amis et personnes isolées qui venaient prendre notre relais.

Après, et je te le répète, le décor n'est pas idéal. Tu es dans une métropole tiers-mondiste capitaliste, là où l'absence des flics signe leur présence en civil. Là où la pollution est à ciel ouvert (comme chez nous, mais en moins masqué) et où la modernité tend à coloniser le moindre interstice spatial du pays... Mais les gens là-bas savent encore comment renverser la tendance, à leur échelle, et dans une dimension bien réelle.



## Plages polluées

En Indonésie, nous nous sommes bien moins familiarisés avec le pays dans la mesure où nous n'avons passés que quatre jours sur l'île de Java. On a atterri à Jakarta, fait un tour du propriétaire assez rapidement, puis nous avons fui ce chaudron urbain pour rejoindre deux jours durant les côtes indonésiennes (le temps de parcourir 130 km en 6 heures !).

Je te fais un rapide briefing. Jakarta est l'archétype du gros pot pourri moderne qui marie si parfaitement les lumières à la poussière, la corruption à la religion, Babylone aux préfab' et l'éclat des vitrines aux bidonvilles. Tu es juste averti, avant de poser le pied à terre, que si tu es pris avec de la drogue, tu risques la peine de mort... Parano *Midnight Express* quand tu nous tiens ! C'est l'*American dream* cuisiné au curry. Le « ne montre pas le sein dans lequel tu peux tirer » se traduit là-bas par « ne nous montre pas ce qui alimente l'économie locale ». Mais à coté de ça, les gens que l'on a croisés ont tous été charmants. De belles similitudes avec les Malaisiens, avec un peu plus de réserve, mais tout aussi accueillants.

Je t'avoue que l'on a profité du temps qu'on avait sur place entre les concerts pour tracer sur les côtes « paradisiaques » du nord de l'île. Pour se faire, premier défi à relever : le trajet ! Un véritable chemin de croix de moins de 200 km qui dure entre 5 et 6 heures avec les pauses règlementaires, haha ! Mais même si les conditions de voyage n'étaient pas des plus idéales, ce road trip fut vachement cool. Il nous a permis de traverser ces « bidonvilles » et ses ambiances dont le sort est souvent en proie à notre pitié,

en Occident. Et j'ai envie de te dire que si cela ressemble à des champs de tuiles et de pierres mal taillées, les gens ne portent ni tristesse, ni désespoir sur leur visage, comme on porte les nôtres en allant 300 jours par an au turbin.



Il n'y là-bas quasi qu'une seule saison. 35 degrés et un soleil permanent... avec des besoins et un confort dont la valeur est indexée sur les moyens du bord et les nécessités premières. Et de l'impression qu'on a pu en avoir, tu n'y meurs pas de faim et peut-être même moins d'ennui que chez nous. Tout va à l'essentiel. Qu'il s'agisse des choses à faire, à produire, à vivre et à partager. Je ne te dis pas que le cadre est idyllique, mais à savoir s'il est pire que le notre, ce n'est qu'une question de point de vue.

Après cette incursion dans les terres, on arrive donc au « cadre postale » de la côte et des paysages dont on attend beaucoup évidemment. Première étape : leur contemplation depuis les hauteurs et d'un hôtel bâti de façon artisanale. C'est juste magnifique en effet. Moins de 2 km plus bas, les pieds sur la plage et le nez face à la mer, l'enthousiasme collectif descend d'un cran.

Les plages sont sur-polluées. C'est pareil

Les plages sont sur-polluées. C'est pareil pour quasi l'ensemble des côtes et pour la flotte. Les services de ramassage des déchets semblent inexistantes et tout s'y accumule là, à l'abandon. Alors que chez nous, on en fait un business dont les conséquences ne valent que l'hypocrisie de nos partis écolos, là-bas, le colonialisme économique et le « rien à battre » de notre environnement y sont complètement assumés.



Et à côté de ça, on te met en garde, ici et même en Malaisie, envers la *street food*, en te disant que c'est nausée et chiasse garanties ! Mais les conditions faisant, on s'y est mis, en passant outre le côté flippant du folklore et de l'aspect sanitaire discutable de la chose. Et personne n'en est mort, ce qui n'est pas surprenant vu nos conditions générales d'existence. Mate le nombre de jambons qui survivent à 3 ou 4 menus Mc Do par semaine ! C'est ni pire, ni mieux ailleurs, juste différemment dégueulasse, et personne n'est dupe : on est tous plus ou moins armés contre ça, hé hé !

Ah oui, dernière chose, et à bon entendeur : tu peux te procurer auprès des « autorités » un permis de conduire pour 25 euros. Quand on te dit qu'ils s'assument bien mieux là-bas qu'ici !!!

## Putsch politique

Arrivée à Kao San Road (Bangkok, capitale de la Thaïlande) à 22 h jeudi 22 avril 2010. Je sais que certains, qui y ont déjà mis les pieds, ne seront pas d'accord avec mon ressenti. Mais on ne va pas tricher et te raconter ce que tu veux lire. Là-bas c'est l'enfer Occidental sur terre ! Et plus particulièrement dans cette rue là, où on nous avait réservé l'hôtel. T'y trouves tout ce qui pue ici, mais de façon exaltée et assumée : business, luxure, prostitution, beauferie, racolage, etc. Comme si tu mixais Pigalle à Argelès-plage, mais sans la mer ni Montmartre. On passe donc la nuit à trainer dans la rue et on capte dès le début que le phénomène *lady boy / shemale* a bonne pub dans le coin. On nous avait déjà mis le nez dessus en Malaisie, bien qu'il soit très localisé à Kuala Lumpur et se limite aux portes des « salons de massage » qui en sont souvent la vitrine. D'ailleurs cette tendance à KL en côtoie une autre, pour le moins insaisissable et qui concerne les « travestis ». Elle prend prise chez les ados et post ados, sans que cela ait apparemment véritablement à voir avec une orientation sexuelle particulière. On ne sait d'ailleurs pas si c'est juste l'expression exacerbée d'un produit d'importation (la mode « emo », telle qu'on la connaît chez nous, médiatisée par les structures de diffusion de la culture *mainstream* du rock indie) ou une forme de réaction sociale à la religion ? Quoiqu'il en soit, on a entendu dire que dans certaines écoles, une chiotte serait dorénavant réservée à ce troisième genre ! Bref, retour à Kao San Road et ses *she-males* ! Bon, là y'a pas d'histoires de mode ou de réaction politique à quoique ce

soit dans le cadre de l'action consciente de ce qu'ils sont. C'est luxure, drague et racolage sur-agressifs. En gros, leur but c'est de baiser un max de ce qui passe à leur portée. Et attention à toi si t'as le



malheur de ne pas te laisser faire, car les « gonz' » se montrent vite impatients et importuns. Bon, quand tu te ballades en groupe de 6/7 personnes et que tu montres les dents, ça passe... Surtout quand tu ne t'es pas encore rendu compte que les *shemales* sont, comme nous l'apprenons de la bouche d'un *frenchy* qui vit là-bas depuis quelques temps et qui co-organisait notre concert, les lascars du pays.

Axel nous racontera qu'il a eu une fois à faire à l'un d'entre eux en terrain inconnu. Et que refusant les avances du monsieur - madame, il a eu directement à faire à ses acolytes en nombre important. Sans l'intervention de l'un des résidents du quartier, qui par chance les connaissait, de son propre aveu il ne sait pas comment les choses auraient tournées. Avec du recul, c'est donc sans surprise que l'on a vu l'un(e) d'eux tenter de s'incruster là où l'on dormait en fin de soirée, hé hé ! Deux jours après notre départ, nous apprendrons d'ailleurs par le biais de Bennou, qui restait lui sur place, le meurtre d'un ricain à Phuket

(l'Ibiza local), poignardé par un *shemale* auquel il s'était refusé.

Bon, c'est là un des aspects pourris de la ville. Mais t'en as d'autres. On commence par les temples bouddhistes qui « ornent » Bangkok. Bon ok, c'est chouette, c'est joli, c'est folklo, et tout ce que tu veux, mais c'est juste devenu un produit touristique de plus. C'est un peu la manne des réseaux économiques parallèles de la ville. Chez nous, c'est la tour Eiffel, le champ de Mars et le parc Astérix, chez eux c'est les moines, les sanctuaires retapés et les effigies à l'image de Bouddha en veux tu en voilà ! Et autour de ça, t'as tout le business « attrape touriste » dont on te trace l'itinéraire :

- 1 - Tu te fais pécho dans la rue par un tuk-tuk (style de pousse-pousse motorisé) qui te vend du rêve pour pas reuch.
- 2 - Tu captas que le gars taffe en collaboration avec les mecs qui gèrent les attractions du coin.



- 3 - Tu te fais vendre deux visites de temples et une ballade sur le fleuve pour 4 fois plus que ne paierait un autochtone. Et là on te vend une vieille meuf dans une barque avec trois produits locaux pour un marché flottant. On t'amuse avec un banc de poisson se ruant sur des bouts de pain secs qu'on leur jette. Et si t'as de

la chance, t'as quelques potes au « capitaine du navire » qui te font coucou... waouh !!! Après, ne va pas te méprendre car on a kiffé d'y être allé ! Mais on ne va pas jouer la condescendance à l'occidentale et faire style qu'on s'émerveille devant ce qui, ici, serait objet d'ironie.

Il semble juste qu'une partie des Thaïlandais se soit adaptée aux rapports sociaux qui sont les nôtres. C'est d'ailleurs ce que les *frenchies* installés là-bas nous ont raconté. Mais si une partie d'entre eux a rendu les armes et s'est conformée à la donne occidentale, t'as les autres. Et c'est ceux là que l'on a eu la chance de rencontrer dans le cadre du concert. C'est une « armée » de kids qui, à trois heures du mat', dans la Kao San Road, créé comme une bulle dans l'univers glauque ambiant, squattant la rue, écoutant de la musique, dessinant, posés comme il faut, sans attrait pour la luxure et le business autour. Ils ont, pour chacun, leur histoire personnelle, leur parcours, et leurs motivations à tracer en marge de tout ce bordel.

D'ailleurs, en parlant de Bordel, on était en plein dedans au moment des événements politiques là-bas. Ce qu'on a relayé ici comme le « mai 68 » national. Et, une fois de plus, nos médias ont fait ce qu'il faut pour te redessiner les contours d'une situation sociale qu'il fallait te rendre tout autant flippante que spectaculaire (l'un n'allant pas sans l'autre).

Déjà l'« insurrection » limitait ses actions au centre économique et financier de la capitale thaïlandaise. Et la « révolte populaire » maquillait juste les conflits d'intérêts entre le clergé et la classe bourgeoise, au milieu desquels le peuple

jouait une fois de plus le rôle de tampon. C'était ni plus ni moins le remake de 1789, avec les mêmes qui en font les frais, et à coté de ça ceux qui ont appris à vivre avec et à s'en foutre.

Je ne te dis pas que c'était là-bas comme Pipo et Molo font du ski, car on était à deux doigts du couvre-feu et du passage à la loi martiale. Mais les véritables raisons du conflit ont été occultées comme il faut par l'aspect réducteur / fascinateur que les médias ont donné à ces événements.



## Lotus

La Chine : dernier acte du périple en Asie du Sud Est ! Et c'est très compliqué de te faire un résumé de dix jours en même pas deux pages. Donc, je te parlerai juste de certains traits du pays qui peuvent te donner une idée de ce qu'est la vie là-bas.

Première chose, la culture anglo-saxonne est quasi absente de la culture chinoise et rares sont ceux qui parlent quelques mots d'anglais. Donc si tu souhaites y mettre les pieds, sans personne sur place qui soit bilingue ou sans tour opérateur, c'est mission impossible. Tes déplacements en métro - train - bus - taxis ne pourront être compris ni assurés. Pareil si tu souhaites manger dans un restaurant - bouiboui local : tout est écrit en chinois

(logique !) et personne ne saura comprendre ce que tu désires bouffer, où aller, voir, etc. Pour te filer une idée plus précise de ce qui nous concernait directement, la culture rock est elle aussi inexistante. Parle à un mec *lambda* de Nirvana, Queen ou même des Beatles, c'est avec des yeux ronds qu'il va t'accueillir. D'ailleurs, et pour te dire en quelques mots comment ça se passe en Chine au sujet de la scène indé, il n'y a ni label, ni association, ni moyen de diffusion tels qu'on les connaît ici (flyers, affiches, etc.), mais juste des lieux, style « club », la plupart du temps très spacieux, bien tenus et fournis en matériel pour accueillir les groupes étrangers. Les *tour bookers* chinois se mettent en relation avec eux et en fonction du *tour plan* décidé et de la disponibilité du lieu, le groupe est programmé et se retrouve ainsi à l'affiche du club. L'affluence (qui reste généralement faible) dépendra d'un lancé de dés : si (par hasard) les gens tombent sur l'info' ou non. En gros, sauf exception, tu auras entre 30 et 40 personnes par concert, ce qui peut être cool... Quand le club n'a pas une capacité de 400 personnes ! Mais c'est le jeu pour l'instant et il faut l'accepter. Ce n'est d'ailleurs pas très étonnant dans la mesure où la logique politique, dans laquelle baignait la culture chinoise jusqu'il n'y a encore pas longtemps, boycottait implicitement son homologue anglo-saxonne. L'ouverture politique et économique du pays au reste du monde explique ainsi l'intérêt encore tout jeune pour un phénomène (indé ou non) qui va de pair avec la culture libérale et sa contre-culture (simulée ou non).



Néanmoins, c'est par le biais de ce réseau que nous avons nos premiers contacts avec des gens là-bas. Et c'est ainsi que nous avons été confrontés, ce dès le premier jour, à l'une des institutions chinoises primordiales et déterminantes de la conduite sociale. C'était sur le lieu du concert, à Guangzhou, au sud de la Chine, région réputée pour des mœurs culinaires pour le moins hétéroclites et surprenantes. Je parlais alors à un mec de 23 balais très sympa, étudiant en passe de devenir ingénieur en génie chimie, qui me faisait part de son ennui chronique inhérent à sa routine. Bon, tu vois le truc. Moi, qu'est ce que je fais ?! Bah, je lui sors la litanie du « reprend ta vie en mains, revois tes choix et tes objectifs quitte à prendre des risques ». Et je me heurte comme à un mur. Non pas que le mec me prenne pour quelqu'un de stupide, il ne saisissait tout simplement pas ce que je lui disais. Il en revenait incessamment au besoin d'argent, comme une fin en soi, mais sans que le goût ni le cœur y soient. C'est alors que Jeff (d'origine Belge, résidant en Chine depuis 3 ans et qui nous bookait la tournée) s'est immiscé dans la discussion et m'a expliqué les raisons de

cet « entêtement » qui s'avère être généralisé là-bas.

En fait, le système de retraite, tel qu'on le connaît ici, n'existe pas en Chine. En gros, à partir du moment où les parents ne peuvent plus subvenir à leurs besoins, c'est aux enfants de les prendre en charge. Ainsi, et depuis leur plus jeune âge, les chinois sont éduqués dans cette logique. En gros, on leur apprend, et les parents les premiers, que le but du jeu dans la vie est de faire le maximum de fric pour ça et pour le reste. Tout le monde fonctionne dans ce sens, non sans en éprouver un certain malaise, mais en l'acceptant avec fatalité. Tu rajoutes à ça que la tradition veut que les filles soient rattachées à la famille du mari et tu comprends pourquoi elles sont moins bienvenues à leur naissance que les garçons. C'est une part (de la progéniture)



utile en moins, ainsi qu'une bonne dose de stress en plus pour la famille, si on peut dire les choses ainsi. Après, tu imagines bien que les revenus du foyer et son appartenance sociale sur l'échiquier économique chinois vont moduler la façon dont les relations au sein de la famille vont s'instituer. Mais d'un point de vue général, les choses s'organisent autour de

cette institution sans que cela soit discuté.

D'ailleurs, suite à une discussion « politique » que j'avais avec une amie de Jeff, ce dernier m'a fait comprendre que le libre arbitre et l'esprit critique étaient bien moins en Chine qu'ailleurs. On peut mettre ça, a priori, sur le compte de plusieurs facteurs :

- Une police de la pensée plus coercitive.
- Une contre-culture qui n'a pas été intégrée (acceptée) par sa culture dominante comme c'est le cas en Occident. Elle ne semble tout bonnement ne pas en éprouver le besoin social nécessaire.
- L'absence de clash spectaculaire entre les anciennes et les nouvelles structures du pouvoir. Pas de révolution de 1789, pas de Mai 68, pas de chute de mur ni de rideau de fer, pas de « chef » discrédité. Et les gens semblent ainsi vivre dans une course au fric, au temps ainsi qu'à l'espace !



Si les structures sociales de l'institution familiale expliquent le pourquoi de cette course au fric, la densité ainsi que les moyens de contrôle et de régulation des flux expliquent tout autant la raison d'être à l'espace et au temps. Bon, on peut toujours penser qu'un pays vaste

comme la Chine offre assez d'espace pour que tout le monde puisse y vivre paisiblement. Mais toi-même tu sais, que l'émergence de la société industrielle n'a pas pour seule origine l'amour de l'homo sapiens pour l'argent, mais aussi pour le contrôle de ses pairs. Tu sapes les ressources du monde agricole, que tu réaménages à l'image de l'homo-oeconomicus ; les gens tirent la langue. Tu leur dis que l'El Dorado se trouve dorénavant en ville, et une fois la concentration populaire (et l'expropriation des moyens de subsistance) réalisée, les « boss » politiques et économiques de Byzance prennent en charge ton emploi du temps, de l'espace et des corps. Situer pour contrôler. Je te renvoie à Foucault. Et si tu connais, tu sais ce qu'il en est.



On va prendre un exemple révélateur des méthodes politiques chinoises de gestion des flux humains : la gare ! Première chose à signaler : la « qualité » de leur réseau ferroviaire, totalement inapproprié à la densité de la population là-bas. Ensuite, tout un mode de fonctionnement découle de cette situation qui ne semble pas ennuyer les autorités locales.



- Tout d'abord, sache que tu ne peux prendre ton billet qu'en gare de départ.
- La mise en vente des billets s'effectue 10 jours avant le départ.
- Selon les villes, un seul train dessert certaines destinations.
- T'as le « train confort » et... l'autre. Ce dernier met jusqu'à trois ou quatre fois plus de temps à desservir sa destination que le premier, ceci sans imprévu mécanique ou autres ! Quant aux conditions de voyage, chanceux sont ceux qui disposent d'une place assise sur une banquette au dossier à « angle aigu ». La moitié des gens passent leur voyage debout. On en a vus sur le trajet Nanjing - Pékin passer 10 heures sans s'asseoir... Tu imagines donc qu'une fois mis en vente, c'est la ruée sur les billets en « or » qui peuvent, à l'image d'un concert de Rage Against The Machine à Bercy, être sold out en moins d'une heure.

Quant aux méthodes de régulation des « flux » devant la gare, on te pose le décor. T'as en moyenne entre 3 000 et 5 000 personnes devant le bâtiment (selon la ville et les départs).

Pour y pénétrer : 3 ou 4 passages 0 tra-

vers les barrières à l'entrée, contrôlés par des flics.



Après ça, passage des bagages au détecteur de métal (etc.), qui ne sert quasi à rien, au vu des méthodes (rien à battre) policières, mais qui participent au folklore du contrôle. Ensuite la faune est parquée dans une salle d'attente, jusqu'à ce qu'on ouvre les portes pour accéder au train 15 minutes avant le départ. Ici, la loi du plus fort est la règle - rapide et cynique - est de rigueur... Après, que le meilleur gagne !

Bon, cette compétition constante de l'autochtone face à ses conditions d'existence explique de fait qu'il n'a pas forcément la même conception du savoir-vivre que le français moyen.

Un exemple assez marquant et marrant : on était dans le train « cheap », alors je te laisse imaginer la gueule des tranchées. Bref, avec Rémy, on fait du mieux qu'on peut pour atteindre le vide pipi, et sans trop gêner la mélasse. On attend donc notre tour devant les chiottes, tranquille, quoi. Et là, on se fait bousculer assez véner par une mamie. On pense qu'elle souhaite joindre le wagon suivant.

On lui fait place. Et là... la porte des WC s'ouvre et elle s'y incruste sans demander son reste. On est un peu sur le cul. Et quand elle en ressort, on essaie de lui faire capter qu'on apprécie moyen... Elle rétorque en nous rembarant en chinois ! Situation similaire à l'entrée de la gare de Wuhan (je crois). Un mec nous bouscule et me passe devant. Je le choppe un peu véner et là, le gars ne pige pas trop pourquoi je l'accroche. Pas agressif, ni violent, juste surpris et ne comprenant pas très bien mon geste. En gros, là-bas, ce sont des manières qui font partie des us et coutumes.



Niveau paysages, on est loin de la mélancolie et de la quiétude des « voyages en train la nuit » d'Amanda Woodward. Comme on t'a dit, prendre le train en Chine c'est juste du sport et en profiter pour voir ce que les politiques font de leur pays aussi.

On a traîné que sur la coté Est (urbanisée) du pays, donc on n'en a eu qu'un aperçu. Au-delà du fait que le coté « nature » de la Chine soit superbe (comme c'est majoritairement le cas partout ailleurs), celui soumis aux politiques

d'aménagement du territoire se réduit à des friches d'HLM en construction. On te raconte ce que l'on a vu, en espérant que ce soit un peu différent dans les terres. En parlant des « cités HLM chinoises », qui sont à la taille de celle de la population du pays, l'une des plus impressionnantes est Shanghai. Elle accueillait d'ailleurs l'exposition universelle de cette année. Un chantier monstrueux qui a coûté un prix mirobolant.

Ironie du sort : la majorité des bâtiments sera détruite une fois l'évènement terminé. En effet, ils ne seraient d'aucune utilité par la suite !



A coté de ça, un ouvrier à Wuhan, qui est l'une des principales villes du pays, gagne environ 80€ par mois, un prof de fac (qui on le sait est bien plus utile à la vie sociale que son homologue) 200 €. Et si tu as la chance d'être étranger et de taffer à l'université, ton salaire est automatiquement multiplié par deux par rapport à celui d'un ressortissant local. Logique imparable et « bizarrement » identique à la nôtre.

Après, selon certains potes français installés là-bas, tu vis comme il faut avec 150 €. D'ailleurs avec 1€, tu manges ni-

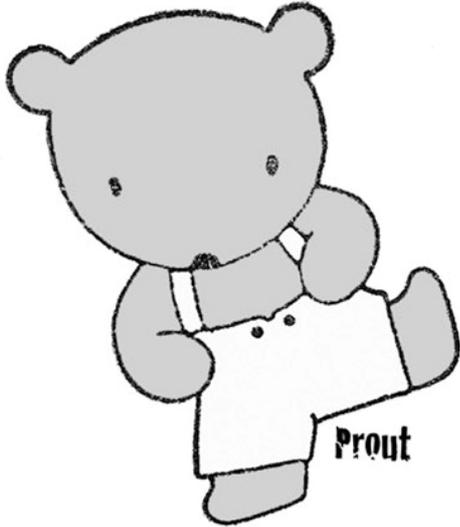
ckel. Mais tu sais aussi qu'une faction de la nouvelle bourgeoisie vient de la *middle-class* occidentale, expatriée par la boîte qui l'emploie et qui, avec son salaire, vit en Chine en chiant dans la soie. Un peu en mode *Sex and The City* du Soleil Levant, quoi !



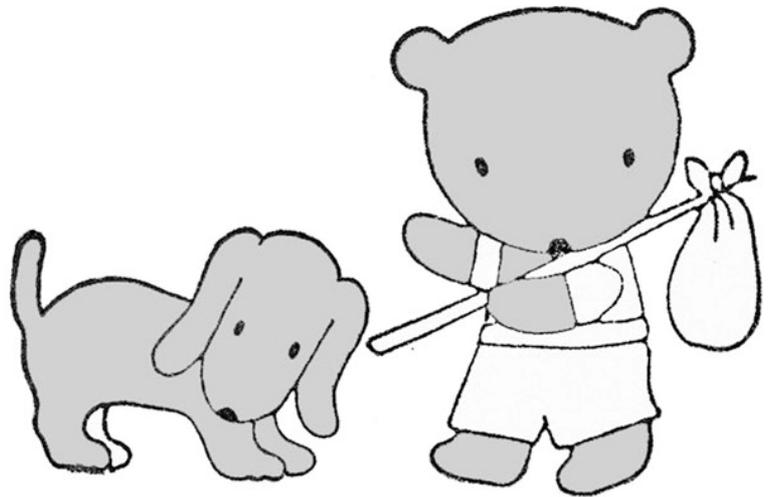
En gros, tu vois que la Chine baigne encore dans le folklore de la culture maoïste, alors qu'elle est politiquement, depuis longtemps, passée d'un capitalisme d'État (intégré) à un capitalisme-spectacle diffus. Comme on le disait plus haut, et c'est juste là une opinion (qui en vaut sûrement d'autres), cet aspect « folklorique » de la culture vient du fait que le passage du régime « communiste » au système libéral s'est réalisé en douceur, sans transition brutale ou mythe politique spectaculaire. Mao est toujours présent, surplombant l'entrée de la cité interdite, avec laquelle son régime n'a aucun lien d'un point de vue social ni historique. La boucherie de Tian An Men demeure enfouie dans l'inconscient collectif. Et le pouvoir chinois, à l'instar de celui des autres pays libéraux, construit son autoportrait sur des mythes et une discipline qui lui sont propres.

La page débile

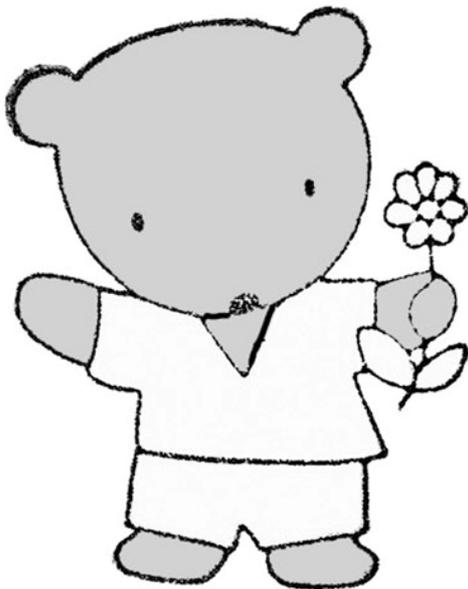
# Les différentes facettes de GREU-GREU l'ourson



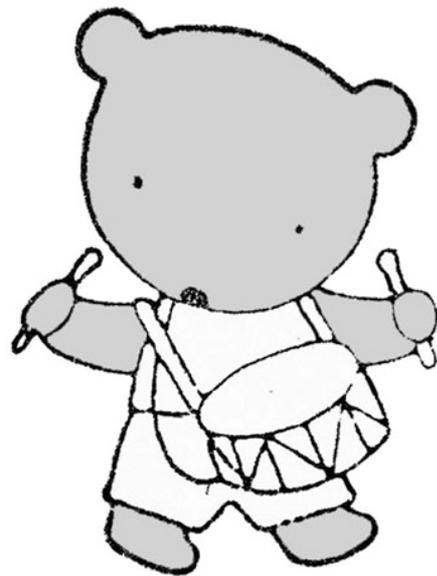
**Greu Greu a des gaz**



**Greu Greu Punk à chien**



**Ce con de greu Greu a voté,  
et en plus Socialo**



**Greu greu pète les BPM**

(Réalisé grâce à la collaboration de ma p'tite nièce qui accepté de me prêter ses tampons)

# Crevez avec LA POSTE !!

## On brave, on en bave, et pendant ce temps, ils bradent

Pour rebondir sur l'article du numéro précédent traitant des prisons et citant à plusieurs reprises l'ouvrage de Michel Foucault, *Surveiller et Punir*, il faut savoir que la direction de La Poste



installe, partout dans ses centres de tri et de distribution, des caméras. Le tout à la demande, paraît-il, des « gros clients ». Il y a plusieurs mois, le magazine *Capital*, mais aussi l'émission de France Inter, *Service Public*, abordaient le thème des vols et des pertes de courrier à La Poste. Une atmosphère de suspicion s'est peu à peu installée dans la deuxième entreprise française en nombre d'emplois après le Mammouth, l'Education Nationale. Les postiers se soupçonnent les uns les autres et c'est une compétition de fayotage à laquelle j'assiste tous les jours, surtout depuis que dans mon bureau, situé dans le quartier d'affaires Manceau

portant le doux nom de Novaxis, mais qui devrait plutôt s'appeler MMAxis, une restructuration fut préparée et mise en place pendant environ une année. C'est de ma vision des événements que je veux rendre compte en écrivant cet article dans un fanzine indépendant...

Tout a commencé quand notre nouveau directeur est arrivé. Il a succédé à un fonctionnaire à la langue de bois, un peu technocrate sur les bords, un peu mal à l'aise dans sa fonction, mais qui se maintenait, vaille que vaille, se faisant parfois agressé verbalement par des vieux briscards auxquels on avait refusé des congés ou encore par de jeunes contractuels arrivistes qu'il avait voulu filouter en omettant de leurs compter des heures supplémentaires. Ce dernier cède donc la place à un ventre sur pattes qui nous observe au travail pendant au moins deux semaines et je me dis : « surveiller d'abord... punir ensuite ? » Puis vient la première réunion. Il se présente dans un langage de charretier : sa famille, c'est l'armée et il est allergique aux alcooliques et aux faignants. Il ajoute aussi qu'il est psychologiquement indestructible. En bon réactionnaire de gauche, je fulmine, mais je constate que le bonhomme plaît à la majorité de mes collègues. Eh oui, c'est ça l'ère Sarkozy : on place des responsables issus de l'armée à la tête des établissements publics, on rassure des vieux fonctionnaires nostalgiques de l'autorité paternaliste et on rabat leurs caquets à tous les syndicalistes, utopistes et autres héritiers de mai 68.

Je constate que le franc-parler du nouveau boss plaît à ceux qui en ont marre

des mecs qui arrivent bourrés le matin ou encore de ceux qui préfèrent prendre leur temps pendant les travaux collectifs, plutôt que de se croire les dieux du travail, les meilleurs éléments de l'entreprise, les locomotives du train en marche et autres stakhanovistes du courrier. Ceux qui aiment le discours rentre-dedans de notre sergent-chef sont ceux qui croient en une Poste française propre, compétitive, tournée entièrement vers l'avenir et le client. Et pas n'importe quel client d'ailleurs : celui qui rapporte beaucoup de blé et avec qui on peut plaisanter en crachant sur les bons à rien, les arabes et les pédés. On croit, comme en 1940, que la défaite est





**Je voulais :**

- Mettre en œuvre ma force de conviction
- Être acteur de la performance de La Banque Postale
- Accompagner mes clients pour la concrétisation de leurs projets
- Bénéficier d'un parcours de formation dès mon embauche
- Avoir de réelles perspectives d'évolution

**QUE L'ON ME FASSE CONFIANCE**

— Ouadi, Conseiller Financier, (Nantes)

**La Poste recrute des Conseillers Financiers**

(H/F, titulaires d'un Bac +2)

Courrier, Cels Express, Enseigne La Poste et La Banque Postale... Le Groupe La Poste est le deuxième opérateur postal européen et une grande banque de détail.

Pour plus d'information, rendez-vous sur notre site : [www.laposte.fr/recrut](http://www.laposte.fr/recrut)

due au Front Populaire et aux congés payés plutôt qu'au krach de 29. Comme toujours, on préfère avoir en ligne de mire le voisin ou le collègue qui a l'air un peu différent, plutôt que le propriétaire foncier qui roule en 4X4 derrière des vitres teintées, qui met ses gosses en école privée, qui joue au golf le week-end et qui trouve anormal d'encourager l'embauche des handicapés et la construction de HLM. Le nouveau boss communique beaucoup avec « ses hommes », il a toujours quelque chose de commun avec vous et même, s'il le peut, il essaiera de vous rendre un petit service personnel. C'est le bon samaritain, celui qui trouve une solution à tout et sur-le-champ, comme si on était en guerre... Mais oui, c'est vrai, on est en guerre économique et ça fait déjà pas mal de temps. Sauf qu'avant, ça ne se voyait pas trop à La Poste, parce que ce n'était pas encore une Société Anonyme. Maintenant, fini de déconner : ceux qui viennent bosser juste pour gagner de l'argent, on n'en veut plus. Ici, il nous faut des warriors, des winners. Comme le dit si bien notre bon maître : « On n'est pas dans un monde de Bisounours ». Putain, faut se tirer les doigts du cul et en mettre un bon gros coup. C'est la guerre mec, et quand t'es dans le désert entourés d'Irakiens, « soit tu chiales ta mère, soit tu pries le Bon Dieu ».

Le tableau est dressé en quelques expressions-clés. Inutile de préciser que la mission première de La Poste, c'est d'affaiblir son ennemi de toujours : la CGT. Ce qui est fâcheux avec ce syndicat, c'est qu'il est majoritaire à plus de 50 % en Sarthe. Pour la direction, la CGT ne fait qu'empêcher la machine de tourner et avec elle, le progrès. Mais de quel progrès s'agit-il ? Il est vrai que la CGT peut paraître conservatrice, puisqu'elle défend les acquis sociaux comme un chien attaché à son os. La CGT se réfère constamment au modèle social mis en place après la guerre, puis à la suite des événements de 68. En aucun cas la CGT ne défend une vision libérale au sens premier du terme, où l'individu serait libre de faire ce que bon lui semble. La CGT défend des réglementations qui doivent protéger le travailleur. Or, le travailleur d'aujourd'hui vote en majorité pour la CGT, puis attend qu'on le défende, sans forcément vouloir se battre personnellement. Le travailleur soupçonne le syndicaliste de flirter avec la direction parce que celui-ci participe à des comités d'hygiène et sécurité ou bien figure sur une photo de groupe dans un journal interne. Le travailleur veut être représenté, mais il ne fait pas confiance à son représentant. À l'échelle électorale, c'est la même chose : les gens votent, mais ne se prennent pas en main. On peut me rétorquer : mais comment se prendre en main quand on n'a ni le temps, ni les compétences ? Faire de la politique, faire du syndicalisme, parfois ça ne tient à rien, simplement être solidaire, distribuer un tract, ce peut être un commencement. Ce soupçon du travailleur envers le syndicaliste arrange beaucoup la direction qui fait tout pour l'entretenir, voire l'accentuer.



Le projet de La Poste se nomme « Facteur d'Avenir ». C'est un système de roulement et de partage des tournées qui fait faire des économies de personnel considérables et, dans le même temps, crée un mécontentement général des usagers, puisque les erreurs de distribution se multiplient, les tournées n'étant pas faites tous les jours par la même personne. Mais je crois que la direction nationale s'en fiche complètement car elle a démarré une opération de sabotage. L'important, c'est de faire des économies. C'est pourquoi elle nomme des militaires spécialisés en logistique, qui gèrent de manière drastique les pertes de temps dans l'acheminement du courrier. On chasse aussi les RTT, c'est-à-dire qu'on appelle les gens chez eux pour qu'ils reviennent bosser quand ils sont sensés se reposer, profiter de leurs familles ou se rendre à des rendez-vous administratifs. Inutile de dire que la CGT était opposée à la mise en place de « Facteur d'Avenir », mais devant le peu d'intérêt que l'ensemble du personnel a montré pour ses prises de parole et ses appels à la grève, quand dans le même temps le boss rencontrait un franc succès, voire même une certaine admiration, la restructuration est passée dans mon bureau comme une lettre à La Poste...

## CES PETITS MÉTIERS QUI VONT MAL: LES FACTEURS



Mais aujourd'hui, on nous en demande plus. Alors qu'il était prévu que seuls les lundis et mardis fussent des jours de tournées partagées, on nous demande régulièrement d'appliquer ce qu'on appelle dans le jargon interne « la sécabilité » à d'autres jours, quand par exemple il y a

trop d'absents. C'est pourtant à la direction d'assumer et de tenir ses engagements. Le Chef d'Équipe, qui est arrivé à son poste à force de zèle, de volontariat, de sacrifice et d'esprit de responsabilité essaie de limiter la casse tant bien que mal, quand il y a trop d'absents, en rappelant toujours les mêmes bons éléments sur leurs RTT, ceux qui un jour peut-être, à force de zèle, de volontariat, de sacrifice et d'esprit de responsabilité deviendront eux aussi Chef d'Équipe. Les bons éléments regardent les syndicalistes, les récalcitrants et les tire-au-flanc d'un mauvais œil. Ils applaudissent même quand, dans son discours, le boss tire à boulets rouges sur « les trotskistes ».

Je vous assure que ça vaut le déplacement ! Je me dis que ces discours, je devrais les enregistrer tellement ils sont inouïs. Par exemple, au sujet de l'affaire des 30 BMW que La Poste a offertes à ses hauts responsables. Devant les critiques des syndicats, le boss répond par une pirouette comptable : 30 fois 30 000 euros, ça coûte moins cher qu'un jour de grève, qui coûterait à La Poste plus d'1,5 million ! Je trouve la comparaison scandaleuse encore en l'écrivant. En effet, quand un facteur fait grève une journée, il perd environ 50 euros. Ramené à un salaire de 1 300 euros, ça fait quand même 1/26<sup>e</sup> ! Mais le haut dirigeant, combien gagne-t-il ? 6 000, 8 000 euros ? Si ce n'est plus ? N'a-t-il pas les moyens de s'acheter lui-même une BMW ? Quand je vais apostropher le patron pour lui exprimer mon mécontentement, il me rétorque que l'argument de La Poste, c'était que les BMW étaient les voitures les moins polluantes, argument bidon selon lui. Bien entendu, devant son auditoire, l'argument écologiste ne tenait pas, car il faut rappeler que la majorité des « collègues » a peu d'estime pour les valeurs de 68, et l'écologie en fait partie. Souvenons-nous du film de Gédé, *l'An 01* : on y prônait déjà la décroissance. Mais revenons à nos moutons. Ils ont gobé tout cru : la grève, ça coûte cher, c'est à cause des syndicalistes que la boîte coule. J'ai même entendu quelqu'un me dire : « vous ne vous rendez pas compte, on devrait gagner 20 % de salaire en moins, j'ai peur pour ma place, j'ai encore ma maison à payer... ». Et moi je pense à la phrase de Marx : « Aucun travailleur n'est assez payé pour le temps de vie qu'il donne au patronat » (ou quelque chose comme ça).



Mais qu'attendent-ils pour se révolter ? Qu'attendent-ils ? Peut-être un leader, un meneur, un personnage charismatique, un che... Un Besancenot ? Laissez-moi rire. Ils n'ont qu'à se prendre en main, arrêter de regarder si les camarades sortent des rangs avant eux, mais sortir du rang sans regarder derrière soi, avec conviction et pas en tremblant.

Bien sûr, il faut une part d'inconscience pour partir, bille en tête, au conflit. Décider de faire signer une pétition, puis la remettre en délégation de masse dans le bureau du patron et tenir tête à ses arguments comptables. Bien souvent, le révolté passe pour un alcoolique ou un fou, tant il prend des risques en ouvrant sa gueule. Et puis à quoi bon ? Tout cela n'est-il pas vain ? Les réformes de la fonction publique ne sont-elles pas inéluctables ? La Poste n'est-elle pas vouée à disparaître ?

Le 18 mars dernier, l'émission de France Inter, *Service Public*, une émission spécialement créée pour casser du fonctionnaire, invitait une soi-disant historienne, Catherine Malaval, pour parler de son livre *La Poste au Pied de la Lettre*, et accessoirement du changement de statut de La Poste. Tout le monde se doute bien

que ce passage en Société Anonyme est un début de privatisation, car on nous rabâche qu'il n'y a plus de sous dans les caisses, que les Allemands font trois fois plus de chiffres que nous, que le courrier se fait plus rare à cause de l'e-mail, et j'en passe. C'est toujours la même chose, au nom du Progrès Technologique, on oublie la somme de vies, la somme d'individus qui n'ont rien demandé, juste le droit de circuler, de manger, d'aimer, de faire des enfants, de pratiquer un art, de courir, de planter des arbres...

La Poste a donc recruté une historienne pour faire une enquête auprès de 300 postiers et dresser un portrait négatif de cette institution. Pendant l'émission, une factrice appelle du sud de la France pour dire que son bureau était en grève contre « Facteur d'Avenir » et son principe de « sécabilité ». Puis elle met en doute l'indépendance intellectuelle de Catherine Malaval. C'est la présentatrice de l'émission qui va la défendre, ce qui révèle bien la supercherie. On répond à la factrice comme si elle était un enfant qui n'aurait pas compris les enjeux économiques, les tenants et les aboutissants, l'importance de la compétitivité : « Ne savez-vous pas que La Poste doit faire du chiffre d'affaire pour continuer à exister ? ». Mais ce qu'elle ne dit pas la présentatrice, c'est qu'il y a bien longtemps que tout là-haut, les décideurs ont dit : « Stop, on arrête l'activité courrier, ça n'est pas rentable. On embauche des militaires pour faire passer les restructurations, on déplace les fonctionnaires vers la territoriale (on s'en fout, c'est des budgets locaux), on garde les salariés de droit privé en leur promettant la lune et quand il n'y a plus une thune, on revend aux Allemands ou aux Néerlandais, c'est les leaders européens »

En guise de conclusion, je citerais une phrase de mon cher directeur défendant sa famille, l'Armée : « C'est grâce à des types comme moi qui défendent la République, que des types comme vous ont le droit de s'exprimer ». Merci monsieur.

## "C'EST LA GUERRE!"







Le « pad'cheunous » est à la mode. Qu'il soit d'une autre couleur, d'une autre religion, ou d'un autre style de vie - ce qui correspond à peu près à tout le monde, le « pad'cheunous » n'a qu'à bien se tenir : sa présence sur le territoire nationale de la patrie des droits de l'homme est tout juste tolérée. Et

seule l'intégration à la nation française lui permettra de se faire accepter par les « d'cheunous ». Le gouvernement actuel participe ardemment à la définition des d'cheunous et des autres. Pour cela, il utilise des concepts pointus comme la cylindrée des voitures qui tirent les caravanes... Ou l'identité nationale. Cette dernière à même fait l'objet d'un grand débat après avoir servi de titre à un ministère. C'est justement à l'occasion de la création du ministère ministre de l'Immigration, de l'Intégration, de l'Identité nationale et du Développement solidaire en 2007 que Gérard Noiriel, historien, auteur de nombreux ouvrages sur les migrants et l'immigration, a écrit un petit livre intitulé : À quoi sert l'identité nationale ? Ce livre remet en contexte et en perspective le concept d'identité nationale. Laquelle sert actuellement le gouvernement pour réduire notre « françitude » à une blancheur de peau associée au christianisme triomphant. Un peu court comme le rappelle l'auteur, l'un des fondateurs du Comité de vigilance face aux usages publics de l'histoire (CVUH), une association qui cherche à démonter les récupérations historiques au bénéfice de la mémoire de l'entreprise « France ».

Pour en savoir plus :

<http://atheles.org/agone/passepresent/aquoisertlidentitenationale>

<http://cvuh.free.fr>

[http://www.la-bas.org/article.php3?id\\_article=1257](http://www.la-bas.org/article.php3?id_article=1257)

Bouffe,  
c'est de l'identité nationale!!!



A quoi sert  
l'identité nationale?



## BURP #9

Avec des pages à propos de Sky Saxon et the Seeds

Ce numéro de Burp est un grand plaisir : couverture sérigraphiée, soignée de Mattt Konture sur papier couleur, tout en relief sur papier orange fluo ! En plus de ça le premier truc qu'on remarque c'est le poids et de fait, le nombre de pages : 62, alors que les précédents en comportaient moins.

Dedans y'a moult dessineux, Mattt K a invité plein de potes-amis à lui. Alors oui ça cause de Sky Saxon, chanteur défunt des The Seeds dans un dossier assez complet illustré avec brio par différents artistes, Moi je connais pas mais ça parlera à certain(e)s, à n'en point douter.

Un report sur le Sismics Festival de Sierre en Suisse auquel participait Mattt K, mais aussi Julie Doucet (autre prêtresse des Comics underground), la Fanzinothèque de Poitiers...tout ça pour une grosse teuf apparemment qui réunissait les plus allumés des arts graphiques et visuels. Et pis toujours des BDs déjantées, des chroniques de zic et de concerts fanzines, et de skeuds qui sont bien pour les étiquettes quand on sait pas quoi écouter. Bref, c'est gros, c'est beau et pour une fois y'a un prix collé dessus : 4 boules. Hein ?

## KINDER K

Vu à la TV-2

Alors ça cause de télé hein, c'est marqué dans le titre. Petit zine noir et blanc de Toulouse sorti en 2009. Des dessins bien cools qui rappelle dans le même genre du JL Le Ténia, assez soigné avec des visages généralement sans expressions. Une série de situations en relation avec le monde du PAF. Attention, on est pas obligé d'avoir de récepteur d'images chez soi pour comprendre ces historiottes et autres illustrations. Simple et agréable à lire.

[djkinderk@hotmail.com](mailto:djkinderk@hotmail.com)



## De Marquette à Veracruz

Jim Harrison, 2004

Les romans de Jim Harrison se déroulent toujours dans le Michigan, entre Chicago et Détroit. Mais ses personnages ne vivent pas dans les grandes villes, ce sont des ruraux, de cette ruralité nord-américaine faite de grands lacs et de sombres forêts de sapins. David Burkett est le descendant d'une famille d'exploitants forestiers anglais installés à Marquette, une petite localité située au bord du Lac Supérieur. L'histoire commence dans les années soixante, alors qu'il est encore adolescent et qu'il souhaite se tourner vers Dieu pour se laver des péchés de sa famille. En effet, en plus d'avoir utilisé la main d'oeuvre bon marché que constituaient les indiens du coin pour s'enrichir à outrance, cette famille est connue dans toute la région à cause des frasques sexuelles du père de David. Celui-ci est toujours accompagné de son aide mexicain, Jesse : « Jesse était efficace plutôt que servile, alors que mon père possédait une telle prestance naturelle qu'en le remarquant dans une banque ou un aéroport, on se disait que c'était un homme qui savait ce qu'il faisait, toujours tiré à quatre épingles, consultant sa montre comme si sa vie en dépendait ; mais il s'agissait en fait d'une carapace sur laquelle la culture avait lentement peint toutes les caractéristiques d'un roitelet puritain, d'un mâle alpha blanc, alors qu'à l'intérieur on ne trouvait qu'un point d'interrogation putrescent, une tombe vivante imbibée d'alcool et saturée de désirs si erratiques qu'à sa seule vue presque tous les gens prenaient leurs jambes à leur cou. » Il est aussi accompagné de Clarence, un sang mêlé Chippewas et Finnois, dont le fils a mis enceinte la sœur de David, Cynthia, alors qu'elle n'avait que quatorze ans. Jesse et Clarence, ainsi que Frederick, l'oncle un peu barjot, sont les trois hommes sur qui David peut compter. La mère de David est alcoolique et dépressive, parce qu'elle s'est mariée avec un violeur de jeunes filles, qui ne s'en sort que parce qu'il est riche et qu'il a des relations. Dans les romans de Jim Harrison, on boit beaucoup de bières et de whisky, il y a toujours un chien qui vous accompagne dans



des virées nocturnes en barque qui se terminent au petit matin dans un chalet. Il y a aussi pas mal d'érotisme et de poésie. David Burkett aime une femme noire, Riva, puis une blanche érudite avec qui il vit un peu en Europe, et puis Vera, une jeune mexicaine que le père de David finira par violer. « Je n'ai pas vu tomber la lame de la machette de Mañoso, mais elle m'a coupé le bout du pouce avant de trancher l'une des mains de mon père à hauteur du poignet. Quand la lame a décrit un second arc de cercle, l'autre main de mon père a volé. Je suis tombé en arrière, ma tête a heurté le bord de la table et j'ai vu le sang jaillir à profusion des poignets de mon père qui se roulait par terre. » La dernière scène du roman se passe à Veracruz où vit le demi-frère de David, Mañoso, fruit du viol de Vera. Une bagarre très imbibée mène à la violence et, après que David et son père ont été mis, inconscients, dans une barque, David choisit de pousser le coupable à l'eau. Il ne reste donc plus que David, narrateur de l'histoire, alter ego de Jim Harrison, un auteur qui sait habilement décrire la violence animale du désir masculin et la poésie qui émane de la beauté des femmes.



**« Entre nous, qui peut croire ce monde digne d'amour ? A quoi bon aimer ce qui s'est voué soi-même à la haine ? Dieu n'y réussit même pas. Il se résigne à laisser subsister de chaque côté l'enfer »**



## Etudiants Fanzine

La particularité de ce zine est qu'il est intégralement sérigraphié, contrairement aux autres chroniqués aujourd'hui. Plusieurs œuvres d'artistes sont ici proposées, c'est plus visuel que narratif, bien qu'il y ait aussi quelques histoires, toujours sérigraphiées. C'est joli, fait sur plusieurs couleurs de papier différentes, et paru aux Editions Du Monstre.

[www.editionsdumonstre.free.fr](http://www.editionsdumonstre.free.fr)

## Fanzines - La révolution du DIY

Editions PYRAMYD

Depuis plus de 70 ans, les fanzines sont un terrain d'expression privilégié pour des cultures alternatives. Ils abordent des sujets aussi variés que la science-fiction, les comics, la musique, la politique, le féminisme... Avec plus de 750 illustrations, cet ouvrage présente les meilleures publications de l'histoire du fanzine. Il propose un véritable voyage à travers les décennies, depuis les premiers fanzines faits à la main jusqu'aux e-zines numériques contemporains. Des fanzines punk cultes jusqu'à des publications qui

qui ont ensuite évolué en magazines renommés, les collections présentées au long des pages expriment toute la richesse d'un univers subversif et débordant d'énergie.

Entrez dans le monde du Do It Yourself !

[www.pyramyd-editions.com](http://www.pyramyd-editions.com)



## Playlist non exhaustive :

anacharsis cloots, asshole parade, boby lapointe, boo graz, ceremony, chambre froide, clair obscur, collectif mary read, consume, derrota, detestation, édith piaf, fast arbeit babies, gasmask terror, george bitch jr., géranium, gouvernement ██████████ warning, impréssion(s), kortatu, L7, la race, last exit to brooklyn, left for dead, l'oiseau mort, lole y manuel, louise mitchels, low gravity, ludwig von 88, marylyn rambo, mobylette facile, mudhoney, nebula, never built ruins, neva, nirvana, orange goblin, out of rage, passion armée, parpaing, pneu, puanteur crack, ratcharge, straight ahead, touché amoré, trash talk, tuatha de danann, unhinged, urban blight, verdun, warning warning, wipers, years of decay.

Cherchez les 3 qui écrivent au lieu de chanter...

## AUSJOURD'HUI: CONVERGE LIVE



TROUD

DES FOIS,  
EH BEN LE  
DESSINATEUR  
IL A PÔ D'IDÉES...



# LE DESSIN DE PRESSE THERMOMÈTRE DES DÉMOCRATIES

*Ha ! En voilà un drôle de sujet dans les colonnes de Casbah ! Pourtant, le dessin de presse occupe une bonne place dans notre fanzine, illustrant des articles ou apparaissant par-ci par-là jusqu'à la page « wohputain ». Mais que savons-nous de cet art, cousin de la bande dessinée ? Laissez-moi vous narrer son histoire...*

## Quoi ça ?

Le dessin de presse a pour fonction d'illustrer l'actualité au travers de dessins humoristiques. Bien avant l'apparition de la photographie dans les journaux, le dessin était, avec la gravure, le moyen de représentation le plus souvent utilisé. S'éloignant progressivement d'un simple rôle figuratif, le dessin de presse est devenu un moyen de contester la politique d'un gouvernement. Quand on achète un journal, le premier truc qu'on regarde avant de lire quoi que ce soit, ce sont les dessins hein ? ! Les fameuses couvertures auxquelles on a échappé de *Charlie Hebdo* sont un bon exemple, les dessins en pleine page du défunt *Siné Hebdo* également, tout comme dans *Psikopat*, *CQFD*, *Le Courrier International*, *Fakir*, *Marianne*, *Libération*, et tant d'autres qui en publient courageusement.

## Un peu d'histoire

L'art de la caricature vient de loin. A l'Antiquité et au Moyen Âge il prend ses racines dans les figurations grotesques. Avec l'arrivée de l'imprimerie au 16<sup>e</sup> siècle, il devient possible de diffuser largement ces représentations allégoriques et caricaturales. Durant la Révolution, le

dessin satirique devient un acteur à part entière de notre histoire. La presse d'opposition comprend tout de suite le parti qu'elle peut en tirer. Et ce, malgré *Dame Censure*, personnage féminin acariâtre dessiné par André Gil, représentée sous les traits d'une vieille peau nommée « Dame Anastasie », armée d'une paire de ciseaux géante et affublée d'une chouette sur l'épaule (parue dans l'édition de *L'Eclipse* du 19 juillet 1874). Une saleté, une sale époque. Des peines de prisons se mettent à pleuvoir sur les dessinateurs à l'esprit un peu trop contestataire.



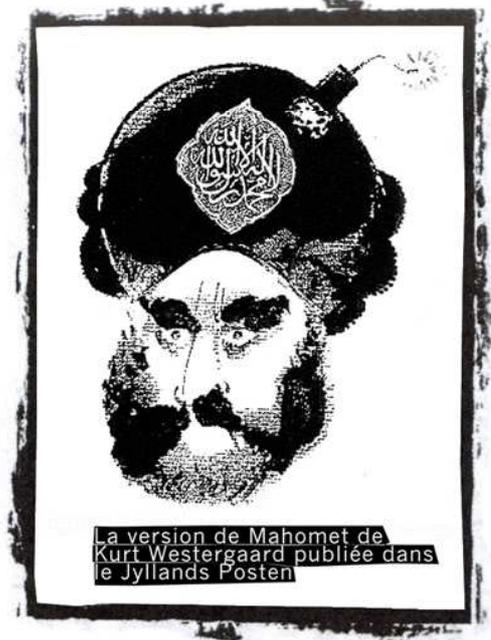
Au 19<sup>e</sup> siècle ça va mieux. C'est même le panard absolu pour les journaux satiriques en France car la Troisième République leur lâche un peu la grappe. Mais au 20<sup>e</sup> siècle, avec la Grande Guerre et la montée des nationalismes, la caricature se confond avec la propagande et sert les régimes totalitaires. Plus tard, durant les années 60 et les événements de 68, on voit un retour en force de la satire politique. Et là, PUM ! Dans ta gueule : *Siné Massacre, L'Enragé, Satirix, Hara Kiri, Charlie Hebdo*... Les lectures de nos parents débordent d'images provocantes ! Aucune retenue : du cul, du caca et du politiquement incorrect en veux-tu, en voilà ! Il n'est pas de bon ton de vouloir censurer quoi que ce soit au risque de se voir caricaturer à son tour. Avec l'apparition des marionnettes de Stéphane Collaro (hum !), ou mieux et plus tard, des *Guignols de l'info*, les politicards peuvent juger de leur notoriété en voyant leur double en mousse. Et puis tout merde quand Coluche se présente aux présidentielles de 1981. Là, ça va trop loin, il en va de la sécurité de l'Etat. On raconte même qu'un jour à moto, il aurait rencontré un très très gros camion dans des circonstances douteuses...



## Aujourd'hui

On veut bien rigoler mais pas trop non plus. Les culs bénis se mettent à porter plainte pour un petit pet de travers. On ne peut plus rire de tout. Ah bon ? Là-dessus, les avis divergent : certains pensent qu'on peut rire de tout, mais pas avec n'importe qui sinon, v'là que j'te marave la gueule ! Le bel exemple qu'on a, ce sont les *caricatures de Mahomet* du quoti-

dien Danois *Jyllands Posten*, qui ont embrasé le monde. À l'origine, cette série de 12 caricatures est une réponse à Kåre Bluitgen, un écrivain se plaignant que personne n'ose illustrer son livre sur Mahomet depuis l'assassinat du réalisateur Théo Van Gogh. Les dessins illustrent un article consacré à l'autocensure et à la liberté de la presse. Publiées le 30 septembre 2005 par le *Jyllands Posten*, elles sont ensuite reprises par de nombreux journaux internationaux. C'est notamment une de ces caricatures représentant Mahomet avec une bombe dissimulée sous son turban (œuvre de Kurt Westergaard) qui provoque le plus d'indignation, entraînant les débordements que l'on sait. Bien que



la rédaction du journal soit toujours ultra surveillée et le dessinateur sous haute protection, les susceptibilités ne semblent pas apaisées au moment où j'écris ces lignes. Depuis, Fleming Rose, ancien rédac'chef des pages culturelles du *Jyllands Posten*, a sorti un pavé de 500 pages intitulé *La tyrannie sur silence* reprenant l'ensemble des caricatures. Il cherche ainsi à soulever un plus large débat qui traite généralement des lois sur les offenses dans le monde. C'est-à-dire à la fois les crimes de lès-majesté, le reniement de l'holocauste, le racisme et les injures.

## Mais attendez, c'est pas tout...

Comment de pauvres petits dessins ont-ils pu foutre un tel bordel ? On en revient à la question du « rire de tout ». En France aussi, les dessinateurs ne sont pas à

l'abri de réactions violentes suite à la publication de leurs travaux. Il semble que tout prétexte soit bon pour s'attaquer à des convictions politico-religieuses autres que les siennes. Ainsi le dessinateur Babouse a été proprement pris à parti par le CSP (Comité de salut public, plutôt à gauche, non ?) suite à la publication d'un dessin sur son blog. Le dessin en question représentait la candidate voilée du NPA, Lham Moussaïd, diffusant des tracts, avec en titre « mi pute, mi soumise ». Rien de bien méchant en soit, débilo-rigolo, quoi. Même au NPA ils ont rigolé... Sauf que certaines personnes du CSP, auxquelles le sens de l'humour semble totalement faire défaut, sont allées jusqu'à menacer le dessinateur physiquement (avec leur bouche, mais quand même, c'est pas très gentil). Ces menaces ont été proférées par blogs interposés et aussi par téléphone. Comme quoi y'en a qui n'ont vraiment que ça à foutre (voir interview). On ne touche pas à une camarade anticapitaliste, laïque et voilée !

Un autre dessinateur, Berth, s'est retrouvé attaqué par le réseau *Riposte Catholique*, qui n'a pas supporté un de ses dessins faisant référence à l'attitude de l'Eglise durant la Seconde Guerre Mondiale, publié dans le journal *Mon Quotidien*. N'oublions pas non plus Luz, qui s'est vu, lui, attaqué par M. et Mme Mégret (remember Vitrolles...) pour ses histoires désopilantes des « *Mégrets gèrent la ville* », publiées dans *Charlie Hebdo* il y a quelques années. Il y a eu moult procès du genre auparavant à l'encontre du journal ou de dessinateurs. La liste est longue. Des tonnes de dessins attaquant la religion sont publiés (presse écrite et web confondu), seulement seul Dieu est omniscient, il paraît ! Et bien entendu, quitte à faire un procès, autant que ce soit contre un journal connu, ça a plus de gueule quand on le gagne ! En clair, dessiner les travers de nos contemporains peut avoir un côté agréable, mais peut aussi nous faire vivre de longues nuits blanches !

(À noter la sortie récente de l'ouvrage collectif de dessins *Non de dieux, la religion nuit gravement à la santé mentale des peuples*, aux éditions Pat A Pan, regroupant une flopée d'illustrateurs internationaux qui ridiculisent les religions.)

BIEN VÉRIFIER À QUI ON ENVOIE  
SES DESSINS DE CUL !



## Le métier proprement dit

Le dessinateur de presse est un professionnel des arts graphiques qui bosse pour un ou plusieurs périodiques. Il doit être le plus incisif possible : rien de pire qu'un dessin foireux qui tombe à côté du sujet et qui ne fait régir personne. C'est un art qui s'acquiert avec le temps et la maturité. Bon nombre de dessinateurs confirmés rechignent à revoir leurs tout premiers travaux publiés à leurs débuts (ha bah oui ! Mais faut bien commencer hein ?). Il n'y a pas que le trait qui évolue, il y a aussi la manière de traiter l'actualité. Il ne suffit pas de dire « Hortefeux-Sarkozy-Le Pen-Besson-Morano etc... Tous des gros vilains qui puent des fesses ! » Ça tout le monde le sait (suivant de quel bord politique on est bien entendu). Il est bon de savoir recevoir les informations télé, radio et web avant de se lancer sur sa feuille. Eviter de se jeter sans maîtriser totalement son sujet. Après avoir choisi un fait d'actualité sur lequel dessiner, il faut trouver LE truc qui tchue, l'idée du siècle, qui va permettre de faire un bon dessin. Ainsi tout y passe : politique, guerres, justice, catastrophes (naturelles ou non), problèmes de société, mœurs de ses contemporains, etc. Chaque dessinateur a sa recette, son trait, sa personnalité. C'est comme ça qu'on reconnaît l'auteur : rien qu'en voyant le dessin. Plantu par exemple ne fera pas dans le dessin agressif. Adeptes du rapprochement entre les peuples, il n'ira pas froisser les susceptibilités. D'autres dessinateurs mettent les pieds dans le plat sans hésitation et assument totalement leurs

dessins (Babouse, Berth, Gab, Luz, Siné, Reiser de son vivant, Charb, Lasserpe, Jiho, Faujour (très bon)... Le directeur de publication garde le droit de refuser un dessin afin de ne pas froisser l'actionnaire, celui qui paie pour faire le journal. On a vu ce que ça peut donner avec (dans un autre type de satire) l'éviction de Didier Porte et Stéphane Guillon de France Inter (d'ailleurs depuis le poste d'humoriste n'a pas le temps de chauffer tant ils en changent). Ainsi, des dessinateurs grave talentueux se sont vu refoulés des pages du journal satirique *La Mèche* parce que leurs œuvres étaient jugées trop *hardcore* par la rédaction... J'vous l'dis : on ne peut plus rire de tout ! On a surtout pas tous le même sens de l'humour.

## Le Web

En ce qui concerne Internet, de nombreux artistes ont ouvert des blogs afin de diffuser leurs travaux. En effet, tous les dessinateurs n'ont pas la chance de publier dans les journaux papier, et du coup profitent de la toile pour s'auto publier. Des sites spécialisés accueillent de multiples dessinateurs, ce qui leur permet de se faire connaître. Des médias en ligne diffusent également de nombreux dessins. Malheureusement, ce mode de publication n'est pas ou peu rémunéré, donc de nombreux dessinateurs refusent d'y diffuser leurs œuvres. Certains auteurs reconnus et publiés dans de grands journaux publient aussi leurs dessins sur leur blog afin de leur donner une « seconde vie ». Autre avantage du web : les dessins font le tour du monde en un rien de temps et sont vus par une multitude d'internautes, en fonction de la notoriété du site ou du blog en question.

## La thune

Les fiches de paie justement ! Le crevard... heu... le dessinateur peut être payé au dessin ou au nombre de dessins et le salaire dépend de la rédaction. Il est d'ailleurs préférable de travailler pour plusieurs journaux si on veut boucler ses fins de mois. Mais bien qu'il soit lié au journalisme (certains dessinateurs ont une carte de presse), ce métier reste une profession artistique. Ce métier se vit : pour beaucoup d'illustrateurs, dessiner est un besoin et beaucoup ne savent faire que ça. Ou alors ils cumulent avec une

autre activité salariée pas trop éloignée de leurs compétences, quand c'est possible. Pour améliorer le tout, comme pour toute profession artistique, des bureaucrates malades mentaux ont pris un plaisir incommensurable à trouver une législation bien débile au niveau déclaration de revenus. Ce qui rend la tâche bien relou pour les dessinateurs qui, on le sait, kiffe à fond tout ce qui est administratif !

Selon Plantu, le dessin de presse serait rattrapé par les buzz sur internet (qui ont pour fonction de focaliser l'attention du public sur un truc affligeant qui n'apporte rien). Mais le dessinateur de presse reste l'observateur de son époque. La lecture d'un dessin est courte, mais elle peut bousculer les esprits. Et vous savez quoi ? Il nous fait tous souffler.

Dessinateur sous surveillance.



## Discussion avec Babouse

« Y a beaucoup de connards qui t'emmerdent parce que ça leur donne l'impression d'exister »

Rencontre avec le dessinateur Babouse (*CQFD*, *Psikopat*, *Charlie Hebdo*, *L'Humanité*...) lors du 9<sup>ème</sup> Salon du livre d'expression populaire et de critique sociale d'Arras, auquel *Squatt de casbah* a eu le bonheur de participer le 1<sup>er</sup> mai dernier.

## LA VIE DIFFICILE DES DESSINATEURS (DE GAUCHE)



De plus en plus, on voit des dessinateurs de presse débutants se lancer et publier leurs dessins sur le net. Bon, ça permet d'avoir une vitrine. Mais n'as-tu pas le sentiment que ça peut aussi tirer le niveau vers le bas et qu'on peut du coup voir plein de dessins qui ne sont pas bons ?

Non, au contraire. J'trouve que si un dessin n'est pas bon, ça met en avant les dessins qui sont bons ! J'veux dire, c'est le lecteur qui décide. De toute façon, si ton dessin ne fait rire personne, c'est pas de la faute du lecteur qui n'aurait pas d'humour, c'est juste que t'as foiré ton dessin. C'est tout !

Le but final pour un dessinateur, c'est quand même de se faire publier dans un journal papier. C'est plus difficile maintenant de trouver une place dans une rédaction ?

Ha ben ouais ! Parce qu'on en prend de moins en moins du dessin de presse... Donc forcément, c'est de plus en plus difficile, les places sont chères...

Et ça paye ?

Bof, ça paye pas énorme... Donc ça demande beaucoup de boulot.

Donc il faut envoyer, envoyer, envoyer plein de dessins... Pour en avoir deux qui passent dans le journal sollicité ?

Ouais... Mais après ça peut aller très vite, ça peut s'enchaîner quoi.

On ne connaît pas beaucoup de dessinateurs de droite. Comment se fait-il ?

Baaah, vu les tarifs, t'es automatiquement de gauche quand tu reçois ta feuille de paye, hein !!!

On dirait qu'ils n'ont pas d'humour, c'est moins le domaine de la droite l'humour... Et puis le dessin de presse, ça partait un peu d'une contestation à la révolution, pour dire « on est pas content contre tel ou tel agissement du pouvoir et on va le démontrer avec un dessin »...

Bah c'est pas franchement dans la tradition de la droite ! Surtout l'humour ! Et c'est certain que le dessin de presse vient de la contestation. Mais peut-être que si on était sous une dictature du prolétariat, on aurait des dessins d'humour de droite pour cartonner le pouvoir, mais le fait est que... bah non.

Et reprendre Jacques Faizant, ça t'intéresse pas ?

Pas spécialement... Plantu non plus d'ailleurs, ça ne m'intéresse pas.

La presse satirique se casse la gueule, et avec elle c'est le dessin dans la presse écrite qui disparaît. *Siné Hebdo* s'est arrêté, le *Plan B* s'est arrêté, *Kamikaze* aussi... C'est dû à quoi selon toi ? Est-ce que la crise du papier joue, est-ce que les gens n'ont plus envie de lire, est-ce qu'Internet aussi a un peu cassé les choses ?

Non, j'pense pas. J'pense qu'y'a pas de contradictions, pas de gué-guerre entre internet et le papier. Je pense surtout que les journaux, maintenant, ça coûte de plus en plus cher à fabriquer, donc t'as tout de suite un souci de rentabilité minimum. Et surtout, c'est toujours le même truc : si ton canard est bon, t'arriveras plus ou moins rapidement à stabiliser les ventes. S'il déçoit ou s'il est chiant, s'il n'est pas bon, si... Ben ça s'pète la gueule quoi, c'est tout.

C'est un peu dommage quand même qu'il n'y ait plus cette expression papier qui subsiste encore ?

Ha ben ouais ouais ouais... Mais bon... J'crois que les gens ne sont plus habitués. Faut les réhabituer.

Faut les rééduquer ?

Ouais voilà, c'est ça. Puis c'est pas seulement la presse satirique d'toute façon qui s'casse la gueule, c'est toute la presse écrite quoi. J'veux dire même un canard comme *Libé*, il n'est pas en bonne posture quoi, depuis pas mal de temps.

Et est-ce qu'un gouvernement de droite a plutôt

intérêt à avoir une presse satirique contestataire pour justifier la liberté d'expression ?

Bah pff, ils n'ont aucun intérêt à avoir une presse contestataire, quelle qu'elle soit, satirique ou non. Mais ça serait très, très mal de l'interdire, ça serait très, très mal, parce que ça fait partie de la démocratie !

D'où le « soutien » de Sarkozy suite à la publication des caricatures de Mahomet par Charlie Hebdo... Et le fait qu'il préférerait toujours « l'excès de caricature à l'absence de droit à la caricature » ?

Oui, c'est du gros fayotage quoi, voilà c'est tout. Si j'avais été à la place de « Charlie » à l'époque j'l'aurais accepté.

Dessin de presse / dessin militant... Comment tu définis les deux choses, les deux domaines ?

Heu... Drôle / pas drôle, hé hé !

D'accord. Donc on voit lequel est le drôle pour toi. Mais quand tu fais ton dessin d'actu, est-ce que tu ne penches pas un peu pour le dessin militant malgré toi ?

Ha ben si obligatoirement. Quand je dis « drôle / pas drôle » c'est très tranché, mais quand j'appelle un dessin « militant », c'est un mec qui va t'appeler pour dire « heu... on a une idée pour illustrer nos tracts, ce sera un bonhomme qui dit ça qu'est là... ». Des fois tu dis bon ouais d'accord, j'vais l'faire, parce que si ça peut filer un coup de main... Mais des fois, tu discutes, tu dis mais... C'est vraiment une idée de merde (huhuhu) ! Et puis des fois tu discutes pas parce que t'as pas le temps de discuter... Allez hop ! Tu lui fais son dessin puis c'est bon quoi. Mais moi j'aime bien faire des dessins avant tout quoi... Même si ça ne fait pas « hahahaha », se poiler à mort, même un sourire intérieur.

Donc... Si ça te fait rire à la base, c'est que c'est bon ?

Oui. Après, je me pose pas la question « qu'est-ce qu'un bon dessin de presse ? ». J'en ai rien à foutre moi, à partir du moment où ça me fait rire, ou que ça fait rire les copains qui me l'ont demandé... N'ai rien à fout' moi d'savoir ! C'est au lecteur de savoir ce qu'est un bon dessin de presse !

Mais justement, tu es content aussi qu'on t'engueule méchamment comme on a vu ça récemment avec un dessin qui a fait réagir (quand le NPA a présenté sa candidate musulmane, anti-capitaliste et féministe, Babouse l'a représentée avec le slogan « mi-pute, mi-soumise »). On le voit par rapport au « Comité du Salut Public », Berth avec « Riposte Catholique », Large et d'autres. De mon point de vue, j'ai l'impression que ce sont des gens qui se donnent de l'importance... En t'attaquant ?

Ha ouais, ouais ! C'est vachement bien, on est très content quand on nous attaque, on se dit qu'au moins celui-là n'est pas resté comme ça dans le vide. C'est très bien, faut qu'ils continuent, ça fait bien notre promo.



C'est pas lassant, à la longue, quand le mec t'emmerde tout le temps par mail ou téléphone ?

Si, quand il commence à s'accrocher. Ben là y'a des recours en justice...

Comment tu luttas contre ça, personnellement, tu te protèges ?

Bah ouais, liste rouge, j'mets pas mon adresse, j'ai deux adresses mail... Une publique pour le blog, une privée pour mes copains. Et puis voilà quoi. Quand j'ai une interview, je ne donne pas l'endroit où j'habite, je ne dis pas que j'habite « 52 rue du Château à Méricourt par exemple, que le code est de 75BA23 ». Non j'le dis pas.

Quand t'as commencé à dessiner, tu ne pensais pas en arriver là sans doute... Tu ne te posais pas ces questions-là ?

Oh si, je m'en doutais, j'lisais pas mal la presse satirique déjà quand j'étais gamin parce que mes parents la lisaient donc... Si je m'en doutais déjà.

En France, on a encore la chance de pouvoir faire un dessin, par-ci par là, qui va énerver des gens. On est protégé. Même si ça va te poser quelques soucis au quotidien de paperasse, où faut se défendre etc. Sans oublier les emmerdes que tu vas avoir sur le blog, où les mecs vont t'insulter et tout... Mais, on l'a vu avec les caricatures publiées dans *Jyllands Posten*, les intégristes sont allés beaucoup plus loin que. Et dans certains pays d'Afrique par exemple, que ce soit au Zimbabwe, au Cameroun ou en Algérie, on imagine que c'est beaucoup plus tendu... Qu'est-ce qu'il faudrait faire en France pour que ça n'arrive pas ?

Ben aller toujours plus loin.

Oui ?

Ben aller toujours plus loin et faire comme *Charlie Hebdo*, c'est-à-dire ne pas avoir la trouille d'avoir un procès au cul, mais pas chercher le procès non plus. Pour moi par exemple, le dessin qui a fait chier les aut' mecs là (du CSP), c'était un dessin franchement rigolard, un p'tit dessin facile, pas bien méchant. Et le mec qui m'attaque là-dessus, bon j'veux dire s'il trouve ce dessin vraiment sexiste, islamophobe etc., bah c'est simple : qu'y m'attaque en justice à ce moment-là, et pis c'est tout quoi.

C'est exagéré quand même, non ? Ça ne reste qu'un dessin...

Mais y'a beaucoup de connards qui t'emmerdent comme ça, mais c'est parce que ça leur donne l'impression d'exister quoi, ils n'ont que ça à foutre ! Alors que quand tu vois la merde dans laquelle on est actuellement, y'a tellement de trucs où militer, de choses à défendre, ne serait-ce qu'au niveau des sans papiers, de l'identité nationale et compagnie quoi ! Il y a tant de trucs sur lesquels taper... Et lui, qu'est-ce qu'y va faire chier un dessinateur qui fait des petits Mickeys ? Ben bravo, putain quel courage !

Oui, le courage de laisser des commentaires assassins sur ton blog, de mettre sa signature sans lien pour qu'on ne puisse pas cliquer dessus et lui répondre...

Ha oui oui oui ! Mais moi j'ai trouvé son site, où il m'déguule dessus mais bon... Il dit c'qui veut quoi, c'est la liberté d'expression ! La liberté d'expression, c'est pas uniquement pour les gens qui pensent comme toi. Donc si le mec trouve que je suis un gros fils de pute, ben j'irai demander à ma mère déjà. Enfin je lui ai déjà demandé, elle m'a dit non, qu'elle s'est jamais fait payer.

Il ne t'a jamais vu pourtant ?

Been non. Il devait venir aujourd'hui m'casser la gueule au salon du livre d'Arras mais pfff... J'suis très déçu.

Est-ce qu'il s'est perdu en route ?

Je sais pas... Le salon n'est pas fini, c'est peut-être la dernière fois qu'on entend ma voix.

Bon ben écoute sur ce, on espère quand même te revoir bientôt !

Tu vendras l'enregistrement sur e-bay !!!

Aux dernières nouvelles Babouse est toujours en vie. Et il commet toujours des dessins de presse avec le talent qu'on lui connaît.

Alors en fait, quand j'ai su que j'étais invité au salon du livre d'Arras, j'ai un peu flippé



# WOHPUTAIN !!!

IL DONNAIT DU CANNABIS  
À SES CANARDS



BENOIT XVI AUTORISE  
LA CAPOTE!



LE DELARUE TOUR



CONTRE LES VIOLENCES  
FAITES AUX FEMMES  
LE 25 NOVEMBRE  
TOUTES EN JUPE!



UN LYCÉEN  
ANNONCE SON  
SUICIDE SUR  
FACEBOOK



HALLOWEEN cette année

le déguisement qui fait peur.



MARSEILLE:  
L'HOMME TOUCHÉ AU  
FLASHBALL EST MORT.



LA BIÈRE À  
HUIT EUROS  
DANS LES RESTOS !!!



NOUVEAU :  
SE FAIRE LICENCIÉ  
PAR SMS!



BONNE ANNÉE !!!





"Nous sommes le poison dans la machine, les fleurs dans la poubelle,  
l'aventure derrière l'écran" (M.K.B. Fraction Provisoire)